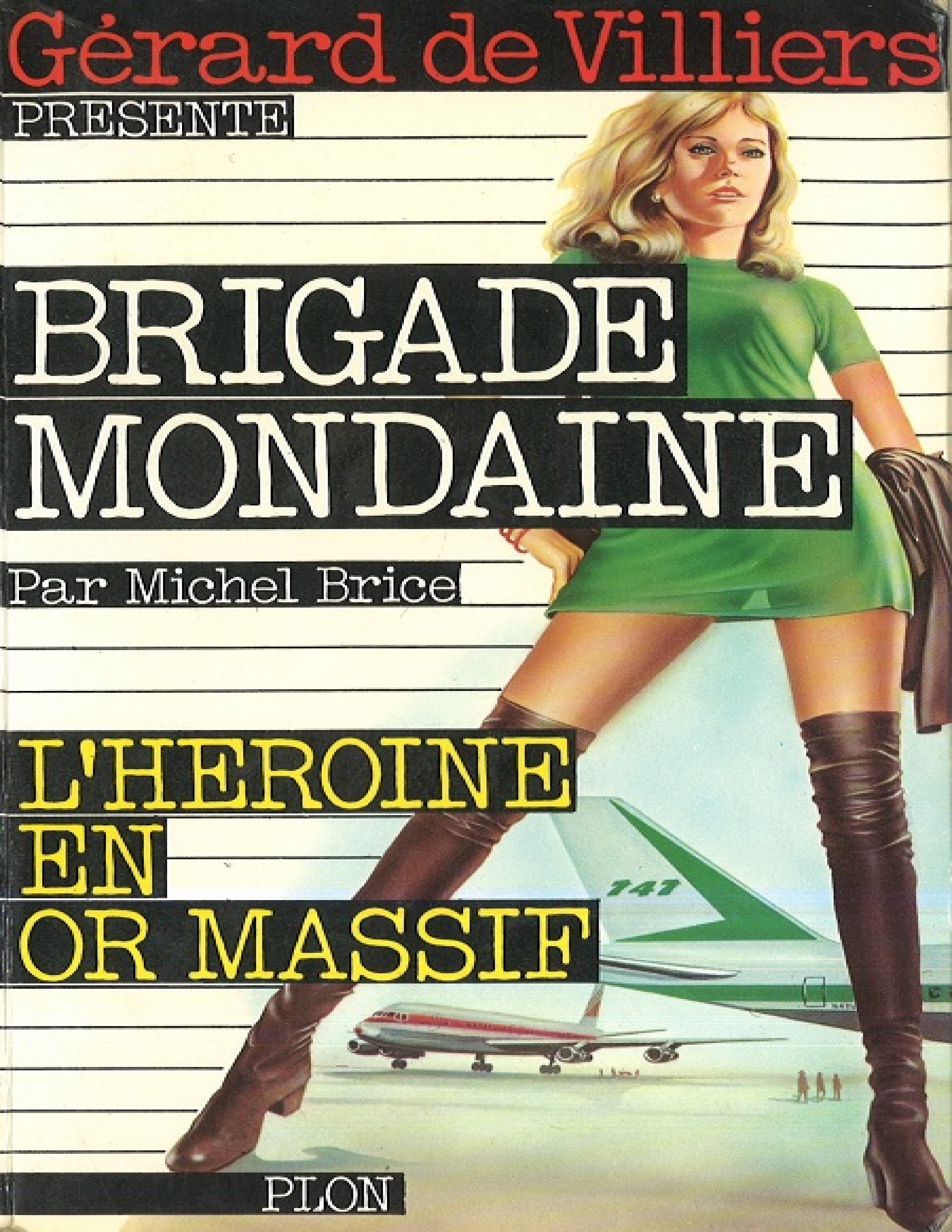


Gérard de Villiers
PRÉSENTE
BRIGADE MONDAINE
Par Michel Brice
L'HEROINE EN OR MASSIF
747
PLON

MICHEL BRICE

# Brigade mondaine
(N°6)

# L'HÉROÏNE EN OR MASSIF

## Résumé

La vieille machine à imprimer haletait sèchement, comme si elle avait des difficultés de respiration. Dans la lumière venue de l'atelier, les reins d'une fille renversée sur une poubelle se bombaient par saccades. Nus...Walter Capuccino prit une inspiration et se rua en avant. La fille se mit à gémir. Exactement au même rythme que la musique.

## CHAPITRE PREMIER




Taillée dans la masse des pierres mal ravalées, la porte métallique était ouverte sur une machine d'imprimerie artisanale. Un vieil appareil, cuivre et acier huilé, amoureusement entretenu par son propriétaire, et qui haletait dans le silence de la nuit finissante avec des gestes de robot mou.

Sous l'ampoule nue au bout de son fil, les lettres de la marque d'origine, « International Heidelberg », scintillaient doucement. Il n'y avait pas d'autre source de lumière dans la grande cour pavée. Partout, les fenêtres encore aveugles des logements et des bureaux du rez-de-chaussée. Même la loge de la concierge était sombre.

Personne pour voir ce qui se passait du côté des poubelles, rangées la veille au soir, juste à côté de la porte de l'atelier sous la plaque « Imprimeur à façon ».

Là, dans la lumière venue de l'atelier et rendue un peu soyeuse par le premier éclaircissement de l'aube, les reins d'une fille renversée se bombaient par saccades. Nus.

Une main épaisse aux jointures poilues venait de rabattre brutalement le jean jusqu'aux genoux, avant de relever le pull. Et avec lui le vieux loden froissé qui, maintenant, recouvrait comme une couverture les épaules, la nuque et la tête de la fille agenouillée en travers d'une des poubelles dont elle tenait les poignées à pleines mains.

— Salope, murmura l'homme en se reculant.

Devant lui, une fille offerte. Une pute croisée cinq minutes plus tôt dans la rue Saint-Honoré. Bien avant la rue Saint-Denis, vers laquelle il fonçait, avide de terminer sa nuit par une aventure après des heures de saoulerie dans les bars de l'Opéra. Le coup de chance. Décidément, les putes changeaient de quartier. Celle-là l'avait racolé au carrefour de la Croix-des-Petits-Champs. À la façon qu'il préférait. Directe. La poitrine présentée

sous un lampadaire dans un brusque déboutonnage du manteau. Et, tout de suite, les offres précises, techniques. Avec le prix. La professionnelle, comme il aimait : à la fois autoritaire et vaincue d'avance. D'autant plus excitante qu'elle était jeune, belle, grande allure.

Une nouvelle surprise avait jeté Walter Capuccino dans un délire de viol : au lieu de lui parler d'hôtel, la fille, en rejetant ses longues mèches blondes d'un air de duchesse, avait murmuré d'une voix rauque :

— Si tu es pressé, et tu en as l'air, je te fais ça à cinquante mètres d'ici. Il y a un recoin. Je connais. Tu viens ?

À présent, dans une cour de rue étroite, Walter Capuccino maîtrisait la montée de son désir. Sachant combien c'était le meilleur moment, quand il allait à la pute et que, devant lui, une fille, une inconnue, s'ouvrait en grand.

Tous les sens affûtés par l'insomnie et l'alcool absorbé, il se concentra. Attentif au moindre détail. L'odeur encore fraîche des poubelles sorties par la concierge la veille au soir, la pénombre un peu inquiétante de la cour. Le bruit de l'imprimerie aussi, derrière lui, à deux mètres.

Une seconde, son regard abandonna les reins de la fille pour observer la machine. Amusé par le contraste. Toutes les cinq secondes, immanquablement, une feuille glissait le long d'un bras qui l'introduisait sous une presse chargée d'encre. Puis un autre bras prenait la feuille avec une délicatesse nerveuse et la renvoyait, comme un rebond de balle, vers un autre bras qui se dépêchait de la jeter, au millimètre, sur la pile des feuilles précédemment imprimées.

La machine haletait sèchement, comme si elle avait des difficultés de respiration. Elle était seule. Sans ouvrier à ses côtés. Inquiétante. Indépendante. Walter Capuccino sourit en observant la plaque : Heidelberg… comme l'Université allemande où il avait été en stage, il y avait quinze ou vingt ans, à l'époque où il croyait encore aux humanités. Et maintenant, il était là, célibataire de quarante ans, rôdeur et traînard, dans une cour du deuxième arrondissement, avec une pute accroupie sur une poubelle, juste au-dessous d'une autre plaque de marbre noir indiquant : « l'étude de l'huissier est au second ».

Walter Capuccino reporta toute son attention sur les reins ouverts entre ses jambes. Il frissonna. Ça y était. En plein dans le climat qu'il aimait : un mélange d'étrangeté et de vulgarité absolue. Il prit une inspiration et se rua

en avant. La fille se mit à gémir. Exactement au même rythme que la machine.

Diane serrait les poings autour de son argent. Complètement indifférente à ce que lui faisait subir l'inconnu. L'habitude. Toutes les nuits c'était pareil. Au hasard des rencontres, elle récoltait ce dont elle avait besoin. Deux cents francs par nuit. Exactement ce qu'il lui fallait pour vivre à sa manière à elle. Le chauve suintant l'alcool, au-dessus d'elle, était son quatrième client depuis minuit. Après lui, elle s'arrêterait. Elle avait récolté le compte voulu. Les paupières crispées dans le noir sous son manteau rabattu, elle ne pensait qu'à une chose : maîtriser les tremblements de son corps, de plus en plus insupportables, comme toujours, à la fin de la nuit. Plus que cinq minutes, dix peut-être, à passer. Après, enfin elle serait tranquille. Elle gémit encore une fois. Le chauve qui la transperçait était terrible. Raide et épais comme il était rare que soient ses clients. Et il n'en finissait pas. Elle grinça des dents et se cambra encore plus, cherchant par en dessous les mains de l'homme qu'elle attrapa pour les conduire, d'autorité, jusqu'à ses seins. Si au moins, ça pouvait l'accélérer…

Diane creusa les épaules, au bord de la suffocation, quand les mains de son client se furent accrochées à sa poitrine. À croire qu'il voulait lui arracher les seins, tant il les serrait et les malaxait. Elle tint bon, mordant la laine pour ne pas crier, froissant en même temps le billet entre ses doigts. Plus le chauve lui empoignait la poitrine, plus elle serrait le billet.

Soudain, elle eut l'impression qu'une moto venait de bondir entre ses cuisses. De longues saccades la secouèrent, manquant faire se renverser les poubelles sous son ventre. Il y eut un cri rauque, cinq ou six nouvelles ruades et puis ce fut le bonheur, la liberté. Enfin on en avait fini avec elle. À présent, seule la machine à imprimer continuait à haleter.

Diane se redressa, repoussant avec mépris la main qui s'offrait pour l'aider. Elle dévisagea avec fureur le visage tordu par la jouissance prise, au-dessus d'elle.

Bon bougre, Capuccino essaya encore de l'aider à se rhabiller. Elle lui plaqua la paume de la main droite en plein visage.

— Fous le camp ! grinça-t-elle, les yeux injectés.

Il recula, ahuri.

— Qu’est-ce que tu as ? Tu es folle ?

— Fous le camp, je te dis.

Capuccino examina la tête de gorgone exorbitée à un mètre de lui. Les dents serrées. Une lueur mauvaise dans les prunelles étrangement dilatées.

La fille se rhabillait frénétiquement, comme dans un cauchemar. Dans la lumière venue de l’imprimerie, son ventre se creusait en cadence avec la machine. Au même rythme respiratoire.

À ses tempes à lui, les artères s’accélérèrent. Il avait pris la pute par-derrière. Il avait envie, tout à coup, de la reprendre, par-devant cette fois. Toujours sur la poubelle, mais renversée dans l’autre sens.

Il se fouilla maladroitement et extirpa un autre billet, un sourire niais en travers de la figure.

La fille le mitrailla du regard.

— Je t’ai dit de te tirer, reprit-elle, sifflante. Tu n’as pas compris ? Tire-toi, je t’ai assez vu.

Une vague de stupeur électrisa Capuccino. Jamais encore il n’avait vu une pute refuser une deuxième mise.

Surexcité par la difficulté, il se fouilla encore et extirpa un deuxième billet.

— Je double, sans supplément de ton côté, fit-il, l’œil salace.

Aussitôt après, il hurla. La fille, attrapant un couvercle de poubelle, s’était mise à le matraquer avec des moulinets des bras, faisant tournoyer le couvercle à deux mains devant elle.

Il vacilla, secoué de plats de couvercle assenés en pleine figure. Il se mit à jurer en fonçant.

Son col roulé, empoigné à la nuque, le stoppa en plein élan. Il se bloqua, avec l’impression que sa pomme d’Adam lui rentrait jusqu’à la colonne vertébrale.

— On t’a dit de disparaître, non ? fit une voix dure dans son dos.

Capuccino vira lentement, la main à la gorge. L’homme qui l’avait lâché, maintenant, le dépassait d’une tête. Trente ans au plus. Enorme. Tout en muscles et en os sous son blouson de cuir.

— Du vent, vite ! reprit l’homme en balayant l’air du poignet à ras du menton de Capuccino.

Celui-ci hésita. Balançant entre un furieux désir de se battre et la peur face au voyou. Il choisit d'être raisonnable. Cinq secondes plus tard, ses talons claquaient sur le pavé de la porte cochère.

Diane acheva de se rhabiller. Puis, sans un mot, sans un sourire à celui qui venait de la débarrasser de son client, elle tendit la main.

— Tu as le sachet ? interrogea-t-elle fébrilement.

L'homme fronça les sourcils, l'air contrarié.

— Hé, pas si vite, la petite. Tu pourrais dire merci, au moins !

Diane parut se désunir. Elle se voûta en s'appuyant contre l'encadrement de l'imprimerie. En même temps, un tic bizarre la prit. Sa main droite se mit à monter et descendre le long de sa gorge. Comme si elle luttait contre une envie d'étranglement. Les doigts tremblaient. Comme les lèvres de Diane. Tellement que sa longue chevelure blonde était agitée de vagues.

Elle n'était ni fardée, ni maquillée et pourtant, elle restait très belle. La classe née, malgré le manteau fripé, le jean effrangé en bas, les boots usées et boueuses. L'air d'une grande bourgeoise qui se serait amusée à se déguiser en clocharde. Et qui y serait parvenue à un ahurissant degré de vérité. Le contraste était encore plus saisissant dans cette cour miteuse du deuxième arrondissement, dont le décor crasseux sortait peu à peu de la nuit.

Diane était très jeune, vingt-cinq ans au plus, avec un visage lisse et net, sans une ride, mais déjà marqué. Une pâleur de craie et, sous les yeux qui ne cessaient pas de remuer, avec des paupières rougies, de larges cernes noirs creusés par la fatigue et les excès. Les doigts, très fins et très longs, sans une bague, avaient les ongles rongés au sang. Les lunules, curieusement, étaient marquées de traces de couleur, comme celles d'une fille qui a entrepris de repeindre elle-même sa cuisine.

Diane enfonça les mains dans les poches de son loden et se mordit la lèvre inférieure, plusieurs fois, pour en dominer le tremblement.

Devant elle l'homme n'avait pas bougé, carré sur ses jambes à hauteur du porche. L'œil placide, patient, comme s'il avait tout son temps. Et que ça lui soit complètement indifférent que Diane réponde ou non à sa question.

— Merci pour l'imbécile, Nino, grimaça Diane avec effort.

Nino haussa les épaules, agacé.

— Je ne te parle pas de ce con, fit-il. Mais tu pourrais me remercier de t’avoir suivie jusqu’ici.

Il ricana :

— Et attendue. Trois quarts d’heure avant de le lever, le chauve… J’ai failli me barrer dix fois. Tu as de la chance que j’aie un faible pour toi.

Diane esquissa un sourire triste.

— Je te laisse assez de pognon pour que tu aies des égards de temps en temps, non ?

La bouche de Nino se tordit encore.

— Tu parles, vingt-cinq centigrammes par jour, ce n’est pas le Pérou pour moi.

Diane hocha la tête avec accablement.

— Petit malin, murmura-t-elle avec un soupçon de désespoir dans le ton, tu le sais très bien : d’ici que je passe à cinquante, il n’y a pas long.

Elle se contracta encore. Sa lèvre inférieure se remit à trembler.

— Allez, donne, vite, cette fois j’ai le compte, dit-elle d’une voix devenue brusquement suppliante.

En même temps, elle tendit ses billets froissés par-dessus la poubelle. Sa main grelottait.

Nino enfonça la main dans sa poche et en sortit une boîte d’allumettes. Il l’ouvrit et en tira un sachet de papier soie, exactement pareil aux sachets de sulfate de soude, comme on les achète dans les pharmacies. Posant le sachet dans sa paume gauche, il l’ouvrit délicatement, avec des gestes précautionneux de bijoutier qui va présenter une pierre rarissime. Diane buvait littéralement ses gestes des yeux. De plus en plus frémissante.

— Montre à la lumière, fît-elle dans un sursaut de défiance. Elle devient de moins en moins bonne avec toi depuis quelque temps.

Il esquissa un sourire sec en avançant la main tout près de l’entrée de l’imprimerie.

Dans le sachet déplié, un peu de poudre blanche, légèrement jaune, l’air d’être de la farine mal affinée.

Diane avança vivement la main et effleura la poudre de l’index avant de le reporter à sa langue.

Ses yeux s’allumèrent.

— Ça va, fit-elle avec un sourire de bonheur. Cette fois, c’est de la bonne.

— Spécialement mise en réserve pour toi, ma petite Diane, fit le revendeur avec componction en repliant le sachet. Un arrivage tout neuf.

Puis il s’éloigna un peu et se figea.

— L’argent, fit-il durement.

Diane avança ses billets d’une main, tendant l’autre, paume ouverte.

— Compte, reprit Nino.

Diane s’exécuta en recommençant à se mordre la lèvre.

— Dix sacs, c’est ça ?

Un rictus fendit les grosses lèvres rouges du revendeur.

— OK. Tiens.

L’échange se fit sans un bruit. À la seconde. L’argent atterrissant, par-dessus la poubelle, au moment exact où le sachet se retrouva dans la paume de Diane, dont les doigts se replièrent aussitôt dessus comme un étau.

— Merci, fit-elle en se retirant dans l’ombre.

À côté d’un robinet scellé dans le mur, au-dessus duquel elle se pencha sans plus s’occuper du revendeur. Elle avait sa diacethylmorphine, autrement dit son héroïne, son « cheval », son « H ». Tout le reste, désormais, elle s’en moquait. Ce qu’elle voulait, c’était qu’on lui fiche la paix, qu’on la laisse tranquille pour se faire sa piqûre, sa « piquouze », son « shoot », son « fixe ». Le globe terrestre pouvait s’arrêter tout à coup de tourner, elle n’aurait pas bougé d’un pouce.

— Diane ? fit la voix du revendeur, sourdement.

— Fous-moi la paix ! grinça-t-elle en sortant de la poche intérieure de son manteau une petite boîte métallique chromée de médecin.

— Diane, insista Nino, tu voudrais un peu plus. Rien qu’un peu plus ?…

Elle se figea.

— Cinquante centigrammes de plus, ça te ferait plaisir ?

Diane tourna lentement la tête vers lui. De plus en plus blanche, les sourcils contractés comme si elle luttait pour empêcher ses globes oculaires d’exploser.

— Sale ordure ! fit-elle entre ses dents. Je n’ai plus un radis.

Nino sourit.

— Je te les donne, dit-il placidement.

Elle s'illumina. Mais il la calma du geste.

— À une condition, reprit-il. Pas difficile.

Diane se bloqua, haletante.

S'accotant au mur, Nino avança lentement les reins, brusquement sérieux.

— La bouche, fit-il. Rien que la bouche.

Diane frémit et, enjambant la poubelle qui les séparait, elle courba la nuque en avant.

Ils ne virent rien dans le jour complètement installé désormais. Ni l'imprimeur revenu dans son atelier et qui les regardait, bouche bée, derrière les gesticulations perpétuelles de sa machine. Ni la concierge, surgie-en silence sur ses chaussons de feutre et figée sous le porche, à demi cachée dans la voûte, la tête tendue en avant, séparée de l'imprimeur par l'épaisseur du mur. Voyeurs tous les deux sans savoir qu'ils étaient deux.

Diane termina Nino en cinq minutes. Puis elle cracha et s'essuya la bouche d'un revers de manche avant de se relever, la main tendue.

Un deuxième petit sachet d'héroïne, fut agrippé comme l'autre. Nino se redressa, paisible.

— Où, demain ? fit-il. Pareil ?

— Pareil, répliqua Diane qui se penchait déjà sur le robinet.

En repassant sous la voûte, Nino aperçut la concierge qui guettait dans l'ombre. Elle le fixa, tétanisée. Il rit sans bruit et, au passage, lui décoiffa le chignon d'un aller-retour de la main. Dans la rue, vingt mètres après le porche, il s'arrêta pour compter ses billets. Mille deux cents francs au total. La nuit avait été bonne. Il lui en resterait cinquante à titre de bénéfice net. Nino entra dans le bar-tabac au coin de la rue Saint-Honoré.

— Café, un double, dit-il. Très serré. Et des croissants.

Accroupie en tailleur sur le pavé, Diane avait disposé devant elle sa boîte médicale. Elle en sortit une seringue, disposa une aiguille au bout et la

reposa délicatement dans la boîte, l'aiguille en l'air. Puis elle vida un des deux sachets d'héroïne dans un flacon. La poudre coulait lentement, comme à regret, les grains collant les uns aux autres. Diane sourit. Exactement ce qu'il fallait. Nino n'avait pas menti. Du pur « Cheval ».

Ensuite, elle ouvrit le robinet, remplit le flacon et, après l'avoir refermé avec un bouchon à vis, elle secoua le tout pour mélanger. Sans se presser. Pour que tout soit parfaitement dilué. Mais sa main tremblait plus que jamais. Sept heures du matin. Elle était en retard sur son heure habituelle. À ses débuts, elle faisait bouillir la solution dans une cuiller à soupe chauffée sur un briquet. À cause des risques d'infection. L'hépatite surtout. Le passé… Elle n'en était plus là. Le manque la tenaillait trop.

Deux minutes plus tard, la manche gauche de son manteau relevée, le bras garrotté au-dessus du coude, elle enfonça l'aiguille de la seringue dans le flacon, tira doucement pour faire pénétrer tout le liquide laiteux dans la seringue. Elle vérifia, aiguille en l'air, en pressant lentement le piston, qu'il n'y avait pas de bulle d'air. Elle dégagea l'aiguille de l'embout et, tenant la seringue droite de la main gauche, se piqua un pli du coude. Habilement, attrapant la veine du premier coup, sans se tromper.

Alors, toujours assise par terre, elle se mordit la lèvre, prit une inspiration, brancha l'embout sur la seringue en place et se mit à presser le piston.

En douceur.

En savourant son plaisir.

Son « flash ».

Le meilleur moment.

Au fur et à mesure que le liquide entrait, elle avait l'impression qu'un feu délicieux se propageait dans ses veines, dans toutes les veines de son corps, jusqu'aux extrémités des doigts.

Une merveilleuse sensation de bonheur charnel aussi puissante que lorsqu'elle faisait l'amour, il y avait longtemps, plusieurs mois, quand la drogue n'avait pas encore éteint chez elle tous les désirs physiques. Exactement pareil, en mille fois plus merveilleux. Le spasme, en amour, dure quelques secondes. Celui de l'héroïne dure dix fois plus longtemps.

À présent, Diane ne tremblait plus. Et son visage avait repris des couleurs de bonne santé. Seules les pommettes un peu trop roses et les

prunelles dilatées trahissaient la fièvre du « cheval ». C'était tout. Pour le reste, elle était bien. Un merveilleux bien-être. Sans délire, sans folie, la formidable impression d'être une déesse dominant le monde entier par l'éclat de son intelligence, la richesse de ses sensations, une fabuleuse impression de confiance en soi et de bonheur.

Elle rangea méticuleusement ses ustensiles, renfourna la boîte dans son manteau et se releva. Droite, solide sur ses jambes, mais nageant dans une réalité devenue féerique.

Elle aperçut à la fois les deux visages braqués sur elle. Le vieil imprimeur sidéré, avec son nez bourgeonnant d'alcoolique au petit blanc gommé. La concierge en robe de chambre à carreaux, avec sa trogne bouffie, elle, par le vin rouge.

Diane éclata de rire. Furieusement.

— En arrière, racaille ! cria-t-elle à pleine voix. Je passe.

Les deux vieux s'écartèrent en se bousculant. Diane cracha.

— Salut, la sous-humanité, fit-elle.

Son manteau se gonfla dans un courant d'air au débouché du porche, sur le trottoir.

Derrière elle, les deux vieux se regardaient en se haïssant réciproquement. Ils avaient assisté à la scène, à toutes les scènes. Ils n'avaient rien dit. Et en plus, ils s'étaient fait insulter sans répondre. Ça ne se pardonne pas.

— Si vous n'allez pas tout de suite prévenir la police, grinça le vieux, j'irai moi-même. Mais c'est votre travail.

La concierge se tordit la bouche.

— Ah, ça, non ! s'écria-t-elle, je ne veux pas d'ennuis. Je n'ai rien vu.

Le vieux la contempla, hébété.

— Moi non plus, finit-il par siffler. Il s'engouffra dans son atelier.

Prenant la rue de Marengo, Diane s'arrêta rue de Rivoli, au feu rouge menant à la cour carrée du Louvre. Autour d'elle, les files des employés, des vendeurs, des vendeuses et des guichetiers de banques et d'agence. Les travailleurs, les hommes et les femmes, jeunes et vieux, qui s'étaient levés, certains avant cinq heures quand ils habitaient la grande banlieue, pour être

là, à sept heures quarante-cinq, au débouché du métro, juste le temps de se dépêcher pour ne pas être en retard au travail.

Dans ses veines, l'héroïne prenait son second souffle. Passé le flash de tout à l'heure, une euphorie lente et forte envahissait tous ses pores avec une intensité telle qu'elle avait l'impression que, sa vie entière, elle allait continuer à se sentir bien, géniale, parcourue de pensées neuves, de sensations inouïes, d'intuitions capables de soulever le monde comme un levier gigantesque. Elle eut envie d'offrir son amitié. À côté d'elle, une fille de son âge guettait le petit tableau lumineux qui dit en rouge aux piétons « Attendez », puis, tout à coup, en vert, les autorise à traverser.

Diane regarda la façade du Louvre, en face d'elle, et pensa que la fille allait au ministère des Finances, trois cents mètres à droite. Diane avait beaucoup lu, beaucoup étudié. La drogue, dans les artères qui alimentaient son cerveau, fit surgir une ruée de souvenirs, d'anecdotes, d'histoires, de petits faits précis venus du temps passé. L'époque des rois… La Fronde… Les luttes des féodaux contre le pouvoir central… L'assassinat de l'amiral de Coligny, dont la statue était toujours dressée contre le chœur du temple protestant tout proche, à l'angle de la rue de l'Oratoire… Elle planta ses yeux dans ceux de l'employée à côté d'elle. Attendrie par la mine de papier mâché, les yeux gonflés d'avoir mal dormi, la fatigue, sûrement, du train de banlieue cahotant dans la nuit entre les affreux pavillons bordant la voie ferrée.

Avec un geste qui pour elle était le comble de la bonté, Diane se mit à caresser la joue de la fille.

— Laissez tout tomber, dit-elle, allons herboriser.

Elle avait dit ça parce que, depuis quelques secondes, elle s'était mise à imaginer le bitume de la rue de Rivoli transformé en prairie merveilleuse, un gazon suisse gonflé de trèfle, de marguerites, de violettes et de muguet qu'elle voyait, réellement, comme s'il était là. Par la seule force de la volonté de la drogue.

Diane hurla. Cinq ongles, écaillés de n'avoir pas été repeints depuis le week-end précédent, venaient de se planter dans la chair de son poignet. La drogue, qui multipliait ses sensations, multiplia aussi sa douleur. Elle eut l'impression que le gazon suisse, à la place du bitume de la rue de Rivoli, se délayait dans un torrent de sang.

— Qu’est-ce qui vous arrive ? Vous êtes malade ? balbutia la fille en observant Diane d’un air effaré.

Diane poussa un cri de terreur. La fille, soudain, prenait une tête de bourreau à cagoule avec ses longues mèches pendantes. Il fallait fuir… Tout de suite… Sinon, c’était l’Inquisition ! Elle s’élança à travers la chaussée, au milieu des voitures, dans les jappements des freins et des avertisseurs.

— Alors, la petite dame, on voulait mourir ? C’était votre jour de chance ! cria le policier qui la cueillit à bras le corps de l’autre côté, sur le trottoir où déjà les voitures-pies s’amassaient, dans le grésillement des postes-radio de contrôle.

Diane s’arracha et se mit à foncer vers la cour du Louvre, qu’elle traversa au pas de course, avant de griller, de l’autre côté, l’autre feu vert menant au quai.

Sur la passerelle du pont des Arts, elle s’arrêta, le cœur cognant la chamade dans sa poitrine. Follement heureuse. Elle avait vaincu ! Elle avait renversé des bataillons d’ennemis historiques, triomphé des espionnes et de la maréchaussée lancée à ses trousses !…

Remettant en place avec dignité les pans de son manteau, elle repartit vers la rive gauche, gonflée de fierté. Remuée de rêves grandioses, de conquêtes et de triomphes poétiques.

Rue de l’Université, tout au bout, vers l’Ecole Militaire, Diane habitait au rez-de-chaussée d’un de ces escaliers B qu’on atteint après avoir traversé de grandes cours au sol de céramique entourant des massifs à jets d’eaux comme on en a beaucoup construit dans les années trente.

Elle haletait en refermant derrière elle la porte de son atelier à verrière donnant au nord, comme il se doit quand on est peintre. Et qu’on a la chance d’avoir un père assez riche, quelque part en province, pour vous payer à Paris un loyer conséquent.

L’atelier était très grand, avec une loggia à laquelle on accédait par un escalier de bois craquant, plein chêne. Avant que Diane en vende les meubles pour se payer de la drogue, c’était chaud, élégant et fait pour les réceptions.

De tout ce luxe, il ne restait qu’un lit, en haut dans la loggia, un réchaud à gaz à côté du réfrigérateur dans la cuisine et, dans le studio à plafond

surélevé, trois chevalets de peintre, de tailles différentes, avec une chaise et une table de bois blanc couvertes des palettes, des pots de peintures, de brosses et de pinceaux.

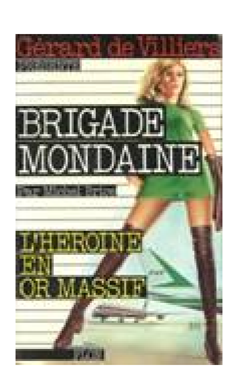
Diane tituba jusqu'au chevalet le plus grand. Frigorifiée. Il y avait longtemps que le chauffage ne marchait plus, comme le téléphone. Par chance, on n'avait encore pas coupé l'électricité. Diane pressa l'interrupteur. Le jour blafard venu de la verrière ne lui suffisait pas encore. Elle s'affala sur la chaise devant un grand tableau, deux mètres sur un, représentant un flamant rose, de haut en bas, penchant son bec recourbé au bord d'une plage de rêve impressionniste vers un œuf énorme renversé sur le sable avec un œil de crapaud creusé dans la coquille. Les plumes du flamant tiraient au rouge sang, comme les nuages derrière l'arrière-plan volcanique. La mer était violette, le sable vert et la coquille de l'œuf-œil, jaune comme un citron pas mûr.

D'une main sûre, Diane attrapa un pinceau, le nettoya dans un chiffon qu'elle imbiba au préalable d'essence térébenthine. Puis elle tourna et retourna nerveusement l'extrémité dans un amas d'ocre jaune abandonné avant la nuit en travers de la palette.

En manteau, ses longues mèches fauves noyant ses yeux, elle se mit à corriger à petites touches précises l'arrondi de l'œuf à œil de crapaud.

La main absolument juste, souple, bien dirigée. Redevenue normale. Grâce à l'héroïne.

# CHAPITRE II




Boris Corentin contempla son supérieur hiérarchique avec sympathie. Dans la lumière venue de l'écran-diapo, l'inspecteur divisionnaire Dumont avait l'air tout à fait attentif à ce qu'il regardait. À savoir une série de photographies couleur d'une 604 métallisée « Pierre de lune » passablement amochée par la rencontre de plein fouet d'une plaque indicatrice d'autoroute. Pas banal, un Dumont qui ne profite pas de la pénombre d'une projection de service pour piquer un petit somme réparateur. Surtout qu'il était trois heures de l'après-midi. L'heure classique de la sieste pour ce ventre perpétuellement affamé qu'était Charles Dumont, inspecteur divisionnaire à la Brigade mondaine (Véritable nom, dans toute la police de la B.S.P., Brigade des stupéfiants et du proxénétisme. La « Mondaine » est devenue la « BSP » depuis juin 1975 par décision de M. Michel Poniatowski, ministre de l'Intérieur. Mais pour tous les policiers, elle reste la Mondaine) et adjoint direct de Charlie Badolini, Niçois de naissance, et patron du service.

Boris Corentin n'avait pas vu Dumont depuis l'affaire du Marché aux Orphelines. Autrement dit depuis quinze jours. Puisqu'on avait eu la bonté de se souvenir, en haut lieu, qu'il avait un retard de congé. Et qu'après tout, un fonctionnaire, même de la police, a droit au repos de temps en temps, surtout après avoir bien fait son travail.

Boris Corentin rangea donc dans sa mémoire, pour les jours à venir, l'observation suivante : Dumont avait redémarré une de ses cures amaigrissantes périodiques – ce qui pour lui, Boris Corentin, inspecteur principal à la Brigade mondaine (échelon 5, indice majoré 450, sans supplément familial de traitement, pour cause de célibat) signifiait qu'il allait falloir tenir compte, dans les trois ou quatre semaines suivantes, des observations et des jugements de Charles Dumont, avant qu'il replonge

dans une nouvelle, et immanquable, crise de boulimie et ne redevienne le vrai, le seul Dumont : un éternel ronfleur charmant et irresponsable.

— Suivante, jeta Charlie Badolini.

Jobert, le préposé aux diapos, s'empressa d'obéir.

— Ah, s'exclama le patron de la Mondaine, ça c'est plus intéressant.

Sur l'écran piqueté, à quatre mètres du groupe des flics, dans la petite salle obscure attenant au bureau directorial, on voyait à présent un pneu avant gauche de 604.

Un pneu éclaté autour de la jante à laquelle il ne tenait plus que par hasard, et de biais.

Un pneu déchiqueté. Et couvert d'une sorte de poudre blanchâtre dont toute la chaussée était parsemée alentour, jusqu'à deux mètres derrière le socle tordu du pylône où Ion pouvait encore lire, malgré les failles du béton heurté de plein fouet : « Avignon-Sud ». L'annonce de la sortie que la 604 ne prendrait jamais plus. Ni ne doublerait jamais plus. Comme son conducteur, dont les photos prises à la morgue, et assez moches, avaient débuté la petite séance cinématographique.

Boris Corentin regarda l'image d'un œil distrait. Affaire de drogue, visible. En quoi cela le concernait-il directement ? Après tout, il était aux Affaires recommandées de la Brigade mondaine. Pas à la section des Stupéfiants. Vaguement inquiet quand même. Si Charlie Badolini, le patron, lui avait demandé de venir assister à la projection, c'est qu'il avait sa petite idée derrière la tête. Pour s'en convaincre, d'ailleurs, il suffisait d'observer de biais, à la lueur de la projection, la tête du commissaire Richard, le responsable des Stups. La gueule en coin type du flic qui digère mal la présence d'un collègue vedette. À savoir : Boris Corentin.

Corentin se renfonça dans son fauteuil skaï – une toute nouvelle acquisition de la Mondaine sur un fond miraculeux d'allocation-matériel tombé du ciel ministériel trois mois plus tôt – et se mit à rêver carrément à son rendez-vous du soir. Une brune totale, levée le matin même dans le métro à la faveur d'une porte automatique coincée par une chance historique sur l'imper de ladite brune. Chaude, l'œil de jais, une chair à faire craquer tous les imperméables du monde, l'inconnue avait dit oui au bout de cinq minutes à peine de conversation. En fait, presque trop facile… Corentin fit la moue dans le noir. Il se méfiait des filles sans difficultés. Sans les condamner pour autant. Il avait eu tant de bonnes surprises avec

des filles dont il aurait pourtant juré qu'elles « marchaient » trop vite pour ne pas lui demander en riant sous cape quelque billets de mille au moment de monter l'escalier.

— Je deviens misogyne. C'est un comble, grinça-t-il pour lui tout seul dans son coin.

Cette pensée désagréable le réveilla. « Baba », le patron, parlait. Haut et fort. Avec sa voix des meilleurs jours. Sourde, chargée de tabac, au bord de la quinte de toux. Et avec ça, secoué d'excitation dans son fauteuil dont le dossier dépassait sa tête d'une bonne main Corentin soupira.

— Dites donc, Richard, fit Charlie Badolini d'une voix hachée, ils ne sont pas bêtes, non, les gendarmes du Vaucluse ! Comment ont-ils su qu'il s'agissait d'héroïne ?

Le commissaire Richard déplia plusieurs fois sa longue carcasse d'hépatique condamné depuis des années au poisson bouilli et au jambon pommes vapeur.

— Monsieur le divisionnaire, commença-t-il, d'une voix émue, permettez-moi de vous rappeler que les gendarmes, autour d'Avignon, ont assez l'habitude de reconnaître les drogues.

— Tiens donc ? s'exclama Badolini, qui voulait faire le malin en allumant une gauloise sans filtre. Qu'est ce qu'ils ont de particulièrement génial, les gendarmes autour d'Avignon ?

La quinte de toux, très violente, laissa au commissaire Richard tout le temps de distiller sa réponse.

— Vous savez, monsieur le divisionnaire, dit-il doucement quand le silence fut revenu, les gendarmes, dans un rayon de vingt kilomètres autour d'Avignon, ont l'habitude des problèmes de drogue.

— Je ne vois pas, fit sèchement Badolini en cherchant un cendrier dans la pénombre.

Richard eut le tort de triompher.

— À cause du Festival, tout le mois de juillet. La vraie foire aux hippies, dit-il doucement.

Une envie de mordre, quelque part dans le subconscient du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, se transforma, par la volonté, en mise en réserve d'un fameux coup de sabot de mule du pape (d'Avignon).

— Mais, bien sûr ! s'exclama-t-il avec une fausse gaieté. Où avais-je la tête ?

« Dans un nuage de nicotine », pensa Corentin à part lui en appréciant la prestation, peut-être un peu maladroite, hiérarchiquement s'entend, du responsable des « Stups ».

Badolini se tortilla dans son fauteuil. Il se racla la gorge.

— Bon, dit-il d'un ton affairé. On reprend tout par le début. Ne serait-ce que pour aider l'inspecteur Corentin à rattraper l'exposé.

Il s'était tourné vers Boris Corentin avec un bon sourire ignoble de faux-jeton.

« Mon salaud, pensa Corentin, je te revaudrai ça ! Si tu m'avais convoqué au début de la séance, je ne te servirais pas d'alibi. »

Furieux et amusé à la fois. Entre Badolini et lui, depuis des années, un jeu subtil se déroulait. Sur les cent et quelques inspecteurs de la Mondaine, Boris Corentin était le préféré de Charlie Badolini. Affaire d'atomes crochus.

Ceux des véritables fins limiers, qui n'ont pas besoin des fadaises des rapports hiérarchiques pour se comprendre et s'estimer à demi-mot. Ça n'était pas pour rien que Badolini avait confié à Corentin le poste vedette des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine. Histoire, en manière de lui confier les affaires les plus compliquées, les plus « pourries » aussi généralement, de l'entraîner au maximum avant de le pousser là où il l'estimait le plus apte : sa propre succession.

— Pardonnez-moi, monsieur le divisionnaire, dit modestement Corentin.

Mais en même temps, il sortit son paquet de Gallia et le tendit à Badolini, à la gauche duquel il était assis (encore une marque de faveur).

— Vous devriez vraiment vous y mettre, souffla-t-il amicalement, ça serait meilleur pour vous.

Badolini réprima un sourire complice et, ignorant le paquet tendu, sortit une gauloise. Corentin rengaina son paquet en soupirant :

« Tête de mule », songea-t-il. En se figeant aussitôt : de l'autre côté de Badolini, Richard, qui n'avait rien perdu du manège, lui balançait, moralement s'entend, une série de balles de 7,35 taillées dum-dum.

Richard se fit des nœuds avec les échasses qui lui servaient de jambes.

— Donc, je récapitule pour l'inspecteur Corentin, commença-t-il, conciliant. Avant-hier, la gendarmerie de l'Isle-sur-Sorgue a eu à dresser constat d'un accident de la circulation survenu à la hauteur de son territoire sur l'autoroute A 6, dite du Soleil.

— Accélérez, accélérez, mon vieux, coupa Badolini. On en a jusqu'à ce soir.

Le commissaire Richard blêmit.

— C'est parce qu'il a accéléré que le mec s'est planté ! s'exclama-t-il, frémissant de vexation.

Badolini extirpa deux litres et demi de fumée de sa gauloise.

— Ecoutez ; Richard, fit-il, coupant, on n'est pas en train de déclamer Touchez pas au grisbi. La police est moderne aujourd'hui, elle cause bien.

Richard choisit d'écraser. Corentin se paya une Gallia.

— 16 h 35, avant-hier, se mit à réciter Richard sur un ton excédé. Une 604 de location, Hertz, pour être plus précis, dévie subitement sa trajectoire et défonce à la base le panneau de signalisation « Avignon Sud » après avoir crevé la glissière de protection. Vitesse du véhicule au moment de l'impact : 195 kilomètres/heure au compteur. Du bon 175 réel. L'infraction totale. Ejection latérale gauche du conducteur. Mort instantanée par rabotage temporal droit de la chaussée après rebond sur le panneau de signalisation.

Le responsable des stupéfiants fit une pose.

— De toute façon, reprit-il, la R 16 qui n'a pu éviter le corps a achevé le bonhomme par enfoncement de la cage thoracique avec éclatement du cœur.

— Je sais, je sais, coupa Badolini, écœuré, on a vu les photos de la morgue tout à l'heure.

Richard se fit cauteleux.

— L'inspecteur Corentin ne les a pas vues, corrigea-t-il aigrement.

Corentin arracha nerveusement la Gallia de sa bouche. Furieux contre Badolini. À cause de lui, il était en train de se brouiller avec Richard. Exactement le genre de bêtises qu'il avait en horreur. Surtout quand il n'était pas responsable de la montée du vinaigre.

— Vite à l'essentiel, reprit Badolini, aggravant l'électricité ambiante.

Richard soupira, pour reprendre le contrôle de lui-même. Il le savait depuis longtemps : Badolini l'avait dans le nez. Affaire de caractères

différents. Que la vie est dure ! Etait-ce de sa faute si sa maladie du foie l'empêchait d'avoir toujours l'air joyeux, plein d'allant et de tonus ?

Comme Corentin…

— Les gendarmes de l'Isle-sur-Sorgue, reprit-il en contrôlant le tremblement de sa voix, ont fait trois remarques intéressantes. Un : Autour de la voiture accidentée, et en particulier du côté du pneu éclaté, la chaussée et la bande du bas-côté étaient couvertes de poudre blanche, comme du talc.

Il s'arrêta et poursuivit, avec un air de bravade exaspéré :

— Deux. Comme les gendarmes de l'Isle-sur-Sorgue ont l'habitude des hippies, ainsi que j'ai eu l'honneur de le préciser il y a trois minutes, ils ont trempé leur doigt dans cette espèce de talc. Ils ont porté leur doigt à la bouche.

« Et ils ont grimacé.

« À cause du goût. Brûlant. Insupportable. Le goût caractéristique de la Diacethyl-morphine, nom technique de l'héroïne.

« La chambre à air avait été très copieusement talquée à l'héroïne. Comme les quatre autres chambres à air, y compris celle de la roue de secours. Un kilo d'héroïne par roue. Soit cinq en tout.

Il se tourna vers Corentin :

— Vous avez compris le principe ? fit-il, affable. Les trafiquants ont ôté les chambres à air de chaque pneu, dévissé la valve, soufflé la poudre dedans, remis la valve, remis la chambre en place, regonflé la chambre, etc…

— Et remis les roues, les cinq roues, y compris celle de secours, coupa Corentin. Seulement le pneu avant droit a été regonflé en surpression. D'où éclatement quand le conducteur a roulé trop vite. C'est ça, non.

Richard se pencha par-dessus Badolini :

— Vous êtes un génie, Corentin, mais permettez-moi une question : où les trafiquants ont-ils caché les trois autres kilos d'héroïne trouvés dans la voiture ?

Corentin sourit de toutes ses dents.

Presque méchamment. Il n'avait rien contre Richard, mais il avait toujours eu horreur des susceptibles. Et celui-là faisait un numéro de haute voltige, côté susceptibilité.

— J’ai l’impression, monsieur le commissaire, que vous allez avoir la bonté de me mettre au parfum.

— Comme vous dites, fit Richard, de plus en plus hostile. Ils ont dévissé le couvercle du filtre à air et ils ont remplacé ce dernier par des sacs plastique remplis d’héroïne.

— En les décalant pour ménager le passage de l’air vers l’admission d’air, coupa Corentin. À l’aide de scotches pour maintenir le tout. C’est ça, non ?

— Exact, jeta Richard, rogue. On dirait que vous l’avez déjà fait.

— Evidemment non, fit Corentin, glacial, mais si j’avais à le faire, c’est comme ça que je procéderais.

« Monsieur Richard, j’ai passé deux ans aux stupéfiants. Nous n’étions que six inspecteurs pour Paris et la Seine et je vous prie de croire que j’étais à bonne école et que je connais la musique.

— C’était dans le temps, monsieur Corentin. Vous étiez peu nombreux et comme il n’y avait pas beaucoup de trafic, vous ne faisiez que des affaires de haschich et d’ordonnances médicales. Maintenant ce n’est plus pareil !

La moutarde monta au nez de Corentin qui se rebiffa :

— Certes, les temps ont changé, mais ce qui arrive maintenant, nous l’avions prévu. Et laissez-moi vous dire que j’ai participé, activement, à la découverte du premier laboratoire clandestin de fabrication d’héroïne faite par la Brigade mondaine. Combien en a-t-elle découvert depuis, même avec un effectif décuplé ?

Un ange de brouille passa, vite chassé par Badolini.

— Messieurs, je vous en prie ! fit-il. Jobert, vous pouvez rallumer. On en a assez vu comme ça.

Dans la lumière revenue, il se tourna vers Richard. Souriant. Aimable. Diplomate.

— Si je comprends bien, au vu de la carte d’identité du mort, les gendarmes ont examiné le fichier des recherches et se sont aperçus que le dénommé Mike Madelin, français de naissance comme son prénom ne l’indiquait pas, était recherché pour trafic de drogue, via Interpol, après une affaire de passage d’héroïne à New York lors de la French Connection ?

— Oui, monsieur le divisionnaire, répliqua Richard, radouci. Et ils ont bien sûr prévenu l’Office central des stupéfiants qui m’a aussitôt contacté,

puisque la 604 avait été louée à une agence parisienne de Hertz, celle de la rue du Louvre pour être tout à fait précis.

Badolini se pencha vers Dumont, assis juste devant lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça ne vous étonne pas, ce trafiquant qui monte de l'héroïne, visiblement trafiquée quelque part du côté de Marseille, comme d'habitude, vers Paris en prenant des précautions de camouflage que ces gens-là n'utilisaient généralement que pour passer des frontières ? Il n'y a pas de poste de douane que je sache entre Marseille et Paris !

Dumont s'était rembruni tout le temps que son supérieur avait parlé.

— Ce que je pense, monsieur le divisionnaire ? C'est simple. Si ces mecs prennent désormais à l'intérieur même de la France un tel luxe de précautions, c'est qu'ils ont mis le paquet.

Il rêva, le nez en l'air :

— J'ai l'impression que ça va se remettre à voyager, et par centaines de kilos, l'héroïne, ces temps-ci. Pas bon. Ça redémarre… Alors que la came devenait introuvable !

— Exactement ce que je voulais vous entendre dire, fit Badolini en se levant.

Il alla se placer sous l'écran.

— Monsieur Richard, reprit-il, le menton en avant, voulez-vous communiquer à ces messieurs les deux points importants dont nous avons parlé ce matin.

Richard se dressa sur son fauteuil.

— Non, inutile, de votre place, intervint Badolini, radouci.

Richard se tourna vers ses collègues, le bras sur le dossier du fauteuil laissé vide par le patron de la Mondaine.

— Nous avons reçu pas plus tard qu'avant-hier, commença-t-il, un message inquiet de nos correspondants new-yorkais. Depuis un mois, il y a là-bas une nouvelle affluence d'arrivages de drogue, principalement d'héroïne. Les Américains ne nous ont pas caché leur point de vue : ils ont le sentiment très net que c'est de France que parvient à nouveau chez eux l'héroïne, comme à l'époque de la French Connection ; c'est un appel au secours très pressant qu'ils nous lancent.

Richard marqua un temps d'arrêt, conscient d'être devenu le centre de l'attention générale.

« Ça y est, la tuile. Il y va de son numéro, pensa Corentin en étouffant un bâillement excédé. Quand je pense qu'il est venu à la Mondaine pour décrocher son grade de commissaire principal, il y a à peine un an. Heureusement qu'il a des gars valables dans la section des Stups ! Parce qu'à lui tout seul… »

Il rêva ostensiblement dans les volutes de sa fumée tout le temps que Richard poursuivit son exposé :

— Grâce à l'action conjuguée de la D.E.A., l'ancien bureau of Narcotics américain, de l'office central des stupéfiants d'Interpol et de notre section des stupéfiants, déclamait Richard avec emphase, d'importantes saisies d'héroïne ont eu lieu et de nombreux trafiquants internationaux ont été arrêtés. Le résultat est que l'héroïne est devenue introuvable et que son prix a quintuplé en peu de temps. C'est un phénomène bien connu…

— Merci de nous le rappeler, lança Badolini, qui s'impatientait visiblement.

— Eh bien, reprit Richard en jaunissant, il est maintenant établi que, malgré toutes les surveillances effectuées aux ports et aux aéroports, la filière a été rétablie et que de nouveau Théroïne est acheminée vers les U.S.A. Comment ? Par quels moyens ? Nous l'ignorons encore, mais toute ma section est sur le problème. Les Américains ont raison de s'inquiéter.

« Ce qu'il ne faut pas oublier pour bien comprendre leur point de vue, reprit-il avec un coup d'œil en coin vers Corentin, c'est qu'aux Etats-Unis, la fabrication d'héroïne est un crime. Passible de peine autrement supérieure à nos dix ans de prison maximum ; correspondant à la simple notion de délit.

« Résultat : comme ils connaissent la douceur de notre système répressif par rapport au leur, ils sont automatiquement braqués sur la filière française.

Il s'arrêta encore et, avec une moue entendue :

— La vérité oblige à dire qu'ils n'ont pas tort. L'affaire de cette 604 bourrée d'héroïne le prouve. À mon avis, je ne le répéterai jamais assez, la filière française est en train de se reconstituer plus forte que jamais. C'est l'évidence même. Quand on en arrive à camoufler une voiture de cette façon simplement pour un transport en France, c'est qu'on veut limiter les risques au maximum. Et donc que l'enjeu est plus gros que jamais. Avouons

que la chance a été avec nous le jour où un complice maladroit a mal calculé la pression de ce pneu.

— Le jour aussi, corrigea Corentin, où un ou deux gendarmes de la région d'Avignon ont eu le flair de trouver bizarre qu'autour d'une 604 bousillée, la chaussée de l'autoroute du Soleil soit subitement devenue toute blanche de talc…

Richard esquissa un sourire mielleux :

— Accordé, Corentin, on ne mesure jamais assez l'importance de la gendarmerie. Mais permettez-moi d'en arriver au deuxième point important. J'ai là les chiffres communiqués par un inspecteur en poste à l'aéroport de Roissy. Ils sont très intéressants. Savez-vous qu'au seul cours du mois dernier ce n'est pas moins de cent kilos de drogue en tout genre qu'on a saisis à Roissy ? Et plus de la moitié du même chiffre à Orly ?

Il tapota sur son dossier d'un air entendu.

— C'est là, dit-il, que les choses deviennent prodigieusement intéressantes pour nous et, soit dit en passant, donnent raison aux Américains : si les deux tiers de cette drogue ont été saisis sur des passagers en envol pour New York ou Chicago, il n'y a sur cette partie-là qu'une infime proportion d'héroïne. Et pourtant, croyez bien qu'on redouble les fouilles…

— Comprends plus ! jeta Mertall, l'un des cinq principaux assistant Richard aux Stups.

Richard lui adressa un regard noir. Corentin se paya le luxe d'intervenir.

— Pourtant simple, Mertall, dit-il d'un air à peine aimable. Ça veut dire que l'héroïne part pour les Etats-Unis d'une autre manière, car elle arrive là-bas et en masse. Le message des Américains le prouve.

— Tu veux parler de voitures trafiquées comme cette 604 ? répliqua aigrement Mertall. 604 qui, au fait, prenait peut-être tout simplement la route du Havre…

Corentin hocha la tête avec commisération.

— Ça m'étonnerait. Il y a longtemps qu'il est grillé, le coup de la voiture trafiquée pour faire passer de l'héroïne à travers l'Atlantique. Ça ne reste sûr qu'en cas de contrôle de police en France même. Eventualité contre laquelle Mike Madelin pensait bien s'être garanti.

« Non, si je peux me permettre un avis, puisque M. le divisionnaire a bien voulu me convier à ce briefing, c'est que les trafiquants ont trouvé un moyen inédit de faire passer l'héroïne aux Etats-Unis.

— Et comment ? s'esclaffa Mertall, blême. Par avion ? Allons donc ! Tu rêves.

Corentin se calma, à la volonté.

— Evidemment oui, puisque le coup de la voiture, ou du yacht, c'est maintenant éventé.

— Tu veux dire, insista Mertall, presque rogue cette fois, que des kilos et des kilos d'héroïne nous passent sous le nez à Roissy, ou à Orly, sans qu'on s'en aperçoive, malgré le redoublement des contrôles et des fouilles ?

— Désolé, fit Corentin en le regardant dans le blanc de l'œil, mais c'est exactement ce que je veux dire.

Il s'arrêta et, rêveur :

— Bon Dieu, articula-t-il lentement, c'est quand même un problème passionnant à résoudre !

Richard tordit l'angle de son dossier.

— Nous nous y emploierons, Corentin, faites-moi confiance. Même si je dois mettre tout mon monde sur la question.

Badolini toussa et, levant la main :

— Messieurs, je crois que nous pouvons nous séparer. Veuillez regagner vos bureaux.

Il s'arrêta et secoua la main :

— Sauf vous deux, messieurs Richard et Corentin. J'aimerais vous voir en particulier, suivez-moi dans mon bureau.

Richard se cabra, mais ne dit rien, et resta immobile à sa place, l'air indifférent, tout le temps que la salle de projection se vida.

Corentin jugea plus diplomatique de prendre un peu de champ. Il alla se poster à la fenêtre et fit semblant de s'absorber dans la contemplation des embouteillages au loin, sur le pont Saint-Michel.

— Comprenez-moi bien, monsieur Richard, disait Badolini dans son dos, il n'est pas du tout dans mes intentions de faire marcher Corentin sur vos plates-bandes.

— Qu'il me soit permis d'aimer vous l'entendre dire, siffla Richard.

Silence lourd. Puis Badolini explosa :

— Bon Dieu, monsieur Richard, vous pouvez tout de même admettre ce point capital : chacun de vos subordonnés, aux Stups, et vous-même, vous êtes sur le dos des trafiquants. Ils vous connaissent. Et pour cause, vous leur menez la vie dure. Mais il y a des moments où il faut comprendre que, dans l'intérêt général du service, il faut faire appel à des hommes neufs, que le gibier ne connaît pas.

« Voilà pourquoi je veux que vous collaboriez avec l'inspecteur Corentin. Vous aurez besoin de lui, croyez-moi ! »

Corentin s'absorbait de plus en plus dans la lutte, pare-chocs contre pare-chocs, entre une G.S. et un taxi à l'angle du pont Saint-Michel et du quai des Grands-Augustins, là-bas, au loin, derrière la vitre. Horripilé au fond de lui-même. Le patron de la Mondaine était en train de le mettre dans de beaux draps. S'immiscer, même sur ordre, dans la marche d'une autre section du service, c'était la vraie peau de banane garantie.

— Très bien, fit Richard, la voix légèrement tremblante, l'inspecteur Corentin est le bienvenu.

Corentin se retourna, souriant. Richard le fusilla du regard.

— Allez, conclut Badolini, je compte sur vous pour travailler la main dans la main. De toute façon, il est évident que l'inspecteur Corentin sera à vos ordres. En tout.

Je vous suis reconnaissant, fit Richard, de bien vouloir me le préciser.

Dans le couloir, Corentin accéléra pour rattraper Richard, qui paraissait vouloir battre le record du Strasbourg-Paris devant lui :

— Monsieur le commissaire, fit-il avec déférence, puis-je vous faire une confidence ?

Richard se bloqua, intrigué :

— Bien sûr, Corentin, dit-il sur le qui-vive.

Corentin accentua son sourire.

— Croyez-moi si vous le voulez bien, mais c'est la stricte vérité : je ne veux pas votre place.

Richard eut un haut-le-corps.

— Contentez-vous de faire votre boulot, ce sera déjà bien suffisant, jeta-t-il en reprenant ses distances. Et suivez-moi, on va définir ensemble votre

rôle exact.

« Toi, mon salaud, pensa Corentin, en refermant derrière lui la porte du chef des Stups, si tu voulais me donner envie de déborder de mon rôle dans cette affaire, tu ne t'y serais pas pris autrement. »

Il s'assit en face du commissaire Richard. Avec son sourire des meilleurs jours.

# CHAPITRE III




Corentin réprima un juron. Le garage était fermé. La petite conférence avec Richard s'était trop prolongée. Malin d'avoir proposé à Brichot, son équipier, d'aller lui chercher sa R 5, en révision des 10.000 kilomètres, pour lui rendre service ! Parce que, bien sûr, monsieur Brichot avait demandé ça à sa « flèche » (Le premier dans une équipe de deux inspecteurs) parce que lui voulait aller chez son tailleur-retoucheur. Comme d'habitude, la sape avant tout. Corentin se demanda encore une fois comment son équipier, avec son salaire de flic, une femme et deux enfants, parvenait, en plus, à se constituer, mois après mois, une garde-robe à faire exploser ses placards. Pas jusqu'à penser une seule seconde, bien sûr, que Mémé fasse de la tricoche (ce sont les petits bénéfices que s'octroient à titre privé certains policiers peu scrupuleux en rendant des services (enquêtes, filatures, etc…) à des particuliers. Formellement interdit, ça va de soi.). Mais chaque fois

qu'il y pensait, il rêvait aux miracles d'économies que ce petit luxe, le seul de Brichot, pouvait représenter pour le ménage.

Corentin obliqua vers la rue des Bourdonnais. Le mieux, puisqu'il était à pied, pour rentrer rue de Turbigo, près de chez lui, au bistrot où il avait fixé rancart à cette fille, c'était de couper à travers les Halles.

Arrivé au bord du gouffre des travaux, une envie de badaud prit Corentin. Le « Trou » était illuminé. Curieux. Le travail continuait… Il se pencha sur la balustrade d'un des postes d'observation ménagés un peu partout autour du trou.

Aussitôt, un bruit l'attira, à sa gauche, dans une zone sombre au-dessous de la rampe des camions de déchargement. Un bruit qu'il fallait être flic pour remarquer. Apparemment, rien de bien spécial. Des voix sourdes, des chocs feutrés. Mais les ouvriers des Halles n'ont jamais dans la voix ce ton suraigu qu'avait l'une des voix dans l'ombre.

Pas de doute : une voix féminine. Et c'étaient des plaintes. Survenant chaque fois après un coup sourd. Comme si quelqu'un frappait. Et il y avait aussi, par intervalles, des explosions de rires retenus. Masculins cette fois.

D'un coup d'œil, Corentin jaugea la distance au-dessous de lui. Trois mètres au plus jusqu'à une mince corniche au-dessus de l'apic de l'affouillement. Passant par-dessus la rambarde, il s'y suspendit, se balança un peu comme à une barre fixe et sauta.

Ses chaussures ne firent qu'un bruit mou en atterrissant dans la terre sableuse. Vivement, il se plaqua contre la paroi caillouteuse, retenant son souffle. Vingt secondes plus tard, il sortait la tête au tournant de la paroi, à sa gauche.

Il se figea.

Dans une sorte de vague grotte dont la voûte interdisait tout regard d'en haut, de la rue au-dessus, une fille était en train de se faire passer à tabac.

Entièrement nue, sauf ses boots. Longue et fine, presque maigre, avec de curieux petits seins à très gros bouts foncés. Les cheveux blonds, longs et soyeux, se secouaient comme dans une tempête chaque fois qu'un des voyous cognait.

Ils étaient trois, cheveux hirsutes, blousons de cuir ou vestes de peau beatnik. Deux jeunes et un vieux, chauve mais aussi hirsute que les autres côté nuque. Les deux jeunes avaient agrippé la fille chacun par un bras et la

maintenaient offerte, les reins cassés sur leurs genoux plantés en avant dans son dos. Celui de gauche avait plaqué sa main sur la bouche de la fille pour étouffer ses cris quand le chauve cognait.

Celui-ci y allait carrément. Avec méthode. À coups de poing partout. Dans la poitrine, dans le ventre. Chaque fois, la fille se cabrait de tout le corps, les côtes saillantes, poussant une longue plainte sourde.

Corentin calcula la distance.

Trois mètres.

Il se tourna : le vide était à quatre ou cinq mètres des salauds.

Il se replia, prêt à bondir. Il fallait le faire au moment exact où le chauve se reculerait pour frapper. Après, avec un peu de chance, il devrait avoir les autres. Une chance pas si hasardeuse que ça. Corentin était ceinture noire de judo, 2e dan. Et il s'entraînait aussi souvent que possible dans la petite salle de l'A.S.P.P. au sixième étage de la caserne de la Cité, sous les combles.

— Ah, ma pute, grogna le chauve, on n'a pas voulu la deuxième passe, la nuit dernière ! Tiens, prends ça, enfoirée.

Le poing s'arrêta en l'air, bloqué net.

Avec un hurlement de tous ses poumons, Corentin tira le bras en l'air à lui tout en projetant sa jambe droite en avant. Il balaya en force la jambe de l'autre qui fit aussitôt un demi-tour en l'air en vol plané et s'abattit par terre sur le flanc.

Le chauve hurla à son tour.

Son bras était resté en l'air. Tendu à deux mains. À l'envers.

Il s'évanouit, le coude désarticulé : une clé de bras en règle.

Lâchant le bras, Corentin vira vers les deux autres. Ils avaient abandonné la fille qui, recroquevillée dans la caillasse, tremblait en claquant des dents.

Celui de gauche fonça le premier. Corentin attrapa le bras en plein vol, tirant sec tout en se laissant aller sur le dos, genou en avant. En plein dans le bas-ventre de l'autre.

À dix centimètres de son front, Corentin vit se révulser les yeux. Il y eut une plainte de chien blessé. Et aussitôt le visage, puis tout le corps, disparurent du champ de vision de Corentin. D'une violente détente de la jambe, il avait fait passer l'autre par-dessus lui, le rabattant en arrière, à plat sur le dos. Immobile. Passé lui aussi en quelques secondes dans le monde des rêves étalés. Le Tomoc-Nage, en clair : la planchette japonaise.

Corentin ne s’offrit pas le luxe de vérifier le succès de la manœuvre : le troisième salaud s’avançait vers lui.

Mais pas agressif le moins du monde. Vert de trouille. Corentin comprit que le salut, pour l’autre, était derrière lui, Corentin. Il n’y avait pas d’autre issue.

Alors, pour le plaisir, pour se prouver qu’il avait bien retenu les leçons du prof de judo de la P.P., il se paya le luxe d’un petit Kata Guruma. En douceur. En décomposant.

Pour commencer, une projection d’épaule pour mettre l’autre en déséquilibre latéral avant. Puis il saisit de sa main gauche la manche de peau à hauteur du coude. Traction légèrement ascendante. Engagement de la jambe droite à l’intérieur des jambes de l’autre en pliant les genoux et en gardant le dos bien droit. Engagement du bras droit à l’intérieur de la cuisse droite de l’autre en plaçant la tête contre l’extérieur de la cuisse de la même jambe. Soulèvement du paquet, en tendant les jambes, et projection à 45 degrés environ par rapport à la ligne du pied droit. Sans casser le corps.

Dès le début de l’exercice, l’autre s’était mis à sangloter. Parfaite chiffe molle décidée à faciliter le travail de son assaillant.

Il alla s’écraser à deux mètres contre la paroi et retomba lourdement. Sans une plainte. Endormi comme les copains.

« Je devrais abandonner même les Gallias », songea Corentin en prenant une longue inspiration. Satisfait de lui, mais pas complètement. À trente-cinq ans, ça n’était plus tout à fait ça…

La fille le regarda arriver jusqu’à elle comme s’il était Roland ressuscité de Roncevaux.

— Joli travail, fit-elle avec un pâle sourire. J’étais mal partie…

— On n’a pas idée de venir dans ce trou avec trois gueules de marlous pareilles ! gronda Corentin en ramassant les vêtements de la fille.

Il les lui tendit avec une lueur de colère et de commisération mélangées.

La fille baissa les yeux et entreprit de se rhabiller en frissonnant.

Corentin l’observa plus attentivement.

— Tu n’as pourtant pas l’air d’une pute, fit-il, étonné.

Elle rit en s’emmitouflant dans son manteau.

— Et pourtant si, fit-elle, acide.

Corentin hocha la tête en s'époussetant.

— Il y a assez de chambres dans les hôtels du quartier, non ?

La réponse jaillit, sèche.

— Pas le temps d'aller à l'hôtel.

— Et pourquoi ? dit-il, stupéfait. Ce n'est pas normal, ça.

La fille rit aigrement.

— Je ne suis pas une pute normale, voilà tout.

Elle s'était avancée, en pleine lumière soudain.

Corentin comprit tout. Instantanément. Les yeux… paupières rougies, les prunelles dilatées. Tout ça avec une allure de bourgeoise déclassée, pas de pute du quartier.

— C'est quoi, ta drogue ? questionna-t-il durci. Et subitement prodigieusement intéressé.

La fille ne sursauta même pas.

— Ça se voit donc déjà tellement… murmura-t-elle.

Elle sourit, avec une chape de découragement sur tout le visage.

— Le « Cheval », tu connais ?

Corentin inclina la tête.

— Oui, l'héroïne.

Surprise, la fille l'examina avec attention.

— Tu as pourtant Y air convenable avec ton costume et ta cravate !

Il haussa les épaules.

— Même les gens à cravate lisent parfois.

Elle soupira :

— Je préfère cette explication. Je t'avais pris pour un flic.

Il sourit.

— Ça serait un crime ?

— Oh non, s'exclama-t-elle. Je ne suis pas idiote. Je n'ai rien contre les flics. Seulement, tu comprends, dans mon cas…

— Viens, dit-il. Montre-moi le chemin. Les flics, on va aller les chercher. Pour ramasser ces trois-là.

Il contempla les corps étendus et, sans se retourner :

— Le chauve avait l’air de te connaître. Tu lui as fait une crasse, hier soir ?

La fille sursauta.

— D’une certaine manière, oui. Tu comprends, j’avais mon compte d’argent pour le « cheval ». Ça n’attend pas.

Corentin frémit. La fille était vraiment très droguée. Sinon, elle ne se confierait pas comme ça à un inconnu, même avec une carte de visite de sauveur. Tous les grands drogués sont comme ça : avides de confidence. Et voilà que le hasard le mettait en présence d’une droguée à l’héroïne. D’une fille tombée assez bas pour se prostituer pour l’héroïne. Elle devait en savoir des choses. Et en connaître, des gens. De plus en plus intéressant. Il ne fallait pas la lâcher. Sous aucun prétexte.

Encore une fois, il regarda les corps étendus. Le chauve lui parut bien près du vide. Il retourna le tirer vers les autres, sur lesquels il le jeta comme un sac de charbon.

La fille s’accrocha à son bras dans le raidillon. Plus tremblante que jamais.

— Pour toi, si tu veux, j’irai à l’hôtel, lui souffla-t-elle à l’oreille.

Et, baissant le ton, elle lui récita toute la litanie de ses complaisances. Il frissonna lui aussi. Elle en était au dernier degré de l’abjection dans ses propositions.

— Laisse-moi réfléchir, fit-il entre ses dents. D’abord, on va…

Il s’arrêta. Il avait failli dire : au car, l’argot des flics pour désigner un commissariat.

— … Il y a un commissariat plus loin ? fit-il, l’air distrait. Tu dois bien savoir ça, toi.

Elle rit.

— Bien sûr. Rue des Prouvaires, là-bas à droite. Mais tu ne m’as pas répondu. Après, on va à l’hôtel ?

— D’accord, dit-il, on ira.

Elle poussa un soupir de bonheur.

— Je m’appelle Diane dit-elle. Et toi ?

Il le lui dit. Sans écouter son appréciation sur le prénom. Son problème, pour l’instant : l’empêcher d’entrer au car avec lui. Aussitôt après il se traita

d'imbécile. Une pute, ça fuit les commissariats comme la peste.

À l'angle de la rue des Prouvaires, Diane le tira par le bras. Il s'arrêta.

— Quoi encore ? fit-il, fatigué.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et se suspendit à deux mains à ses épaules.

— Dis, Boris, tu tiens vraiment à faire mettre ces trois mecs en cabane ?

— Pas toi ? Après ce qu'ils t'ont fait ? répliqua-t-il, ahuri.

Elle sourit. Et pour la première fois, il la trouva vraiment belle.

— Pas de temps à perdre avec des cloches, fit-elle. Viens, on va à l'hôtel.

— Tu es donc si pressée que ça de récolter ton compte pour la piquouze !

Les ongles de Diane s'incrustèrent dans la laine de sa veste, en plein creux des clavicules.

— Tu connais vraiment bien le vocabulaire pour un mec qui se contente de lire, dit-elle.

— Je lis beaucoup, voilà tout.

Elle se passa la langue sur les lèvres :

— Admettons. Moi, pour l'instant, je te dis que je n'ai pas envie d'envoyer les trois salauds en tôle. Ils ont pris leur punition, ça suffit.

Corentin secoua la tête.

— Ils vont te retrouver. Et là, crois-moi, ils te feront mal. Vraiment.

Diane se massa douloureusement le ventre.

— Je connais.

Elle se passa la main sur les yeux.

— Je changerai de quartier et voilà… Tu sais, ça ne paye plus assez par ici.

Corentin crispa les mâchoires.

— Je vois. Tu es sur l'accélération, non ?

Elle battit des paupières.

— Je n'ai pas d'autre solution.

Il éclata :

— Pourquoi, nom de Dieu ?

Elle fixa le trottoir devant elle.

— Je t’expliquerai… Si tu payes bien. Allez, suis-moi. Je connais les hôtels, aussi.

Alors, seulement, Corentin se rappela qu’il avait rendez-vous avec une fille ce soir. Il grimaça. Trop tard. Il lui avait posé un lapin. Exactement le genre de choses qu’il avait horreur de faire. Il suivit Diane avec l’impression d’avoir commis un crime.

# CHAPITRE IV




Diane s’immobilisa contre le papier à rayures du mur. Les bras en croix, mains à plat contre le mur. Cambrée. Les jambes aussi écartées que ses bras. À chaque inspiration, ses côtes se dessinaient un peu. Mais elle restait incroyablement belle pour une droguée. La jeunesse… les derniers feux de sa beauté.

Assis sur le lit, Corentin luttait pour ne pas lui crier qu’il était flic, qu’il fallait arrêter tout ce manège de mensonges, qu’elle s’en aille. Il avait payé contre toutes ses habitudes. Mais tant pis pour son argent. Il y a des moments où il faut savoir marcher sur ses principes…

La chambre était atroce. Pas de saleté. Les hôtels de passe de la rue Saint-Denis ont été rénovés, retapés, blanchis, nettoyés, redécorés. Atroce de vulgarité, plutôt. L’éternel bidet-lavabo avec serviette et savonnette, le lit où jamais personne ne venait pour dormir. Les deux glaces de Prisunic, astucieusement disposées pour les poses…

— Tout de suite ? demanda Diane en offrant son visage, bouche entrouverte, langue un peu sortie, dans un retournement de nuque qui fit dévaler toute sa chevelure sur son épaule gauche.

Corentin ne répondit rien. Elle rit.

— Tu aimes voir, non ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Elle se retourna lentement et se mit à se caresser les seins, tirant sur les pointes, les tordant doucement.

Singeant le plaisir.

— Arrête, dit Corentin sourdement.

Il pensait à ce que ressentait Diane. Autrement dit, le néant. Les drogués ne pensent plus jamais à l'amour. Et cette droguée-là, devant lui, ne pensait qu'a une chose : l'argent qui, tout à l'heure, allait lui permettre de se payer sa dose quotidienne.

— Combien de clients il te faut pour ?… interrogea-t-il sans achever sa phrase.

Diane stoppa ses ondulations des hanches.

Vexée.

— Je ne t'excite pas ? grinça-t-elle, la bouche tordue.

Il sourit avec amitié.

— Viens voir.

Elle se rua, les mains en avant.

— Mais si ! s'écria-t-elle. Pourquoi tu me fais continuer mon cinéma ?

— Pour te donner bonne conscience, répliqua-t-il en allumant une Gallia.

Elle s'assit sur le lit à côté de lui. Une vague de pitié envahit Corentin : sur les seins, sur le ventre, les bleus des coups reçus commençaient à jaunir. Il voyait, tout près, les hématomes des piqûres aux creux des coudes, le long des bras, sur le dessus des mains.

— Combien te faut-il, interrogea-t-il brusquement, pour acheter ta dose ?

Diane ramena ses jambes sous elle et croisa ses mains autour de ses genoux avec une souplesse moelleuse de chatte.

« Bon Dieu, quelle est encore belle ! » pensa Corentin, bouleversé.

Elle planta dans ses yeux ses prunelles rondes et noires où le reflet de la lampe de chevet faisait comme un spot surpuissant tant elles étaient dilatées.

— Qu’est-ce qui m’arrive ? murmura-t-elle. Voilà un homme qui a payé, qui bande pour moi, qui ne veut pas de moi et qui me pose des questions comme les hommes n’en posent jamais…

Il arrondit ses épaules.

— C’est que tu n’es pas une pute ordinaire, je te l’ai déjà dit, c’est tout.

Une vague passa dans les prunelles de la fille.

— Peut-être, dit-elle doucement. Mais à quoi veux-tu en venir ? Je suis pressée. Tu le sais, j’ai mon compte à réunir.

— Combien ? répéta-t-il sèchement.

Elle baissa les paupières.

— Ça dépend…

— De quoi ?

— De si j’en reste à ma dose habituelle.

— Dis-la.

— Vingt-cinq centigrammes.

— Et si tu montes ?

— Trente.

Il soupira :

— Combien, les trente ?

— Cent cinquante.

Corentin se laissa aller en arrière sur le dossier du lit.

— Eh bien, dis-moi, tu as raison. À trente francs le client, toi qui tapines solo, il te faut la nuit entière.

Elle se cabra, une mèche furieuse barrant son front.

— D’abord, comment sais-tu que je tapine solo, comme tu dis ?

— Clair comme deux et deux font quatre, constata-t-il sans un sourire.

Elle regarda ailleurs.

— OK, tu as vu juste. Alors, grouille-toi. Il faut que je retourne là-bas.

Un billet de cent francs et un de cinquante atterrirent avec un froissement sur la couverture.

— C’est à toi, fit Corentin.

Diane se rejeta à l’autre bout du lit.

— Ah, tiens, siffla-t-elle, le beau monsieur abat son jeu !

— Lequel ? fit-il, sincèrement surpris.

Elle partit d'un rire de gorge.

— Celui du vicelard ! J'aurais dû m'en douter plus tôt.

Il prit sa tête à deux mains.

— Ah ça, fit-il dans un souffle, si tu savais comme tu te trompes ! Non, vraiment pas mon genre.

Elle crapahuta à quatre pattes vers lui.

— Prouve-le ! lui jeta-t-elle dans la bouche.

Il sourit.

— OK, fais comme si on était des gens normaux, c'est mon vice préféré.

Sous la couverture du lit, l'éternelle toile cirée des chambres de passe crissa quand ils furent deux à peser dessus.

Boris Corentin allait et venait en Diane, attentif. Doux, multipliant la tendresse.

Les yeux mi-clos, elle se laissait faire. Grand ouverte. Confiante.

Soudain, il la sentit frémir.

« Je vais y arriver », pensa-t-il avec bonheur.

Prenant délicatement les seins à deux mains, il se souleva sur les coudes pour mieux les caresser.

Le frémissement de Diane s'accentua. Il avança encore plus ses reins. Lentement, attentif à faire l'amour à la fille. Pas à prendre son plaisir.

— Te fatigue pas, articula Diane en rouvrant les yeux. Merci, mais ça ne m'intéresse plus.

Sa première réaction à lui fut de découvrir qu'elle lui disait merci d'échouer à la guérir. Alors qu'elle ne lui avait pas dit merci de l'avoir sauvée, tout à l'heure.

— Essaye quand même, insista-t-il en l'embrassant sur le front.

Elle secoua la tête.

— Inutile. C'est fini pour moi.

Elle eut un brusque coup de reins et lui sourit. Avec gentillesse, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient.

— Ce qui n'empêche, reprit-elle avec une sorte de fièvre, que je sais y faire.

— Je n'en doute pas, constata-t-il avec résignation.

Elle avança méchamment les dents, cherchant ses lèvres. Il se rejeta en arrière d'un coup de nuque.

— Si, insista-t-elle. Tu n'en crois pas un mot.

Elle sourit.

— Capable de tenter l'expérience ?

Corentin darda ses yeux noirs dans les siens, qui étaient vert sombre, d'un vert qu'il remarquait seulement maintenant, tant les prunelles dilatées mangeaient les iris.

— J'adore les expériences, avoua-t-il, surtout quand elles marchent.

Diane se laissa couler par terre, sur la descente de lit. La poitrine collée contre le rebord du matelas, les bras abandonnés en arrière, la gorge tendue.

Elle ferma les yeux et tendit son visage en avant, bouche ouverte, langue un peu sortie.

— Tu aimes les bouches maquillées ? murmura-t-elle.

Il serra les dents.

— Laisse, je t'en prie…

Elle rit sans un bruit, et porta ses mains à hauteur du ventre de Boris. Ses mains étaient souples, expertes. Elles ne lui firent aucun mal.

— Tu vois, reprit-elle dans un souffle en battant des paupières, il ne faut pas protester. Après tout, tu as payé assez cher pour que je m'occupe bien de toi. Sans compter que tu m'as sauvée du chauve.

Elle l'examina, technique.

— Tu as de la chance, conclut-elle. J'ai une grande bouche. Regarde.

Elle ouvrit les mâchoires le plus possible, lui offrant le fond de sa gorge.

— Maintenant, dit-elle en refermant la bouche, il faut que tu me dises ce que tu préfères. Jusqu'au fond, bien au fond ?

— Tais-toi, gémit-il, furieux de se sentir enveloppé par cette voix chaude, cette formidable volonté de donner du plaisir sans réserve, totalement.

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Inutile de jouer les fanfarons, dit-elle avec une gentillesse qui corrigeait la désinvolture des mots, tu es comme tous les hommes. Vous aimez tous la même chose.

— Quoi donc ? fit-il avec effort.

Elle darda ses prunelles dilatées vers lui :

— Qu'on soit humbles.

Il détourna la tête. Affreusement gêné.

— Tais-toi, je t'en prie, répéta-t-il fiévreusement.

La tête lui tournait. Venue du fond des âges, une invincible envie de profiter du sexe opposé, de l'exploiter, montait en lui comme un vin. « Après tout, se dit-il pour chasser ses derniers scrupules, j'ai payé, et le prix fort. »

— Vas-y, fit-il presque cruellement. Montre ce que tu sais faire.

Elle sourit mystérieusement et, croisant ses bras derrière son dos, elle avança sa bouche grande ouverte.

Elle était géniale, lente et précautionneuse, s'arrêtant quand il le fallait, s'empalant jusqu'au fond de la gorge pour se redégager à brefs petits coups de langue. Mordillant, léchant, replongeant. Elle paraissait deviner juste quand il le fallait le moment où il allait éclater et alors, s'arrêtait, un peu haletante, les yeux chavirés.

— Vite, murmura-t-il, vaincu.

Elle désobéit. Elle l'accabla d'agaceries. À présent, elle avait ressorti ses mains, et ses ongles remontaient sous la chemise, agiles et précis, le renversant en travers du lit.

Il se mit à haleter lui aussi, complètement ivre. Vaincu par une science aussi consommée.

Elle replongea, et il crut que cette fois elle avait décidé de le satisfaire.

Mais elle se releva.

— Tu veux que je…

Des propositions horribles sortaient de sa bouche.

— Non, fit-il nerveusement. Comme ça, ça suffit. Vite.

Dix secondes plus tard, il criait, cabré de tous ses reins contre la bouche qu'il défonçait furieusement.

Depuis des mois, il n'avait pas éprouvé autant de plaisir.

— Tu as été heureux ? demanda-t-elle avec affection quand il eut repris son souffle.

— Oui, très heureux, avoua-t-il avec sincérité en avançant la main pour lui caresser le front.

Elle se recula, le visage changé.

— Alors, c'est parfait, dit-elle d'une voix redevenue unie. Maintenant, on va partir. C'est terminé.

Il rougit, blessé. Dessaoulé. Enrageant de s'être si bien laissé mener.

— Très bien, fit-il entre ses dents. Puisque tu le prends comme ça, on s'en va. Tchao.

Il s'était levé et se rhabillait, face au mur, indifférent.

Une petite voix s'éleva derrière lui.

— Tu n'as pas compris. Je ne suis pas comme les autres filles. Il faut que je parte. Tout de suite, j'ai un rendez-vous.

— Avec ton revendeur, hein ? jeta-J-il en se retournant.

— Oui, fît-elle, brusquement pâlie. J'ai l'argent. Tu vois ce que je veux dire ? Je ne peux plus attendre.

Elle s'était rhabillée plus vite que lui et ouvrait déjà la porte. Il sortit derrière elle.

Etrange fille… Il n'en avait jamais connu de semblables. Et cependant, ce n'était pas l'expérience qui lui manquait.

À peine sur le trottoir de la rue Saint-Denis, elle chercha à filer comme une anguille. Il la rattrapa par le col.

— Où est-ce qu'on te retrouve ? demanda-t-il.

Elle rit :

— Tiens, tu mords à l'hameçon ?

Il rit lui aussi. En silence.

— D'une certaine façon, oui.

Elle hésita, et n'insista pas.

— Je change de trottoir. À cause du chauve, on ne sait jamais. Traîne donc vers le centre Beaubourg, côté rue Rambuteau, c'est par là que je vais tapiner désormais.

— L'heure ?

Elle eut une moue surprise :

— Comme aujourd'hui. Dès vingt heures. Tous les soirs.

Elle dénoua fermement sa main, qu'il avait gardé nouée à son col.

— Tchao, beau mec, fit-elle. Et rappelle-toi, je n'ai pas que la bouche pour te baiser.

Elle tourna le coin de la rue, le laissant dans la foule des amateurs de putes. Ahuri. En proie à un indéfinissable mélange de colère et de contentement.

Il reprit le contrôle de lui-même. Pour lui, la nuit ne faisait seulement de commencer. Il avait failli l'oublier dans sa stupeur au souvenir des minutes passées.

De l'autre côté de la Seine, rue Dauphine, Corentin assista à l'échange, de l'extérieur du café. Tout se passa très vite. Le revendeur, un énorme brun, l'air italien, méditerranéen en tout cas, avait eu l'air surpris de voir surgir Diane.

Celle-ci avait guidé Corentin jusqu'à lui, sans se retourner une seule fois. Toute prudence tuée par l'envie frénétique d'aller se droguer.

Une boîte d'allumettes changea de main dans la foule du comptoir. Il fallait l'œil exercé de Corentin pour s'apercevoir qu'en même temps – le rite éternel des ventes de drogue – exactement en même temps, la main de Diane s'enfournait dans la poche du revendeur, où elle resta bloquée par sa main à lui tout le temps qu'il mit à compter les billets, au toucher.

Diane ressortit aussitôt après. Corentin s'était effacé sous la porte cochère voisine. Il ne chercha même pas à la suivre. Certain qu'elle serait là tous les soirs suivants. Là où elle le lui avait dit. Il avait été trop bon client pour qu'elle lui mente. Il était mille fois plus urgent de prendre le revendeur en filature.

Comme il faisait froid, avec une petite pluie fine de décembre, Corentin alla s'installer au comptoir du bar qui faisait face de l'autre côté de la rue,

commandant un sandwich Beaujolais. Il crevait de faim après sa soirée.

Peu après vingt-trois heures, le brun sortit enfin. Observant à droite et à gauche, l'air soupçonneux. Puis il se décida pour la gauche, remontant vers le boulevard Saint-Germain.

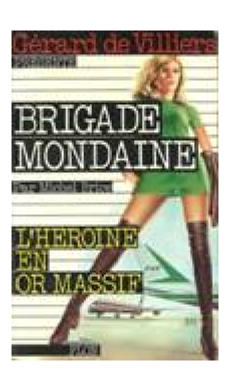
Corentin lui emboîta le pas à trente mètres. Flâneur, banal, lorgnant les rares vitrines encore allumées.

Au coin du boulevard Saint-Germain, le revendeur obliqua vers la station de taxi.

Cinq minutes plus tard, un break R 12 suivait une Mercedes Diesel. Dans le break, Corentin, qui rangeait sa plaque de police après l'avoir exhibée au conducteur.

Il bâilla et serra aussitôt les dents. Pas le moment de se laisser aller à rêver.

# CHAPITRE V




Aimé Brichot remonta avec délicatesse le col de son raglan. Avant de faire un bond en arrière. Grillant le feu orange à ras du trottoir, une voiture venait d'éclabousser ses chaussures.

Il jura contre toutes ses habitudes. Et passa trois bonnes minutes à réparer les dégâts avec son mouchoir.

Fataliste, Corentin attendit en sifflotant. Il pouvait tout exiger de son équipier, sauf de continuer à vivre avec des chaussures sales. Un sujet avec lequel Aimé était capable de tuer.

— Ça y est ? questionna Corentin avec aménité.

— Vouai, gronda Brichot, on peut continuer.

L'agence Hertz était en face de la Caisse d'Epargne, au milieu de la rue du Louvre. La fille qui les reçut n'avait visiblement pas été distraite le jour où elle avait acheté son pull. Elle attendit avec la plus parfaite satisfaction que Corentin ait terminé d'estimer quel pouvait être au centimètre près son tour de poitrine.

Il releva les yeux vers une bouche ronde et gourmande qui découvrit des dents parfaitement rangées en souriant.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? fit-elle d'une voix chaude.

Corentin se demanda un instant si elle serait vraiment surprise au cas où il répondrait :

« Coucher avec moi ce soir ». Il conclut que non et lui rendit son sourire.

— Police, dit-il. Pourrons-nous voir le directeur de l'agence ?

La fille se rembrunit. Corentin se dit que dans ses mauvais moments, ce devait être une sacrée peau de vache.

— Attendez, fit-elle, redevenue professionnelle, je vais voir si M. le directeur est libre.

— Ça serait un comble qu'il ne le soit pas pour des poulets ! grinça Brichot qui ne décolérait pas d'avoir été arrosé.

De toute évidence, le directeur de l'agence, lui non plus, n'aimait pas cette visite. Recevoir la police, ça fait toujours mauvais effet. Il s'empressa avec une amabilité forcée.

Il écouta Corentin avec un regard blanc derrière ses grosses lunettes d'écaille, les mains luttant pour ne pas rouvrir le dossier qu'il était en train d'étudier.

— Mais, monsieur l'inspecteur, fit-il d'un air excédé quand Corentin eut terminé, j'ai déjà reçu la visite de vos confrères au sujet de cette 604 !

Il se rembrunit.

— Mauvaise affaire pour nous, d'ailleurs. Une voiture toute neuve. Et avec un gros kilométrage depuis la livraison à ce client.

— Vous êtes assuré, coupa Corentin.

— Bien sûr, mais, les assurances, vous savez ce que c'est…

Corentin sourit d'un air entendu.

— Je me doute que nous ne sommes pas les premiers à venir vous trouver, dit-il, pas du tout surpris que Richard ait déjà envoyé ici un de ses inspecteurs.

— Alors ? Il y a du nouveau ? interrogea l'homme en face de lui.

— Non, hélas, mais nous avons besoin d'éléments supplémentaires.

Le directeur leva les bras au ciel.

— Soyez sûr, monsieur, que j'ai dit tout ce que je savais à vos collègues, hier ! Que M. Madelin avait l'air absolument du client classique. Que nous ne l'avions jamais vu auparavant. Et qu'il a payé normalement sa caution.

Ses lèvres se crispèrent.

— Vraiment, je ne vois pas quoi vous dire de plus.

Il observait Corentin et Brichot tour à tour. Attendant visiblement que les deux gêneurs s'en aillent. Brichot tendit sa chaussure gauche, l'examinant d'un air contrarié.

— Pas un seul détail que vous auriez oublié ? insista Corentin, impitoyable.

Le directeur parut soudain très las.

— Non, je vous assure. J'ai tout dit, que le client était pressé, qu'il voulait la plus grosse de nos voitures, qu'il devait la rendre dans les huit jours ici même…

— Excusez-moi, dit Corentin en souriant, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps, mais vous savez, souvent il y a des petits riens qu'on oublie et qui pour nous autres enquêteurs ont une grande importance.

C'est vous-même qui avez traité avec Mike Madelin ?

— Bien sûr, toujours pour les grosses locations. C'est normal, je veux me rendre compte par moi-même à qui nous avons affaire.

— Donc, reprit Corentin, c'est vous qui avez mené tout le processus de la location ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— Jusqu'au bout ?

Soudain, les yeux se plissèrent derrière leurs verres.

— Ecoutez, c’est vrai, il y a un détail qui me revient à la mémoire. Je vous le donne, mais c’est vraiment parce que vous insistez.

— Dites, fit Corentin, sourcils froncés.

— C’est idiot, mais voici : quand le client a sorti les quatre cents francs de la caution de son portefeuille, j’ai remarqué que les quatre billets de cent francs étaient pliés dans le sens de la longueur. Inhabituel, non ?

Il lissa les rares cheveux de son front.

— Voilà, c’est tout ce que j’avais oublié de dire à vos collègues. Avouez que ça ne me paraît pas bien intéressant !

Corentin se passa l’index sur les lèvres.

— Exact, fit-il, c’est vraiment un détail. Merci quand même de nous l’avoir dit.

Il se leva. L’autre en fit autant avec précipitation. De crainte que Corentin se ravise et se rasseye.

— Je suis bien entendu à votre entière disposition si vous avez encore besoin de moi, fit-il en fonçant vers la porte de son bureau.

— Je vous en remercie, dit Corentin, très froid. Comme de nous avoir accordé quelques-unes de vos précieuses minutes.

La porte, dans son dos, se referma avec une certaine vivacité.

— Déjà ? fit la fille en les voyant passer. Corentin se pencha vers elle par-dessus son comptoir :

— Ne pleurez pas, fit-il, on reviendra. Elle se détendit.

— Ah, j’aime mieux, fit-elle en respirant profondément.

— Qu’est-ce qu’on a à fiche de quatre billets pliés dans le sens de la longueur ? s’exclama Brichot sur le trottoir.

Corentin haussa les épaules rêveusement.

— Je me le demande, murmura-t-il.

Il fit craquer ses jointures et s’arrêta.

— Tiens, Mémé, je t’offre un jus au bistrot d’en face. Il me vient une idée. Va m’attendre là-bas.

Brichot remonta nerveusement ses lunettes Amor sur son nez.

— Il ne manquait plus que ça, gémit-il.

— T’inquiète, répliqua Corentin. Tu n’auras rien à faire. C’est moi qui irai vérifier.

— Et quoi ? interrogea Brichot en se grattant la moustache.

— L’idée dont je te parle.

Brichot pâlit :

— Je pourrais savoir, non ?

Corentin rit :

— Si elle se vérifie, oui.

En le voyant revenir, la fille prit l’expression exacte de la fiancée en mal d’amour qui voit surgir son homme avec quinze jours d’avance sur le programme prévu.

— Vous allez m’avouer un secret, fit Boris mystérieusement en se penchant par-dessus le comptoir.

La fille arrondit les lèvres.

— C’est personnel ? roucoula-t-elle.

— Pas encore.

Elle eut une moue de déception.

— Dites toujours, fit-elle, amusée.

— Vous avez l’annuaire par noms ici ?

Elle souffla, énervée.

— Question idiote. Tenez, le voici.

Sorti de sous le comptoir, l’annuaire atterrit dessus avec un claquement sonore.

— Bravo, fit Corentin, je n’ai rien besoin d’autre pour l’instant.

Il caressa une courte série d’images intimes en regardant s’en aller la croupe aussi généreuse que la poitrine et se mit au travail.

La lettre « A » d’abord, à « Association ».

Rien.

Il passa à la lettre « C ». Pour « centre ».

Toujours rien de ce qu’il cherchait.

Il réfléchit un peu, avec un clin d’œil discret à la fille qui tapait un bordereau à la machine un peu plus loin et l’étudiait par intervalles.

Sa main se remit à tourner les pages. Pour aller à la lettre « F ». S'arrêtant à « Fondation ».

Son index suivit les lignes. Il trouva ce qu'il cherchait au milieu de la deuxième colonne, sortit son calepin et nota le nom complet, l'adresse et le téléphone.

— Ne vous dérangez pas, fit-il en refermant l'annuaire. J'ai trouvé.

— Quoi ? fit la fille en se déhanchant vers lui.

Il prit l'air penaud.

— Vous avez le même tour de hanches et de poitrine.

— Imbécile ! murmura-t-elle en souriant.

Elle baissa les yeux.

— Vous comptez revenir souvent comme ça ?

— On verra, dit-il en plantant ses yeux noirs dans les siens.

Brichot jouait à chercher une mouche avec sa cuiller dans son café.

— Tu as vérifié l'idée ? fit-il, l'œil morne.

— Oui, dit Corentin.

Il s'accouda en commandant un café.

— Tu te rappelles, reprit-il, ce que je t'ai dit ce matin en arrivant au bureau ?

— Je ne suis pas amnésique, fit Brichot, aigre. Tu m'as dit que le taxi du revendeur t'a filé entre les pattes à cause d'un feu rouge, rue de Varenne.

— Oui, et aussi que ce revendeur avait un type méditerranéen accusé.

— En rapport avec tout le reste, y compris ta deuxième visite en face ?

Corentin se brûla les lèvres à son café et souffla un mot ordurier.

— C'est de Turquie, non, que vient principalement l'opium, et donc la morphine-base, avec laquelle on fabrique l'héroïne ?

— Toujours exact, fit Brichot, fataliste.

— Eh bien, en face, dans l'Annuaire de l'agence, j'ai trouvé l'adresse d'une certaine « Fondation artistique turque ». C'est 112, rue de Varenne. À cent mètres du feu rouge que mon taxi a refusé de griller.

Brichot trempa précautionneusement sa moustache dans sa tasse.

— Elle est peut-être artistique et turque, ta fondation, mais de là à y cultiver l'opium, tu dérailles, Boris.

— Peut-être. Mais j'aime bien, moi, les coïncidences. C'est souvent intéressant.

— Admettons, fît Brichot, fataliste. Tu as raison, comme toujours. Mais de là à t'imaginer que tu vas pouvoir aller coincer ton bonhomme là-bas !

— Je n'ai jamais rien dit de tel. Je dis simplement : il y a une coïncidence. Utile à constater, non ?

Brichot repoussa sa tasse.

— Le programme, désormais ? fit-il, l'air affairé. Comment vas-tu t'y prendre pour retrouver ce revendeur ?

Il se contracta :

— Je te vois venir ! s'écria-t-il en plantant son doigt dans la cravate de Corentin. Tu vas m'envoyer en planque devant ta Fondation artistique.

Corentin lui prit le doigt entre le pouce et l'index et l'écarta avec douceur.

— Pour leur mettre la puce à l'oreille, si j'ai raison ? Non, j'ai un autre moyen.

— La camée ? jeta Brichot, l'œil réveillé.

— Formidable, Mémé ! tu deviens un génie.

Il lança deux pièces d'un franc sur le zinc.

— Pour l'instant, toi, tu vas aller à Roissy et à Orly tourner un peu du côté des flics de la douane.

— Les gars de Richard y sont déjà, gémit Brichot. Ils vont me faire une de ces gueules !

— Tant pis. C'est en toi que j'ai confiance. Note les vols pour New York et Chicago. Et puis ouvre l'œil à chaque départ. Je ne te demande pas de mettre la main sur un transporteur, évidemment, ce serait trop beau. Simplement, observe comment se passent les contrôles. Et si par hasard, il y a une fouille, tâche d'être tout près.

Brichot ramassa dix centimes dans la soucoupe.

— Tu laisses trop de pourboire.

Sa voix se fit triste.

— À toi le génie et les filles, dit-il. À moi les corvées.

Corentin le poussa dehors.

— Il ne fallait pas te marier, Mémé !

# CHAPITRE VI




Dans un haut-parleur, la voix chaude et impersonnelle à la fois s'éleva :

« Vol Pan Am 732 à destination de New York. Embarquement immédiat porte 32. » Brichot sursauta. Abandonnant l'examen de la R 30 gris métallisé tournant sur son socle au milieu du hall et qu'il ne pourrait jamais s'offrir, il retourna prendre son poste d'observation à la barrière de douane. Il essaya de se concentrer sur la file des voyageurs, hommes d'affaires, riches oisives – les premières classes – et l'habituelle cohorte des touristes affairés et surexcités.

Quelle idée folle Boris pouvait-il avoir derrière la tête en l'obligeant à venir là ? À quoi ça pouvait bien servir, cette planque imbécile ? Depuis dix heures du matin, il avait bien examiné, un à un, tous les passagers des sept vols successifs vers les Etats-Unis. Foncé ensuite vers la douane, joué les mouches du coche autour de Guidot et Parniquet, les gars de Richard. Ils lui faisaient la gueule chaque fois qu'il rappliquait. L'éternelle guerre des polices. Et même à l'intérieur d'une brigade.

Ça augurait mal de l'avenir. Sans compter que lui, Aimé Brichot, avait horreur de se mettre mal avec les gens. Plus fort que lui : gentil jusqu'au

bout des ongles.

Mais le boulot, c'est le boulot. Une nouvelle fois, il était là, près des douaniers, à côté du détecteur radio à armes, à deux pas des cabines de fouille.

Une fille passa devant lui. Grande, ravissante, très droite. Elle s'engouffra dans la cabine de fouille réservée aux femmes.

Au même instant, derrière lui, un petit blond, la cinquantaine, tout ridé, cheveux fous dans les yeux, lui cria d'une voix haut perchée :

— Bonne chance, Nathalie ! Ecris-nous ! Et vive Las Vegas !

Surexcité, tirant nerveusement sur sa cigarette à bout d'or.

Brichot le jaugea par-dessus l'épaule.

— Pédé, grinça-t-il pour lui-même. C'est sûr. Aussi sûr que ses cheveux, c'est de la moumoute.

Brichot s'y connaissait en perruques. Pour cause de calvitie personnelle. Il bavait devant les publicités spécialisées. Mais ça vaut cher, une bonne perruque : mille cinq cents au moins, chez le meilleur spécialiste, Molinaro, rue Scribe. Sans compter qu'il aurait eu l'air de quoi, débarquant en jeune homme au bureau un beau matin ?

La fille ressortit de l'autre côté. Un peu rouge d'avoir été fouillée. Tâtée, surtout. Brichot se demanda une seconde si les fouilleuses des douanes ne sont pas un peu lesbiennes. Pourquoi pas ? Ça doit aider au sérieux du service.

Il pivota, dégoûté.

Brichot s'arrêta avant d'avoir terminé son mouvement tournant. À côté de lui, un grand à moustache noir, poil très dru, venait de quitter la balustrade, côté extérieur, celui des gens qui ne partaient pas.

« Bizarre, j'ai dit bizarre, pensa Brichot en le suivant de l'œil. Il n'a fait aucun signe d'adieu à personne. »

Brichot ressortit des douanes avec un petit signe affectueux aux collègues.

— Ras le bol, fît-il négligemment, je vais m'en jeter un.

Le poilu traversa tout le hall, dépassant la R 30. Vers les téléphones. Brichot fit un deuxième mouvement tournant, et savant, pour se rabattre par-derrière dans la cabine voisine.

Réalisant en même temps qu'il était ridicule. Filer le train sans raison valable à quelqu'un, quelle idiotie !

Par pure fatalisme, il resta là, dans sa cabine inutile. Après tout, poireauter là ou ailleurs, c'était toujours poireauter.

« Tiens, pensa-t-il distraitement, il a eu un accident, le poilu ! »

À cinquante centimètres de lui, dépassant sous la bulle insonorisée du voisin, une main se balançait, désoccupée.

L'annulaire coupé au milieu.

Brichot réfléchit un peu aux différentes sortes d'accidents susceptibles de provoquer une telle mutilation et, ne trouvant rien, s'aperçut qu'il étouffait dans sa cabine.

Il sortit et passa devant l'autre cabine.

Par pure curiosité, il ralentit et tendit l'oreille.

Pour entendre, articulée posément d'une voix de basse, une phrase étrange dans une langue qui ne pouvait qu'être étrangère.

Il s'arrêta, intrigué.

Pour entendre, toujours dans une langue étrangère, une exclamation qui devait être de l'ordre du mot de Cambronne.

Puis il y eut un cliquetis.

Le poilu avait tout simplement oublié de presser le bouton pour que son interlocuteur l'entende.

Il corrigea son erreur et répéta sa phrase.

Brichot, qui n'avait passé son bac qu'à la force de la mémoire, avait eu un seul 15 sur 20. En musique. Doué d'une excellente oreille et d'une mémoire auditive non moins remarquable.

La phrase s'inscrivit phonétiquement dans son cerveau sous une forme incompréhensible qu'il s'empressa d'aller retranscrire à l'écart sur son calepin par peur d'une défaillance.

Quelque chose comme :

Mal Gourou Kten Kolé Gesti.

Brichot repartit vers la douane en remuant des pensées profondes sur le mystère éternel de la Tour de Babel.

Il reprit sa garde.

Le commissaire Richard jaunit encore plus.

— Merci de doubler mes hommes, siffla-t-il à l'adresse de Corentin. J'apprends que vous êtes passé à l'agence Hertz derrière mon dos ?

— Tiens, nota Corentin, vos hommes y sont repassés eux aussi.

Richard le détailla, narquois.

— Non, le directeur de l'agence ma téléphoné. Assez intrigué d'ailleurs du procédé. Vous ne le saviez pas ? C'est un de nos informateurs…

« Bien envoyé », pensa Corentin sans manifester la moindre émotion. Et, à haute voix :

— J'espère qu'en même temps, il vous a annoncé qu'il s'était soudain rappelé un détail passionnant.

— Ça va de soi, ironisa Richard. Il a ressorti l'adresse d'un fabricant de chlorure d'acéthyle tombé de la poche de Mike Madelin le jour où il a loué la 604, et retrouvé par une femme de ménage astucieuse.

Corentin ne cilla pas. Richard déplia ses échasses pour renouer un lacet.

— J'ai fait envoyer cent francs de prime à la femme de ménage, reprit-il sentencieusement. Ça vous paraît assez ?

— Pour un pareil tuyau, c'est plutôt pingre, dit Corentin, glacé.

Il secoua la main.

— Il faut dire qu'aux Stups, vous n'avez jamais été très généreux avec les informateurs.

Un soupçon de rouge raviva les pommettes de Richard :

— Je vous interdis ! glapit-il.

Corentin joua les naïfs.

— Ecoutez, vous me racontez des craques. Je croyais qu'on faisait une pause – plaisanterie.

— Ça va, ça va, fit Richard, re-jaunissant.

Il se cambra.

— Et vous, quoi de neuf ?

Corentin lui adressa un sourire appuyé. Et prolongé.

— Le Big Boss ne m'a pas dit que je devais vous faire un rapport quotidien.

Richard se laissa aller en avant, l'air faussement indifférent.

— D'ac. Mais alors, qu'est-ce que vous venez faire dans mon bureau ?

Corentin accentua son sourire.

— D'abord, me rappeler à votre bon souvenir. Ensuite, savoir si vous avez du nouveau, de votre côté.

Les pommettes de Richard renouvelèrent une maigre tentative d'empourprement. Difficile pour un hépatique.

— Ça, c'est le bouquet ! éructa-t-il. Vous prétendez n'avoir rien à m'apporter et vous voulez que, moi, je vous fasse une conférence en dix points ?

— M. le commissaire divisionnaire a bien dit que vous deviez me considérer temporairement comme un de vos collaborateurs, fit remarquer Corentin en jouant les vexés.

Il examina ses ongles.

— Comment voulez-vous que je vous aide, reprit-il par en dessous, si vous ne m'aidez pas, monsieur le commissaire ?

Richard prit la tête d'un flic de la voie publique qui hérite d'un pavé en pleine figure.

— Corentin, glapit-il, ne cherchez jamais à entrer dans ma section, vous le regretteriez !

Corentin jugea le moment venu de détendre l'atmosphère. D'autant plus que, hiérarchiquement, il frôlait l'indiscipline caractérisée.

— Excusez-moi, dit-il avec un air de regret remarquablement joué, je fatigue et, puis-je vous l'avouer, j'ai tellement l'impression d'être mal reçu dans votre section que ça me rend maladroit.

Il sourit, modeste.

— C'est tout de même le Patron qui m'a dit de me mettre à votre service !

Richard remua les narines.

— C'est exact, reconnut-il, ébranlé. Nous nous emballons, tous les deux.

Il sourit, presque amical.

— Eh bien, je vais vous dire où nous en sommes, nous, aux Stups.

Il se leva et fit trois pas en avant, puis trois autres de côté avant de s'arrêter devant Corentin.

Il se pencha.

— Que dale, Corentin ! Le vide. Rien. Pas une piste.

Corentin prit l'air sincèrement navré.

— Oh, c'est dur, hein ! les Stups. Il n'y a rien de plus dur.

Il se leva.

— Monsieur le commissaire, fit-il avec émotion, je vous le promets : si, par chance, j'ai un soupçon de piste, je vous le dis.

— La moindre des choses, corrigea Richard avec un haut-le-corps.

— À qui le dites-vous ! fit Corentin en reculant vers la porte.

Il se ravisa :

— Ah, j'oubliais. Ça vous ennuie de me donner une photocopie des papiers de Madelin.

— Non, bien sûr, fit Richard, pris de court, en ouvrant un tiroir.

Corentin tendit la main.

— Monsieur le Commissaire, dit-il en souriant avec sincérité. Cessons de nous faire la guerre, ça serait tellement plus fraternel, non ?

Richard réussit un exploit : il rougit imperceptiblement.

— Alors ? interrogea Brichot avec avidité.

Corentin rapprocha son fauteuil du sien.

— Ecoute, Mémé, ou je suis devenu le dernier des idiots, ou ce que je subodore est vrai : Richard n'a rien. Rien du tout. Il nage. Ça se voit. Je ne l'ai jamais vu nerveux comme ça. J'ai même eu les papiers de Madelin !

Brichot se frotta les mains.

— Tu ne lui as rien dit, au moins ?

Corentin fronça les sourcils :

Mémé, tais-toi, si on nous entendait.

Il se tourna vers les bureaux vides de Rabert et Tardet.

— Une chance qu'ils ne soient pas là. On va faire un coup, seuls tous les deux. Tu vas voir, ça va marcher. Tu l'auras, ton avancement.

Brichot se redressa, avec ses airs des grands jours.

— Boris, c'est pas bien ce qu'on fait.

— Eh, laisse tomber, jeta Corentin. On ne va pas faire de sentiments !

Il se pencha :

— Puisque tu as ta crise de moralité, je vais te rassurer illico. Baba m'a convoqué ce matin. Tu sais ce qu'il m'a demandé ?

— What ? fit Brichot, de plus en plus berrichon.

— De jouer solo. Enfin, solo avec toi.

Brichot se rabattit contre son dossier.

— Je préfère ça, dit-il, radouci.

Aussitôt après, il repartit en avant :

— Juré craché, Boris ?

— Juré craché, fit Corentin en riant.

Il sortit son agenda.

— Redonne-moi ton petit mot in esperanto, dit-il. Je vais téléphoner à quelqu'un.

Il fit un numéro, et son visage s'éclaira.

— Au poil, elle est là, souffla-t-il en cachant le parleur de son combiné.

Puis, tout sourire :

— Koma ? Salut, comment ça va depuis le temps ? C'est Boris.

Il y eut un bref échange de banalités puis il reprit, redevenu professionnel.

— Koma, je voudrais te poser une devinette. Facile pour toi. C'est pour un jeu radio de mon copain Mémé, tu sais, le crampon qui nous collait le premier soir.

Il évita en même temps une ruade.

— Voilà, fit-il avec une grimace à l'adresse de Brichot. Qu'est-ce que ça te dit : Mal Gourou Kten Kolé Gesti ?…

Re-silence :

— Attends, je prends un crayon. Tu dis que ça s'écrit comment ?… Oui, je t'écoute, vas-y, j'écris :

Brichot se pencha et il lut ceci au fur et à mesure :

— Mal Gümrükten Kolay Çesti.

— Parfait, merci, poursuivit Corentin. Oui, j'ai retenu la traduction. Ça va. Merci.

Il s’arrêta et, changeant de ton :

— Dis-moi, Koma, tu te fais rare depuis quelque temps… Ah, compris, pardon ! Tu as raison. Le mariage, il n’y a que ça, Mémé me le répète assez. Bonne chance… Dis : appelle quand même, si ça tourne à l’aigre avec ton mari !

Brichot observa les trémas et l’étrange cédille sous le G du dernier mot.

— Was ist das ? dit-il pour prouver qu’il connaissait aussi trois mots d’allemand.

— Du turc, dit Corentin.

Brichot se tapa sur le crâne.

— Ah ! je comprends. Tu t’es dit…

— Exact, coupa Corentin. Et écoute bien ce que ça signifie.

Il éleva la feuille devant ses yeux et, lentement :

— « La marchandise a bien passé la douane ».

Brichot s’excita, griffant sa moustache.

— On est des génies, Boris !

Corentin se rembrunit.

— Enfin, des bouts de génie. Maintenant, Mémé, tu vas me reprendre par le début, et dans les détails, la scène exacte, fille et vieux à moumoute y compris, de ce que tu as vu et entendu pendant que les gars de Richard râlaient de conserve parce que tu leur pompais l’air.

# CHAPITRE VII




Boris Corentin se planta devant le tableau. Derrière lui, à demi étendu sur son lit, Diane buvait du lait au goulot de la bouteille. Avec les gâteaux, la seule nourriture que les grands camés soient capables d'absorber.

Il lavait « levée », comme elle disait elle-même, une heure plus tôt, derrière le Centre Beaubourg, côté rue Rambuteau, là où elle le lui avait annoncé.

En pleine rue, il avait dévoilé ses batteries. Elle s'était recroquevillée et elle avait éclaté en sanglots dans ses bras. Après, elle lavait cru quand il lui avait fait le serment de ne lui créer aucun ennui, de ne faire aucune fiche sur elle. Diane avait même été ahurie quand il lui avait appris que la loi française, récemment édulcorée, ne donne le droit à personne d'arrêter un drogué. Ni même de l'obliger à suivre une cure de désintoxication.

Alors, elle avait accepté de le suivre. Disant oui quand il lui avait demandé de donner sa propre adresse au taxi. D'entrée mise en confiance par l'autorité douce et paternelle de celui qui, l'autre soir, l'avait tirée d'affaire. Incapable du moindre désir à son égard, mais pressentant avec un désespoir de noyée que ce flic aux yeux noirs pouvait être son ultime planche de salut avant la plongée finale.

Corentin se recula et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Tu sais à quoi ça me fait penser, ton tableau ? dit-il en lui caressant l'épaule.

— Qu'est-ce que tu vas me dire comme bêtise ? fit-elle en s'essuyant la bouche.

Elle était enveloppée dans une vieille robe de chambre couverte de taches. Pitoyable avec ses yeux effroyablement cernés et ses mains qui

tremblaient tant qu'elle avait du mal à tenir droite sa cigarette.

Boris se fit le plus doux possible :

— Tu ne vas pas te vexer ? Parce que, peut-être c'est ton problème, justement, côté peinture…

— Dis toujours, fit-elle, prodigieusement attentive.

Il rêva un peu, avec un geste large vers le tableau, là-bas, à l'autre bout du studio vide, loin au bout du parquet poussiéreux, sur le chevalet appliqué contre un mur où des traces de tableaux ôtés se dessinaient dans la lumière des spots.

— À Sheila Rose, dit-il en se décidant brusquement.

Diane sursauta et vint se coller contre lui.

— Tu connais ? fit-elle avec un ahurissement énorme. Toi, un flic, tu connais les lyriques pastoraux de Californie ? Ça alors… D'où tu sais ça ?

Il sourit, invexable.

— Les flics aussi, dit-il affectueusement, ont un cœur, des yeux… et de la curiosité.

Il se pinça le nez entre deux doigts et, l'air de s'excuser :

— Lisa Brotman, Bill Martin, Robert Moon…

Il eut un geste désabusé.

— Il y en a d'autres. Je les ai vus, au Centre Culturel Américain, rue du Dragon, cet automne.

Elle le fixait, muette, l'étonnement agrandissant encore ses prunelles :

— Entre deux planques, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans aucune méchanceté.

Il rit :

— Tu as deviné !

Elle se serra contre lui, hésita un peu et, tout à coup, se renversa, posant sa tête et ses épaules sur ses genoux. Il frémit, apitoyé : l'échancrure de la robe de chambre s'était ouverte, et les côtes se dessinaient au-dessous des seins maigres dans la lumière rasante des spots.

— Tu sais, reprit-elle, avec une voix de petite fille, mi-endormie, mi-chantante, Sheila Rose, c'est mon Dieu. Je ne suis pas jalouse mais j'aimerais tant peindre aussi bien quelle !

Elle s'excitait, se tordant les mains :

— Tu comprends, c'est si dur de faire passer cette beauté qui exalte lame dans les paysages. Des paysages d'un univers où l'homme n'apparaît pas…

Il lui passait maintenant la main sur le front, comme un père.

— C'est parce que c'est si dur que tu as commencé à te droguer, non ?

Elle ferma les yeux sans répondre.

Il lissa ses boucles de chaque côté de ses tempes avec l'index.

— Tu es depuis combien de temps sur ce tableau ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Combien de temps ? insista-t-il.

— Un an, avoua-t-elle d'une voix sourde.

— Mais tu l'as presque fini ! s'écria-t-il.

Elle secoua la tête, le visage envahi de boucles.

— Tu crois ça ! ricana-t-elle. Il est raté. Aucun lyrisme. Du toc. De la représentation méticuleuse, c'est tout.

— Je ne suis pas de ton avis, rétorqua-t-il, sincère. Moi, il me fait rêver.

Il s'arrêta et pencha son visage le plus près possible du sien.

— Tu sais ce qu'il me dit, à moi, ton tableau ?

Elle rouvrit les yeux, intrigués. Au-dessus d'elle, Boris crispait les muscles de ses mâchoires.

— Que si j'avais eu ton talent, à ton âge, je ne serais pas devenu flic.

Diane tendit la nuque et elle lui prit les poignets. Le tremblement de ses mains se transmit aux siennes. Elles étaient brûlantes et sèches, nouées, maladives. Il eut plus que jamais pitié d'elle. Et en même temps une étrange consolation l'envahissait. Il faisait son boulot de flic, il avait un projet avec elle. Et il n'avait pas cette amertume qui le traversait souvent en cours d'enquête quand il « ferrait » les gens peu à peu : car il en était sûr, son boulot de flic allait sauver Diane. Il en était absolument sûr.

— Tu peignais, toi aussi ? fit-elle gravement.

— Bien sûr, comme tous les cons qui se croient du génie à quinze ans.

— Chacun son truc, observa-t-elle en lui pinçant le cœur.

Brusquement, il eut envie de fumer, mais il se retint. Tout tenait à un fil avec Diane. La moindre diversion pouvait tout briser.

— Tu es sous contrat ? dit-il.

Elle eut un sursaut de fierté.

— Bien sûr, chez Chris Moeller, rue de la Boëtie.

Il hocha la tête :

— Il t'a coupé les vivres, hein, c'est ça ?

Elle se relâcha, muette.

Il observa le studio, admiratif pour la taille et l'agencement.

— C'est lui qui te payait ça ? Ça m'étonnerait, puisque tu es toujours ici.

Elle détourna la tête et se cacha le visage dans les poings.

— Mon père est un gros propriétaire vinicole dans le Médoc, finit-elle par avouer.

— Ça devait être beau… Je veux dire, avec les meubles et tout, quand il t'a installée ici, non ?

— Très beau, dit-elle. Des meubles de famille partout.

Il soupira :

— Sait-il comment c'est devenu ?

Elle rit avec une ironie forcée :

— Plus d'un an que je ne l'ai pas vu. Rupture…

— Il paye toujours le loyer ?

Elle secoua la tête avec amertume.

— Il est propriétaire.

Elle tendit la main vers la bouteille de lait, restée par terre et se rassit pour boire encore.

— Diane ?… fit Boris, contracté. Réfléchis à une chose.

Elle se retourna, sur le qui-vive.

— J'en suis sûr, reprit-il, au début, ton héroïne t'a aidée. Normal. Personne ne te jettera la pierre. Mais regarde. Aujourd'hui, à cause d'elle, tu ne peux plus travailler.

Il lui saisit le visage à deux mains et l'attira à lui.

— Tu es fichue si tu n'arrêtes pas.

— Je sais, balbutia-t-elle.

Des larmes avaient jailli de ses paupières. Tout droit. Eclaboussant Boris.

— Mais comment faire ? Je suis camée ! Tu sais ce que ça veut dire ? J'ai déjà tout le mal du monde à rester à vingt-cinq – trente centigrammes

par jour. Je vais plonger. Bientôt, dans un mois, il m'en faudra un gramme.

« Et un gramme, ça coûte aujourd'hui quatre cents francs. Avec la chasse que vous nous faites, ça ne va pas tarder à passer à cinq cents puis à six cents.

Elle se renversa, secouée de frissons.

— Comment veux-tu que je fasse six cents francs de clients par nuit ? Sans compter que je vais être drôlement moche sous peu. Et que, de toute façon, il me faut de quoi payer le lait et la bouffe.

Elle balaya l'air de la main.

— Parce que pour le reste, l'électricité, le gaz, je me demande vraiment pourquoi on ne m'a pas encore coupé tout ça…

Boris la releva et la colla contre lui.

— Fernand Widal souffla-t-il à son oreille.

Elle ricana :

— C'est malin ! Avec quoi je vais payer ma cure ?

Il sourit.

— Tu ne savais pas ? C'est gratuit.

Elle se cabra, ahurie :

— Ça alors ? Tu blagues ou quoi ?

— Je mens souvent, dit-il, parce qu'il le faut dans mon boulot. Mais quand je le veux, je sais dire la vérité.

Elle le détailla :

— Tu as l'air sincère, avoua-t-elle.

Trois secondes plus tard, elle éclatait en sanglots dans ses bras.

Il la berça longtemps, puis le tendit dans les draps, gris à force de saleté, tirant sur elle la couverture trouée de brûlures de cigarettes. Elle se laissait faire sans un geste. Mais la couverture était secouée de vibrations contre son corps.

Enfin, elle s'endormit sous sa main qui lui massait le front. Pas pour longtemps. Un quart d'heure plus tard, elle se dressa sur ses coudes hagarde.

— L'heure ? fit-elle d'une voix rauque.

— Presque minuit et demi, dit-il.

Elle rejeta ses couvertures et se leva, titubante.

— Demain, je te jure, j'irai à Fernand Widal. Accompagne-moi. Mais ce soir, laisse-moi… Il faut que je parte, que je retourne là-bas à Beaubourg.

Elle se tordit les mains :

— C'est vital ! Tu peux comprendre ça ? Je claque si je n'ai pas ma piquouze.

Il se leva à son tour et la prit dans ses bras.

— Tu m'as dit que tu me faisais confiance, tout à l'heure ? dit-il avec tendresse.

Elle secoua la tête affirmativement.

— Très bien. Continue. Je te prête l'argent pour ta piquouze de ce soir. Je dis bien : je te prête. Tu me le rendras quand tu auras terminé ton tableau.

Elle rit nerveusement :

— Je préfère ça. D'accord. Donne le fric et laisse-moi partir.

Elle repoussait ses avant-bras de toutes ses forces. Il serra.

— Non, je t'accompagne.

La bouche de Diane se tordit :

— Truqueur ! Tu veux coffrer mon mec ! C'est ça, non ?

Il secoua la tête, découragé.

— Si je te dis que je te jure de ne rien faire, de ne pas intervenir, tu me crois ?

— Attends, dit-elle en le repoussant encore, je veux réfléchir.

Cette fois, il la laissa. Elle s'en alla dans le studio vide, voûtée, en se tordant les doigts. Elle s'arrêta devant son tableau, se pencha, caressant amoureusement le cou du flamant rose.

Puis elle se redressa comme si elle avait touché une prise électrique.

— OK, mon flic, on y va. J'ai choisi de te croire.

Elle essaya de sourire :

— Je n'ai pas le choix, non ?

— À cause de ça, rectifia-t-il en tendant les bras vers le tableau.

— Oui, à cause de ça, fit-elle en ramassant son loden.

Diane fit stopper le taxi devant le pont du Carrousel. Ils descendirent.

— Tu as juré, hein ? dit-elle.

Pour toute réponse, il s'éloigna de dix mètres et s'appuya à la rambarde des quais, en amont du pont.

Elle le remercia du geste et s'en alla en courant. Il la vit disparaître vers les quais, dévalant la pente.

Après, tout se passa comme il l'avait prévu.

Sous le pont, un homme attendait, appuyé aux moellons, une cigarette rougeoyant à la bouche. Grand, fort. Enorme.

Le revendeur de l'autre soir.

L'échange se passa comme toujours. Rapide. Nerveux. Technique. Puis le revendeur disparut sous le pont.

Diane remonta vers Boris. Il s'était penché vers la Seine.

— Qu'est-ce que tu regardes ? l'interrogea-t-elle soupçonneuse.

— Curieux, avoua-t-il. On ne le voit plus.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? dit-elle, furieuse.

Il se fit gentil.

— Ne t'énerve pas. J'ai tenu parole, non ? Tu sais très bien que si j'avais voulu intervenir, je l'aurais fait. Rappelle-toi le trou des Halles.

— C'est vrai, admit-elle. Tu as été réglo. Maintenant, ramène-moi à l'atelier. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis morte, et pourtant, ce n'est pas encore mon heure.

Ils repartirent, guettant un taxi.

— Comment savais-tu qu'il était là ? fit Boris.

— Il a ses heures et ses endroits.

— Ah bon…

Elle lui tira la manche.

— Hé ! Tu recommences ?

Il se dégagea doucement.

— De toute façon, dit-il, tu n'as plus rien à voir avec tout ça. Demain, Fernand Widal…

Elle le fixa, contractée.

— Tu m'as promis, insista-t-il. Ma promesse à moi, je l'ai tenue.

Elle se cacha le visage dans son col.

— On va voir…

Un taxi passait. Boris l'arrêta du geste.

Boris détourna les yeux. Bouleversé. Devant lui, Diane se piquait. Il se sentit un immense besoin d'air frais et alla à la fenêtre, qu'il ouvrit. En se penchant dehors, il faillit vomir.

Quand il se retourna, Diane était étendue, rose, paisible, un vague sourire de bonheur fou aux lèvres.

Alors, il eut l'impression que sa gorge se serrait à pleurer.

Il se maîtrisa et se pencha sur elle.

— Pousse-toi, dit-il.

Elle parut sortir d'un autre monde avec effort.

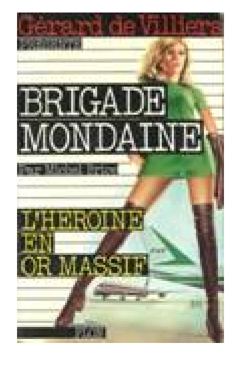
— Tu veux quoi au juste ? fit-elle d'une voix dansante.

Il la poussa délicatement.

— Je dors ici, je suis crevé. Tu me dois bien ça.

Elle soupira et se tourna du côté du mur, indifférente, livrée pieds et poings liés au fabuleux grand voyage de son flash qui, s'apaisant peu à peu, se transformait en Paradis.

# CHAPITRE VIII



Une lueur jaune et sale s'infiltra sous les paupières de Boris Corentin. Il cligna des yeux. Pâteux. Courbatu. Dans un demi-sommeil, il donna une note de confort au lit étranger où il reprenait peu à peu conscience d'être étendu : Zéro pointé. Rarement depuis longtemps il avait passé la nuit sur un tel grabat. Complètement défoncé, avec des nœuds dans le matelas. Le souvenir de la nuit commençait à remonter à sa mémoire, comme un vin de mauvaise qualité. Il s'étira péniblement et roula de côté.

Vers Diane.

Une envie de chaleur humaine lui était venue. Il avait besoin de toucher un autre corps…

Son bras se détendit. Dans tous les sens. Tâtant partout. Corentin se dressa électriquement en ouvrant les yeux.

Il était seul. Diane avait disparu.

— Merde, il ne manquait plus que ça, gémit-il en se grattant le crâne. Elle s'est tirée…

Il se leva. Le studio désert était encore plus sinistre à la lumière du matin. Et par-dessus le marché, il faisait froid. Diane avait raison : il était ahurissant que le syndic de l'immeuble ne lui ait pas encore coupé l'électricité, le chauffage, le gaz, tout.

Machinalement, Corentin pressa l'interrupteur de la lampe de chevet. Rien, l'électricité était bien coupée, cette fois…

Il se rhabilla en frissonnant, lorgnant du coin de l'œil le grand flamant rose du tableau, à sept ou huit mètres de lui, et qui semblait le narguer. Furieux, dégoûté. Avec l'amer sentiment d'avoir été roulé par une petite salope.

La feuille blanche, par terre devant l'entrée, attira son regard, tandis qu'il cherchait si, au moins, il ne restait pas un peu de lait au frigo. Il se pencha, ramassa la feuille et lut, tout en reboutonnant sa chemise de l'autre main :

« Mon pauvre flic, avait écrit Diane avant de partir, il ne faut pas m'en vouloir. Ici, c'est grillé pour moi. Je le savais. Pardon de ne pas te l'avoir dit. Pars vite, toi aussi. Il doit faire très froid… Maudit lieu !

Signé : Diane. »

En dessous, ce post-scriptum : « Tu as raison. Mille fois. Je devrais aller à Fernand Widal. Impossible. Je suis en manque. Déjà… »

En partant, il se tourna le dos à la porte de la concierge. Pas la moindre envie de se voir réclamer les notes d'électricité, de gaz et de chauffage…

— Au poil, tout marche sur des roulettes ! s'écria Brichot en le voyant arriver.

Il se bloqua net dans son enthousiasme.

— Tu n'es pas rasé ! D'où tu viens ?

— De l'enfer, gronda Corentin en fouillant dans ses tiroirs.

Il en extirpa un rasoir électrique.

— T'expliquerai après, fit-il en ressortant, direction les toilettes.

À son retour Brichot le contempla d'un air désespéré.

— Boris, gémit-il, explique-toi ! Tu as fait une connerie, c'est sûr.

Corentin fit oui de la tête.

— Tu as cassé la gueule à un flic de la circulation ? dit Brichot.

Corentin daigna sourire.

— Pire, j'ai laissé filer Diane.

— Diane, qu'es aco ?

— La camée. Elle m'a roulé comme un gosse. Elle s'est tirée à l'aube, pendant que je dormais.

Brichot examina Rabert qui soufflait comme un bœuf à l'autre bout du bureau en tapant son rapport de la veille à la machine.

— Raconte de près. Il fait tant de boucan qu'il n'entendra rien.

Corentin tira son paquet de Gallia.

— Au moins, fit-il en terminant, de ton côté, ça va mieux à ce qu'il paraît.

Brichot remonta ses lunettes sur son nez.

— Heureusement, dit-il avec fièvre.

Il stoppa et, la pomme d'Adam agitée :

— Mike Madelin a un frère…

Corentin reprit goût à la vie.

— Tu as trouvé ça comment ? interrogea-t-il avec avidité. Ça c’est une bonne nouvelle !

— Tu parles ! fit Brichot en se frottant les mains. C’est la bonne piste, j’en suis sûr.

Il fit grincer le lino sous les pieds de son fauteuil en se rapprochant de Corentin.

— Vos gueules ! cria Rabert.

— Ça va, on se calme, fit Brichot, conciliant.

Il attrapa une boîte d’allumettes pour tendre du feu à Corentin.

— Les Archives. Pas plus malin que ça, murmura-t-il, satisfait.

Corentin hocha la tête.

— Et tu t’imagines que les gars de Richard ne sont pas allés y faire un tour avant toi ?

Brichot sourit finement.

— Tu connais Mosca, le gars des archives ? Je veux dire, tu lui fais confiance quand il nous dit un truc. Il nous a à la bonne, tous les deux, tu le sais bien.

— Juste, reconnut Corentin.

— Eh bien, il m’a assuré que j’étais le premier à lui demander de voir si, par hasard, il y avait une fiche Mike Madelin. Ahurissant, non ?

Corentin s’insulta intérieurement de n’y avoir pas pensé plus tôt lui-même.

— Pas tellement, avoua-t-il. Moi non plus je n’avais pas eu le réflexe. Aussi cloche qu’eux.

Il sourit affectueusement :

— Heureusement que tu es là, Mémé.

Brichot attrapa la cigarette de Corentin et en tira une bouffée. Signe caractérisé de grande fierté chez lui.

— Qui c’est, ce mec ? dit Corentin. Et il est visible où ?

— Un dénommé Robert Madelin. Et par chance, il habite Paris. Pas du genre conseiller d’Etat. Guère plus reluisant que le frangin refroidi. Il tient une agence de photos spéciales.

— Quoi ? fit Corentin, intrigué.

Brichot se fit indulgent :

— Mais si, tu sais, ces marlous qui louent des studios avec appareils photo à des malades sexuels qui, après, s'en vont en courant avec des rouleaux de pellicules pleins de filles à poil.

— Ah ! fit Corentin en riant, tu veux parler d'un studio de poses plastiques ?

La bouche de Brichot s'arrondit.

— Si tu veux appeler le truc comme ça, c'est ton droit le plus strict, on est encore en démocratie.

— L'adresse ? jeta Corentin fébrile.

— 44 rue des Victoires. Ça fonctionne en non-stop de dix à dix-sept heures.

Il tira sa montre.

— Tiens, tu as de nouveaux boutons de manchette, nota aimablement Corentin.

Brichot sourit modestement :

— Cadeau de mon parrain pour ma fête.

— Tu as encore un parrain ? À ton âge ? s'esclaffa Corentin, complètement revigoré.

Brichot se rembrunit.

— Oui, à Lisieux, tu sais, là où j'ai ma filleule. C'est son père.

— Le gros malin ! fit Corentin. Il s'est vengé de la blague à ta naissance en te renvoyant la corvée avec sa fille. Pas bête.

Brichot renfourna ses boutons de manchettes sous son tweed soixante pour cent acrylique, quarante pour cent façon shetland.

— Il est midi trente, conclut-il. On y va ? Ça doit être la bonne heure. Celle de la pause lunch.

Corentin sortit un calepin neuf de son bureau et vérifia que sa pointe feutre fonctionnait bien. Il froissa le papier terminé et le balança à cinq mètres, dans la nuque de Rabert.

— Ça, c'est Boris, dit Rabert, sans bouger. Mémé, il tire trop mal.

Une deuxième boulette de papier lui chauffa le lobe de l'oreille gauche.

— Tiens, Mémé, tu fais des progrès, constata Rabert, toujours indifférent.

Dans le couloir, Brichot s'énerva :

— Tu es dingue ? La sortie, c'est à gauche.

— Je vais chez Richard, dit Corentin en poursuivant sa route.

Brichot le rattrapa au pas de course, manquant renverser au passage un inspecteur de la permanence.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il va nous casser le coup !

Aussitôt, il se voûta : sa flèche avait mis un tigre dans ses yeux.

— Mémé, fit Corentin, excédé. Assez joué aux cons. Si je ne préviens pas Richard du coup du frangin de Madelin, on aura l'air de quoi ?

— De deux flics qui jouent jeu personnel, reconnut humblement Brichot.

— Tu las dit, Max. On ne peut pas continuer. Pas réglo. De toute façon, quelle importance ? Tu as trouvé le mec. Je suis ta flèche. On y va. Nous. Pas eux.

Il s'arrêta, la main sur la poignée du bureau de Richard.

— Mémé, fit-il sentencieux, l'intérêt du service passe avant tout, tu l'avais oublié.

Il eut un sourire mi-narquois :

— Tu vieillis, Mémé…

Arrivé au contrôle automatique du métro, à Saint-Michel, Corentin arracha le billet que Brichot venait de sortir de sa pochette.

— Crâne d'œuf ! fit-il, tu as ton ticket métallique, non ?

— Exact Boris, reconnut Brichot, j'ai oublié. Il sortit de sa poche le ticket de transport gratuit qu'ont tous les inspecteurs.

Corentin sourit et se fouilla, sortant le sien à son tour.

Les oreilles de Brichot étaient passées du rouge au violet depuis dix minutes et elles luttaient pour ne pas éclater de toutes leurs veines. Autrement dit, c'était la première fois qu'il pénétrait dans un studio de photos porno. Et le mot porno était exactement celui qui convenait.

Le local était très moyen pour ce qu'on lui demandait de contenir : dix mètres sur douze au plus pour deux estrades se faisant face et au milieu, une vingtaine de « photographes ». Rien à voir avec la galerie des glaces, même si les deux murs en longueur en étaient agrémentés de haut en bas. Chaque estrade, surélevée par rapport au plancher d'une trentaine de centimètres, était recouverte de moquette noire. Quant aux murs du fond, ils étaient rouges, en velours de nylon. Un rideau ménageait sur chaque estrade l'entrée des modèles.

En bas, dans la fosse aux artistes amateurs, ça travaillait ferme du Reflex de toutes les marques. Sans flashes. Les estrades étaient illuminées idéalement.

Ça sentait à la fois les tricots de corps trop rarement changés et cette odeur âcre et puissante de la sueur d'homme en mal de rut. Avec, par-dessus, le mauvais parfum des modèles et le relent douceâtre des poudres dont elles s'étaient aspergées avant d'entrer en scène pour offrir une peau bien satinée, qui accroche bien la lumière.

C'était même inscrit, après quelques balivernes d'une rare hypocrisie sur le tableau, à l'entrée, au-dessus du prix de location des appareils (sans la pellicule, que les « artistes », ainsi que les appelait la notice, devaient apporter avec eux).

« Nos modèles, disait froidement le texte dans un style inimitable, sont toutes des jeunes femmes moralement triées sur le volet et conscientes de la pureté de l'art photographique. C'est pourquoi elles ont préparé leurs anatomies à recevoir la lumière au mieux de vos désidératas esthétiques.

« La direction est par conséquent reconnaissante à son aimable clientèle de veiller à observer, dans les opérations de son art, la plus extrême réserve de mœurs. »

La notice se concluait par ce morceau de bravoure :

« Comme le disait Nicéphore Niepce, l'inventeur de la photographie : « *C'est à la naissance d'un art nouveau que j'ai donné le signal du départ. » Merci de ne jamais l'oublier* ».

Suivaient, en caractères minuscules, les références administratives d'autorisation d'ouverture de studio.

Corentin joua des coudes pour se porter à la hauteur de Brichot.

— On va prendre deux appareils, souffla-t-il. Histoire de vérifier un peu comment ça se passe ici. Utile pour tout à l'heure quand on ira voir le proprio. Ça m'a l'air bien bourré.

— Aïe, gémit Brichot. Tu as vu le tarif ? Soixante-dix francs de l'heure par appareil.

Corentin agita la main, princier :

— Baba ma donné un « bon rose » pour couvrir les frais de cette affaire.

Brichot rit bêtement.

— On n'a pas de pellicules.

— Heureusement, rétorqua Corentin, sévère. Qu'est-ce que dirait Jeannette si tu lui demandais d'aller faire développer ça ?

Le violet des oreilles de Brichot franchit un degré de plus dans la tension artérielle. À deux mètres de lui, une brune avait entrepris de faire, sur la partie gauche de l'estrade côté rue, un demi-tour complet à quatre pattes.

Les cheveux ultra-courts, avec deux accroche-cœurs retourné sur les tempes, elle était complètement nue. Très blanche de peau, les ongles des mains et des pieds peint en rouge foncé, la bouche débordante de maquillage, elle tendait pour l'instant aux « artistes » un visage de fille mimant à la perfection une intense satisfaction d'ordre amoureux. Cuisses écartées, reins creusés, elle renversait sa gorge en arrière avec des balancements lents de la tête. Mais sa préoccupation essentielle paraissait être de compresser au maximum ses seins l'un contre l'autre entre ses avant-bras.

Le succès, du côté des « artistes », était prodigieux. Ils se bousculaient à un mètre d'elle, soufflant, congestionnés, et mitraillaient sans discontinuer. La fille avait de gros seins tendus, avec des bouts turgescents et fardés. Ils avaient l'air ravi des traitements subis et luttaient bravement pour se repousser le plus possible l'un contre l'autre.

Soudain, la fille écarta les bras et se laissa tomber sur les coudes. La ? gorge toujours en l'air.

Brichot essaya nerveusement de cadrer cette innovation. Il abandonna vite. De la place où il était, la croupe surélevée dépassait de son champ de vision. Il jura, pris au jeu, et repoussa son appareil pour l'examiner : on lui

avait refilé un objectif de 90, là où il aurait fallu un grand angle. Et même un fish-eye.

Découragé, il abandonna, préférant suivre à l'œil nu. Aussi difficile. Autour de lui, les amateurs semblaient lutter pour le chasser de sa place avec la même ténacité que les deux seins de la fille l'un contre l'autre tout à l'heure.

La fille, elle, poursuivait sa prestation avec l'indifférence métaphysique d'un animal de cirque.

Visiblement, rapport au nombre de poses différentes que l'on peut prendre à quatre pattes, elle était géniale.

En moins d'un quart d'heure, Brichot vit passer sous tous les angles chacun des éléments caractéristiques du sexe opposé au sien.

Puis, ayant effectué son évolution sur cent quatre-vingt degrés, la fille s'arrêta, les reins face au crépitement des appareils.

Elle ne bougea plus. C'est à peine si elle daigna jouer un peu de la taille pour faire entrevoir sous son bras droit, la masse pendante mais ferme du sein correspondant.

Silence. Les appareils s'étaient arrêtés de cliqueter.

— Les cuisses !… souffla un artiste en costume gris, chemise blanche, cravate beige sinistre, sur la droite de Brichot.

La fille consentit à écarter les genoux de dix centimètres.

— Plus ! supplia le costume gris.

Vingt centimètres… L'ombre de la toison commençait à s'agrandir. Cliquetis furieux. Une voix rauque explosa, derrière Brichot.

— Fais l'équerre, comme l'autre jour !

« Tiens, il y a des habitués », pensa Brichot en remontant ses lunettes. Il ne bougea plus, saisi par une invasion, dramatique, côté fidélité, d'afflux sanguin là où les hommes se sentent parfois serrés par des fermetures Eclair.

La fille, toujours de dos, avait laissé descendre ses épaules au contact de la moquette, en écartant les bras le long du sol. À l'équerre.

Maintenant, elle entreprenait de faire progresser ses genoux vers les paumes de ses mains, ouvertes pour les accueillir. Un genou après l'autre. Ce qui avait pour résultat, mathématiquement, d'ouvrir ses cuisses. Puis ses

fesses. Fasciné, prêt à oublier totalement qu'il était marié et fidèle, Brichot regardait entre les cuisses. Derrière, les seins écrasés sur la moquette, luisaient dans l'illumination d'un spot latéral judicieusement placé. Il s'absorba dans la contemplation effarée de ce que les fesses offraient en s'ouvrant. Les cliquetis des appareils s'accéléraient comme le rythme du sang dans son ventre. Il vacilla. Les genoux avaient atteint les mains. A l'équerre eux aussi. Et, un peu plus haut, tout ce qu'une femme honnête se ferait tuer plutôt que de montrer à son voisin de palier s'offrait scandaleusement, sans scrupule, sans honte.

Les genoux se refermèrent comme des ciseaux. La fille se releva et disparut derrière le rideau. Sans un regard pour les artistes.

Brichot s'aperçut alors que le côté droit de l'estrade était occupé lui aussi. Un genre différent. Juchée sur un tabouret de bar, une blonde évanescente prenait des airs dégoûtés en se contorsionnant dans sa guêpière. Elle était en hauts talons aiguilles et bas résille tendus par des jarretières à une guêpière de nylon noir brodé. Et, comme il fallait bien qu'il y ait quelque chose de nu en elle pour justifier la raison sociale du studio, elle ne portait pas de culotte. Et sa guêpière s'arrêtait bien au-dessous des seins. Des gants noirs, toujours résille, montant presque jusqu'aux aisselles, l'empêchant quand même de prendre froid aux bras.

Elle aussi avait depuis longtemps décidé que l'art et la décence étaient deux notions aussi peu susceptibles d'amitié qu'un chien et un chat. Il était même évident qu'à son avis, le skaï rouge de son tabouret était quelque chose de trop brûlant pour la chair de ses fesses. D'où toute une série de ruades lentes pour échapper à son contact. De face, pour ne pas imiter la brune, mais avec la même prédilection pour un écartement maximum des cuisses.

Elle avait un ventre à peine ombré, et elle était fendue très haut.

En bas, personne ne semblait tenir à lui suggérer une évidence : si elle était si mal là-haut, pourquoi ne pas descendre tout simplement ?

Elle termina en équilibre sur les fesses, les talons remontés jusqu'au skaï, en se dégantant distraitement à ras de son ventre.

Brichot eut quand même la force de juger, qu'un peu plus haut, la poitrine était moins généreuse que celle de la brune.

De l'autre côté de la salle, Corentin avait depuis longtemps compris le principe du numéro de la fille, blonde elle aussi, qui ne cessait pas depuis vingt minutes d'être électrifiée par le poteau que ses mains ne semblaient pas vouloir quitter au-dessus d'elle.

C'était clair comme la copie d'un major de Polytechnique : elle mimait la douloureuse condition d'une fille qui subit le fouet, attachée à un poteau de torture.

Il se tourna vers l'autre « modèle », de son estrade. Celle-là était cernée par une meute du 24-36 attentifs et silencieux. Les fétichistes…

Assise sur une chaise, en dessous 1950 froufroutants et diaphanes, le « modèle » était maquillé léger, cheveux en chignon, collier de perles au cou, boucles d'oreilles discrètes.

Elle affichait un air de grande bourgeoise convenable tout en promenant comme par mégarde ses mains chargées de bijoux toc sur sa lingerie. Hésitante, pudique. Ne se décidant que comme à regret à rabattre les bretelles de son soutien-gorge baleiné et paraissant au bord des larmes quand un invisible bourreau auquel elle adressait des regards suppliants au-dessus d'elle, l'obligea à le dégrafer dans son dos, puis à l'ôter.

Alors, elle se mordit les lèvres en portant vivement les mains à ses seins, que Corentin jugea très beaux.

Mais, après les avoir rapidement cachés, elle préféra les remonter par au-dessus. Et de l'index et du pouce, elle consentit, avec une abnégation de victime, à en tourner les bouts avec une hardiesse grandissante.

Corentin observa les photographes. Ils avaient tous au moins quarante ans. Les yeux hors de la tête, ils photographiaient leur mère faite pute. Il se détourna, dégoûté. Il en avait assez vu pour juger du niveau artistique du studio. Il chercha le patron des yeux. Pas longtemps. Du côté de Brichot, un grand blond à moustache fine passait la monnaie. Littéralement. Ramenant les billets de mille à travers le groupe qui, tout à l'heure photographiait la brune à quatre pattes.

« Sa tricoche à lui », pensa Corentin, satisfait.

Il avait tout de suite compris. On passait aux choses sérieuses du côté de Brichot.

Effectivement, à peine terminé le ramassage des pourboires – pour le modèle, sans doute, avec part à deux pour Robert Madelin – une jeune

femme apparut sur scène. Entièrement nue comme la brune. Mais blonde, elle, et frêle. De tout petits seins à bouts pâles, des hanches minces.

Tout de suite, elle entra dans le vif du sujet ; s'agenouillant en face, elle se mit à se caresser le sexe carrément.

Corentin regarda en arrière, dans son dos. La bourgeoise, debout devant sa chaise, faisait descendre avec des mines de terreur gourmande sa culotte le long de ses cuisses.

Il reporta son regard vers la blonde à genoux. Et il fut persuadé qu'elle se caressait pour de vrai. Ou alors, c'était une fameuse comédienne dans son genre. Dans la salle, l'électricité avait atteint un point d'orage. Les « artistes » ne savaient plus où donner du Reflex. Ils gigotaient, se croisaient, se bousculaient, grondant des insultes sourdes. Corentin se dit qu'il faisait un cauchemar. Ça n'était pas possible. Ça, en plein Paris, à l'heure du déjeuner. Bon Dieu, qu'est-ce que faisaient ses collègues des Mœurs ! Il soupira avec indulgence. Les malheureux, avec ce vrai boxon déchaîné qu'est devenu Paris depuis quelque temps, que pouvaient-ils faire avec leurs effectifs misérables !

Il se fraya un chemin jusqu'à Brichot :

— Assez vu, grinça-t-il. On y va.

Il vira vers le patron.

— Madelin, cria-t-il, arrêtez ça !

Il y eut un hurlement frénétique. Déjà, plusieurs « artistes » fonçaient vers Corentin Manque ponctuation – Police ! dit-il d'une voix forte.

Dans le silence, on entendit tomber la chaise de la bourgeoise. Puis le bruit de sa propre chute. Empêtrée dans sa culotte parvenue à hauteur de ses chevilles, elle avait perdu l'équilibre. Un petit malin saisit l'image, une dernière, du ventre grand ouvert quand la culotte craqua sous la poussée des deux jambes projetées en l'air. À l'équerre. Comme la brune du début.

— Brichot, bloque l'entrée, ordonna Corentin.

Puis, en attrapant le poignet de Madelin qui cherchait à filer :

— Tu ramasses toutes les pellicules. Et tu les laisses sortir. Un à un.

Il se tourna vers Madelin :

— Vous êtes trop bête, Monsieur, de vous livrer à ce petit jeu-là…

Il se passa la main sur les lèvres :

— Surtout quand on avait un frère prénommé Mike.

Devant lui, d'étranges paupières très fines aux cils ridiculement espacés battirent une seconde. La moustache fit un accent circonflexe.

— Je ne suis pas responsable de mon frère, fit dignement Robert Madelin.

Corentin monta sur l'estrade et s'assit à la place de la bourgeoise.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Il se cala contre le dossier.

— J'étais venu pour vous poser aimablement quelques questions ; ce à quoi je viens d'assister m'autorise à vous poser ces quelques questions avec fermeté.

Il jeta un coup d'œil du côté de la porte. Il ne restait plus là-bas, que deux ou trois clients. Décomposés.

— Robert Madelin, frère de Mike, reprit-il quand ils furent seuls avec Brichot, vous allez me dire ce que vous savez exactement des activités de votre frère, de ses relations et de ses moyens d'existence.

À quinze heures, quand Corentin sortit avec Brichot du 44 rue des Victoires, il n'était pas à prendre avec des pincettes.

Deux heures, Robert Madelin avait tenu bon. Jouant les innocents. Brouillé avec son frère depuis l'enfance. Portant la croix de ce frère qui faisait pleurer leur mère, etc… le numéro habituel que Boris avait cent fois entendu.

Blême de rage, il avait dû transiger, contre sa promesse de passer l'éponge sur ce qu'il avait vu, il avait obtenu un renseignement, bien mince, mais c'était toujours ça : l'adresse d'un bar où Robert croyait savoir, paraît-il, que son frère avait des habitudes.

De toute façon, si le tuyau se révélait crevé, il serait toujours temps de retourner voir Robert Madelin. Et de lui agiter de nouveau sous le nez l'affaire des séances de photos porno.

Quand ils arrivèrent au bureau, Tardet dit à Corentin que le Big Boss l'attendait au rapport.

— Moi aussi ? fit Brichot.

— Non, seulement l'inspecteur Corentin, dit Tardet.

— Au poil, soupira Brichot, j'ai horreur des conférences.

Corentin s'arrêta devant lui avant de sortir.

— Tant mieux, dit-il, ça va te laisser le temps de réfléchir à un petit projet que j'ai pour toi.

Il courba son mètre quatre-vingts et, à l'oreille de Brichot :

— Je crois qu'il va falloir que tu mettes un de ces soirs tes fringues d'Old England à la naphtaline. J'ai un déguisement de clochard à ton programme.

Brichot le regarda sortir avec désespoir.

# CHAPITRE IX




La vie parut amère à Boris Corentin quand il sortit du métro à « Europe », direction rue de Moscou. À pied. Au-dessus du pont surmontant les voies de la gare Saint-Lazare, une 604 bleu à chauffeur le rasa à lui arracher les boutons de sa veste. Une voiture qu'il ne parviendrait jamais à se payer… Mémé, lui rêvait de R 30. Boris, lui, misait plus, si jamais un jour il parvenait à faire fortune. Mais ce n'était pas dans les lignes de sa main. Dolorès, la patronne des *Deux Marches*, rue Gît-le-Cœur, juste en

face de la Préfecture de Police, de l'autre côté de la Seine, le lui avait dit un soir. Dolorès était l'amie des flics. Pourquoi lui aurait-elle menti ?

Il remonta le col de son vieux poil de chamois. De toute façon, s'il voulait une voiture, c'était une Rolls, ou une Bentley, à la rigueur. Le niveau au-dessous, minable la frime…

Beaucoup de choses n'allaient pas. Un début de grippe, sûrement. Mais ça, ça n'était pas grave. La carcasse était bonne. Et le stade Faralicq, à Pantin ou la piste de l'Ecole de Police de Beaujon, ce n'est pas seulement bon pour les mollets. Pour la santé en général aussi. Chez Boris Corentin, les grippes ne résistaient pas au grog-citron.

Non, c'était le moral qui avait besoin d'un bon coup d'over-drive, comme disait Mémé. Le classique coup de cafard rituel des flics quand les affaires se compliquent. La perte de confiance en soi. Le dégoût des saloperies vues et entendues. L'air du crime et des combines, ça anémie les globules, à trop le respirer. Et tout ça, pourquoi ? Le mec dans la 604, à l'arrière du chauffeur, comment il lavait gagné, son pognon ? Etait-il plus net, lui, avec sa dernière édition du *Monde* entre les pattes sous sa lampe intérieur tamisée, que ce malfrat de Robert Madelin, ou Mike, son frère à la gueule écrabouillée contre un pare-brise en verre feuilleté pour avoir oublié Manque ponctuation – ou trouvé vexant – de mettre sa ceinture de sécurité ?

Corentin dépassa la place de l'Europe et remonta vers Clichy. Un peu calmé. À l'analyse, il avait trouvé la vraie raison de son coup de cafard. Diane… Où pouvait-elle être à cette heure ? Tapinant au Centre Beaubourg ? Ou ailleurs ?

Une heure plus tôt, Boris était passé chez elle. Cognant longtemps à la porte. Rien. La concierge l'avait regardé, les poings sur les hanches, avec haine.

Oui, c'était de là que venait son découragement. L'impression d'avoir raté le coche avec Diane. Pas pour l'enquête. Il trouverait bien le moyen de se passer d'elle. Pour l'affection. Il aurait tant aimé réussir à la sauver.

Il serra les dents. La petite conne ! Elle avait pourtant du talent !

Il ricana. Il l'enterrait déjà. Frissonnant aussi : au point où elle en était…

Vitrages vert bouteille à l'ancienne, porte à judas, lampes sourdes, *La Cheminée* était le bar classique du quartier. Plus vrai que nature, côté film

policier s'entend. À croire que le propriétaire avait fait exprès. Ça sentait le marlou et la pute à plein nez, et pourtant Boris eut chaud en entrant. Il ne s'était pas trompé. C'était bien là qu'officiait Christian La Cogne, barman de sa raison sociale, ex-casseur repenti et indic pour l'essentiel. Obligado : il était tricard, autrement dit interdit de séjour, et ne prolongeait sa présence à Paris qu'à coups de tuyaux à la P.P. Classique. Eternel. Le monde ne changera jamais de ce côté-là. Tout flic, dans ses élans de sincérité, l'avoue un jour où l'autre : les indics, ce sont les trois quarts des affaires…

Corentin connaissait bien La Cogne. Vieux souvenir de l'affaire Ben Barka, il y avait dix ans, à ses débuts. Une histoire qu'il connaissait bien par lui-même. Mais il se serait fait hacher en morceaux plutôt que de lâcher ce qu'il savait. Il n'était pas le seul. En face, aussi, du côté des malfrats, ceux qui savaient se taisaient.

La Cogne par exemple. Et il savait trop bien pourquoi…

Entre autres qu'il avait ses raisons pour considérer Corentin comme un mec solide. À qui on peut faire confiance.

Il n'y eut ni bonjour verbal, ni même de signe de la main ou de paupières. Corentin traversa le bar, indifférent aux filles qui l'observaient dans la fumée de leurs cigarettes. Musique douce, style New-Orléans mâtiné Jacques Hélian. Moquette sourde. Un bar louche de Clichy rétro-type. Ça existe encore. Mais les filles, curieusement, y ont toujours vingt ans.

Boris se posa sur un tabouret. Tendant son manteau sans un mot à la vestiaire. Conscient que derrière lui, on jaugeait la souplesse et la coupe de son costume. Sans illusion sur le résultat de l'examen. Quand on jette à l'eau deux cents francs, en prime, à une droguée, comment arriver à réunir de quoi s'acheter un costume qui tienne la comparaison dans un bar de Clichy ?

La Cogne tournait le dos à Boris. Faisant son boulot. Il jeta trois glaçons dans un verre, puis il y coula deux doses de scotch de la bouteille suspendue au-dessus de lui.

Le verre atterrit devant Boris. Avec le siphon d'eau de Seltz.

Boris inclina la tête pour dire merci. Avec un rapide sourire, juste pour La Cogne. Autrefois, il buvait son whisky toujours double. La Cogne n'avait pas oublié.

Une gorgée. Le verre revint tinter sur le zinc. Son instinct apprit à Boris que, dans son dos, on avait choisi de l'oublier. À cause du costume, sûrement. Et pas parce qu'on ne le prenait pas pour un flic. On ne prenait jamais Boris Corentin pour un flic. Ou si rarement…

*Pariscope* sortit de la poche droite de Boris. Il posa l'hebdomadaire sur le zinc. Tranquille : il était seul au comptoir.

La Cogne vit instantanément le bord d'une photo dépasser entre les pages.

Il s'approcha, sa serviette à la main, souleva le verre de Boris, essuya dessous, passant à ras du journal.

Quand il repartit, la photo ne dépassait plus. Une photo de Mike Madelin, au dos de laquelle Boris avait inscrit cette simple question : « Qui le connaît ici ? »

Boris vida son verre aux trois quarts, consulta sa montre et bâilla. La Cogne était passé dans l'arrière-salle.

— Garçon ? fit-il quand il réapparut. Je vous dois combien ?

La Cogne revint. Les mains nues cette fois. Boris tendit un billet de cent francs.

La « monnaie » revint trente secondes plus tard.

Dix coupures de dix francs au complet. La Cogne ne faisait jamais payer les flics. Mais au milieu des billets, il y avait la photo. Et au dos, sous la question de Boris, cette autre question, inscrite au crayon feutre :

— « Trois mois de plus pour mon condé »[1]

Boris releva les yeux. La Cogne le fixait. Figé, le nez toujours aussi cassé qu'autrefois. Mais un peu plus dégarni du côté des tempes.

Corentin baissa lentement les yeux. Mais il leva le pouce. Un seul mois. La Cogne insista du regard. En vain. Alors, il lâcha et prit un pique-olive dans un godet et le posa à plat sur le zinc, l'orienta vers la gauche de Boris.

Il repartit.

Boris trempa ses lèvres dans son verre et se tourna. Dans la direction indiquée, une table au fond de la salle. Deux hommes jouant au 421. Un chauve et un chevelu, mèche sur les yeux.

Boris se retourna. La Cogne était de nouveau devant lui.

— Lequel ? fit Boris avec les yeux.

La Cogne remonta sur son front une mèche imaginaire.

Boris rabaissa les paupières. Il avait compris. Il se retourna. Carré, habillé voyant, la trentaine athlétique, mais les yeux cernés par trop de vie nocturne, l'éventuel ami – et peut-être complice – de Mike Madelin ne s'était aperçu de rien.

Boris reporta son attention vers La Cogne. Celui-ci s'approcha.

— Un autre, monsieur ?

Boris secoua la tête.

— Appelle-moi, demain à dix heures au bureau, souffla-t-il. Trois mois possibles si tu es compréhensif…

Porphyre Siméoni déboutonna son veston, découvrant sa chemise rose à plastron. Il croisa les jambes, appréciant du regard le lustre de ses chaussures croco.

— C'est tout ? articula-t-il sèchement.

Debout devant lui, la fille ferma les yeux.

— Porphy, balbutia-t-elle. Je suis crevée. Je te l'ai dit. J'ai besoin de vacances.

Elle se tordit les mains.

— Donne-moi huit jours, je t'en prie. Je ne tiens plus le choc…

— Vodka, fit-il.

La fille traversa la chambre, vers le petit réfrigérateur disposé, tout à côté du lavabo, dans le mur tapissé de papier psychédélique. Pieds nus, elle ne devait pas être très grande, mais quand elle était en tenue de travail, comme ce soir, elle avait l'air d'être très grande. A cause de ses bottines. Montant jusque sous les genoux, lacées serré, elles avaient des semelles incroyablement surélevées, avec des talons en conséquence. Pour le reste, elle portait une longue jupe prune, boutonnée devant, de la taille jusqu'en bas et, en haut, un chandail de laine angora rose à manches courtes, lui aussi boutonné devant. Les cheveux longs, décolorés, elle avait une peau si transparente qu'on voyait des veines bleues sur ses bras. Mais le plus étonnant de sa tenue, c'était aux poignets et aux chevilles que ça se remarquait. Elle portait aux poignets des bracelets de cuir avec un anneau

d’acier. Et à ses bottines, à l’endroit d’où partait le laçage, des anneaux semblables étaient fixés dans le cuir.

— Jeanne, dit Porphyre Siméoni, un seul glaçon.

Elle obéit et revint le servir. Douce, les yeux baissés.

— Cigarette, fit-il.

Elle se précipita vers la table de nuit. À côté d’elle, un lit de cuivre à boules et, juste au-dessus de la tête du lit, un long portemanteau d’où pendaient des fouets, des cravaches et des chaînes.

Elle se pencha, le briquet en avant.

Siméoni aspira une bouffée et la lui souffla dans la figure.

— J’ai dit mille minimum par soirée. Il n’y a que huit cents.

Elle se recula en se tordant les chevilles.

— Tu ne te rends pas compte de ce que c’est, geignit-elle. Regarde.

Avec précipitation, elle déboutonna son pull. Sa poitrine jaillit devant son hareng, dénudée. Jeanne avait de beaux seins laiteux, un peu lourds, avec de larges aréoles sombres.

Des seins sillonnés de marques brunes.

Elle se tourna en rabattant son pull sur ses coudes. Le dos lui aussi était marqué.

Sans se recouvrir, elle lui fit face de nouveau.

— Depuis que tu as fait mettre ça là-bas, murmura-t-elle en frissonnant, ils sont dingues. Ils me massacrent.

Elle regardait, comme terrifiée, la porte de la chambre. Au milieu, il y avait cette phrase, écrite en majuscules sur un carton épinglé : « J’aime le fouet. »

Il rit :

— Ça devrait pourtant rapporter plus ?

Elle se désunit :

— Tu ne comprends donc pas qu’il faut que je récupère après chaque fois…

— J’ai dit : mille minimum par nuit. Tes états d’âme, je m’en fous. Tu vas repartir tapiner. Il n’est que trois heures. Lève encore un cave. Raconte mieux tout ce qu’on peut faire avec toi. Allez, ouste, au turbin.

Jeanne éclata en sanglots.

— Je t’en prie. Demain…

Quand elle le vit se lever lentement, elle comprit ce qui allait se passer. Mais elle n’eut pas un geste de recul quand il claqua des doigts. Elle fut nue très vite et se coucha sur le lit sans même qu’il le lui ait ordonné. Il lui entrava les poignets en croix aux mousquetons disposés exprès. Puis, lui relevant les jambes, il passa les anneaux de ses chaussures aux mêmes mousquetons.

Quand elle fut bâillonnée, il prit une cravache et lui flagella longuement l’intérieur des cuisses jusqu’a ce qu’elle n’ait même plus la force de se tordre sous les coups.

Alors, il vint se coucher contre elle, sans la détacher. Mais il lui ôta son bâillon.

Elle sanglotait sans bruit.

— Si tu cries, ce sera la cravache au sang, dit-il.

Elle hoqueta :

— Donne-moi un mouchoir, je t’en supplie. Tu es trop gros.

Il fit ce qu’elle demandait. Elle serra les dents autour du linge et se tordit quand il commença à la forcer.

Mais plus il allait et venait en elle, plus elle s’abandonnait. L’atroce douleur du début s’apaisait. Elle se sentait presque bien d’être ainsi transpercée par un pal géant.

Elle chassa son mouchoir avec sa langue.

— Ta main, fit-elle dans un souffle.

Il rit, et il fit ce qu’elle lui demandait. Ils crièrent ensemble.

— Je t’aime, balbutia-t-elle en cherchant ses mains avec ses lèvres tandis qu’il la détachait.

— Maintenant, dépêche-toi, dit-il. Tu as deux cents à rapporter.

Elle se voûta, matée, et se pencha pour ramasser sa jupe et son pull.

— Non, dit-il, à poil sous ton manteau.

Il se leva et termina sa vodka.

— Tu m’attends où ? demanda-t-elle en se remaquillant.

— Je ne t’attends pas. Je vais avec toi. Je veux voir comment tu bosses.

Au coin de la rue Quincampoix, Jeanne dépassa ses collègues, les bottées, les bardées de cuir : les fouetteuses. Elle alla jusqu'au milieu de la rue, sur les trente mètres réservés aux putes à sados. Celles qui ne narguent pas le client, mais leur montrent leurs seins marqués et leur murmurent, les yeux à terre, des propositions douloureuses.

Un peu plus loin, Siméoni entra dans un petit bar enfumé et s'assit près de la vitre.

— Vodka, dit-il et il se pencha vers l'extérieur.

Quand il vit s'approcher une silhouette de Jeanne, il reposa son verre et ne bougea plus. Là-bas, Jeanne avait ouvert son manteau en grand et s'avançait pour barrer le chemin du passant.

L'homme s'arrêta et posa une question. Jeanne se retourna et soulevant son manteau à deux mains, lui présenta ses reins. D'où il était, Siméoni pouvait voir, offerts vers lui, le dessin de la poitrine et le triangle noir du pubis.

Jeanne rabattit son manteau. L'homme reposa une question. Elle fit encore signe que oui.

Alors, ils partirent ensemble. Siméoni les vit passer devant lui sur le trottoir d'en face. L'homme était petit et vieux. Les yeux agités. Avec ses semelles surélevées, Jeanne le dominait de haut. Elle serrait frileusement contre elle les pans de son manteau. Au passage, elle eut un bref regard vers son hareng et lui sourit tendrement.

Siméoni vida sa vodka, satisfait. Il avait donné à Jeanne, en descendant de l'hôtel ; l'ordre de rattraper son retard en une seule passe. Comme ça, par punition. Ça avait marché en cinq minutes. Ce que Jeanne allait subir pour deux cents francs, il s'en moquait éperdument. Elle venait de lui donner la preuve que, lorsqu'elle le voulait vraiment, elle était capable de « lever » pour cher. Il allait donc augmenter dès demain. Désormais, il exigerait d'elle mille cinq cents par nuit.

Et quelle importance que, pour elle, ça revienne à l'abattoir en six mois ? L'imbécile l'aimait. Quand elle serait fichue, il en trouverait une autre. Facile. Il n'aurait qu'à choisir chez les filles utilisées pour passer la drogue. Et une chance de plus que Madelin ait disparu. Peut-être allait-il pouvoir prendre sa place.

Porphyre Siméoni paya et sortit. En direction de la rue Saint-Martin. Vers son quatre-pièces meublé Haute-Epoque. Là où tout à l'heure, Jeanne viendrait le rejoindre, comme toutes les nuits après le tapin. Docile d'avance à ses désirs à lui.

À l'angle de la rue Le Boucher, un grand blond ouvrit sa portière juste au moment où Siméoni passait, le heurtant à la hanche.

— Pardon ! fit le blond.

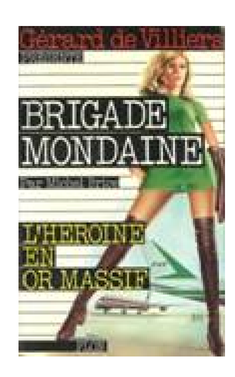
Siméoni, qui s'apprêtait à l'insulter, n'eut pas le temps de prononcer une seule syllabe. Une matraque le coucha en avant. La Cogne le tira de l'intérieur dans la DS le faisant aussitôt valser vers les sièges arrière. Siméoni s'effondra sur le tapis de sol. Le blond remonta à la droite de La Cogne qui démarra sans se presser.

— Direction Bois de Vincennes, fit tranquillement La Cogne.

Le matin même, par téléphone, Boris Corentin lui avait dicté ses instructions en échange d'un condé de trois mois : alpager Siméoni et le faire parler de Mike Madelin.

Il y a des besognes qu'un inspecteur de police ne peut pas se permettre de faire lui-même…

# CHAPITRE X




Corentin regarda La Cogne sans sympathie exagérée.

— Tu ne las pas abîmé, au moins ?

La Cogne courba les épaules en essayant de faire croire qu'il vérifiait s'il avait mis sa ceinture au bon cran.

— Christian, insista Corentin, avec douceur, je t'ai posé une question.

La Cogne releva le nez et exhiba un bon sourire de chef scout.

— J'ai entendu, monsieur l'inspecteur. J'ai beaucoup boxé, mais je ne suis pas encore sourd.

Corentin chassa d'une chiquenaude une cendre de cigarette sur son bureau. Ensuite, il repoussa un à un ses tiroirs, puis mit ses dossiers au carré.

— Si tu continues à te foutre de ma gueule, grinça-t-il, je te fais mettre au noir illico.

La Cogne eut l'air de s'intéresser à la propreté de ses narines.

— Cesse de faire l'enfant, lâcha Corentin, excédé. Tu joues aux imbéciles, ça crève les yeux. Raconte.

— Donnez-moi une cigarette, implora le barman.

Corentin sortit ses Gallia.

— Eh bien, commença La Cogne, Siméoni, c'est un dur. Pas étonnant qu'il trouve des filles pour accepter de faire le boulot qu'il leur demande. Elles doivent le flairer : le ventre de sa mère, c'était une aciérie. Pas un ventre.

Corentin jeta les talons sur son bureau.

— Montre-moi tes jointures, dit-il.

La Cogne s'exécuta.

Les jointures étaient bien comme le pensait Corentin : tuméfiées.

— Tu l'as emmené où, avec ton dingue aux cheveux lavasse ?

— À Vincennes, c'est plus pratique.

— Alors ?

La Cogne remua les épaules. Avec pour autre conséquence de martyriser un peu plus le fil de ses coutures.

— Pas besoin de vous faire un dessin…

Corentin grimaça.

— L'adresse de cette actrice porno, amie de Mike Madelin, tu l'as eue comme ça, juste avec les poings ?

Méfiant. La Cogne lui cachait quelque chose. Il n'aurait pas eu tant de remords pour une seule histoire de coups de poing.

— Tu t'es servi de ta voiture, non ?

Des rides de fatigue parcoururent le front déjà couvert de cicatrices de La Cogne.

— Pourquoi vous dites ça ? fit-il mollement.

Corentin se balança sur son fauteuil.

— Oh, rien, simplement. Je me rappelle qu'il y a une quinzaine d'années, dans une résidence secondaire, pas loin au sud de Paris, un Nord-Africain qui savait trop de choses a mis une bonne heure à essayer de ne pas se faire défoncer par une voiture conduite par un dénommé Christian Velin, dit La Cogne…

Il joua des jointures.

— J'ai un défaut de mémoire, ou quoi ? interrogea-t-il, l'air soucieux.

— OK, fit La Cogne. J'ai recommencé.

Il se redressa.

— Ne vous plaignez pas, j'ai obtenu un renseignement, non ?

Corentin se gratta la nuque.

— Bien maigre…

— C’est toujours ça, fit La Cogne, scandalisé. Si vous vous imaginiez que c’est facile de faire parler Siméoni !

— Je n’ai pas dit ça, coupa fraîchement Corentin. J’ai dit que je ne t’avais pas demandé de le massacrer.

— Qu’est ce qui vous a dit que je l’ai massacré ? fit l’autre, frémissant.

— Mon petit doigt.

Il se pencha :

— Qu’est-ce que tu lui as fait ?

La Cogne se regarda les jointures.

— Vous voulez vraiment savoir.

— Oui, je suis curieux de nature.

La Cogne souffla comme un cachalot.

— Bon, je vous le dis… On l’a attaché à un arbre par les bras. Debout. Puis je l’ai un peu cogné avec le pare-chocs de la voiture. Rien de plus.

Corentin crispa les mâchoires.

— Et après, il est sûrement parti en courant ?

La Cogne se passa méticuleusement l’ongle de l’index entre ses incisives fausses.

— Je crois bien que j’y ai été un peu fort. D’habitude, je ne casse que les péronés. Là, j’ai eu les tibias. Tous les deux. D’un seul coup !

Il s’excitait. Corentin lui lança son paquet de Gallia. Pour le calmer.

— C’était avant, ou après ? dit-il.

— Avant ou après quoi ? fit La Cogne avec des yeux de retardé mental.

— Qu’il t’ait donné le nom et l’adresse de la fille.

— Après, avoua le barman. Il m’avait tellement énervé…

— Il est où, maintenant ?

La bouche de La Cogne s’arrondit :

— Chez lui, Bon Dieu ! où voulez-vous que je l’air ramené ?

— Il t’a reconnu ?

La Cogne ricana.

— Les passe-montagnes, ça ne sert pas que pour les attaques de banques, non ?

Il stoppa net son sourire. Saisi par le souvenir d'un point important. Il se fit cauteleux :

— Alors, vous me la tapez, cette demande de condé ?

Corentin se désintéressa totalement de lui.

— Monsieur l'inspecteur… insista le barman, veule.

— Si ton renseignement m'est utile, coupa Corentin, fermé comme une porte de coffre-fort.

La Cogne vibra :

— Pas réglo, monsieur l'inspecteur. J'ai fait le boulot.

Corentin se leva, blanc de fureur rentrée.

— Tire-toi, je ne t'ai jamais demandé de bousiller Siméoni.

La table à langer était rose bonbon, comme les murs de la chambre, le dessus du lit, la boîte à talc et les brassières débordant des tiroirs de la coiffeuse.

Juliette Mazard, plus connue sous le nom de Big Mouth dans le milieu du cinéma porno, se tourna vers la nurse.

— Je vous remercie, Jennie, dit-elle d'une voix douce, je m'occuperai moi-même de Corinne.

La nurse s'en alla. Déçue : l'inspecteur grand et brun aux yeux noirs n'avait pas été congédié, lui.

Avec des gestes parfaitement rodés, Juliette Mazard entreprit de langer sa fille devant Boris Corentin. La gosse était charmante, dodue, ronde et gonflée de bouillie. Elle gazouillait merveilleusement et tortillant des boucles de poupées imaginaires avec ses doigts. Corentin se sentit fondre. Il avait toujours adoré les bébés.

Juliette Mazard porta délicatement sa fille dans son berceau et la borda. Attentive. Parfaite maman sage et convenable avec son tailleur de chez Saint-Laurent en grosse laine artistement écrue.

Elle se redressa, émue. Corinne cherchait déjà son pouce et frémissait des paupières.

— Elle va dormir tout de suite, dit Juliette par-dessus son épaule. C'est toujours comme ça. Jamais de problèmes avec elle.

Boris ne dit rien. Songeant au dossier Juliette Mazard-Big Mouth qu'il avait consulté avant de venir chez elle, dans cette bonbonnière géante de trois cents mètres carrés au bas mot, Avenue Vion-Whitcomb, 16e arrondissement, métro Ranelagh, référence N4 sur le plan de l'indicateur des rues de Paris (éditions l'Indispensable).

Le plus convenable des titres de films où elle avait joué de son anatomie, c'était : *Chauds les nichons !*

Il songea aussi à l'ascenseur à eau, cabine façon Louis XV, qui l'avait conduit jusqu'ici, au cinquième étage, et au salon tendu de soie mauve, se demandant comment Big Mouth pouvait se payer tout ça, y compris le loyer, avec ses cachets d'actrice porno. Pas si élevés qu'on le croit. Il n'y a qu'à lire les journaux.

Juliette Mazard tendit vers lui son clair visage aux paupières battantes.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur l'inspecteur. Si vous voulez me suivre…

Il y avait donc aussi un petit salon. Murs laqués de noir, comme le plafond, meubles chinois, paravent de Coromandel, canapés et chauffeuses de cuir beige. Boris se noya dans une chauffeuse. Juliette Mazard choisit le canapé qui lui faisait face. Boris Corentin estima quelle employait des moyens bassement démagogiques pour prendre l'avantage. Après s'être assise, elle avait négligé un détail : la jupe de son tailleur était une jupe portefeuille. Ce qui revenait à dire qu'elle s'était ouverte.

Or, Juliette Mazard portait des bas – de jolis bas couleur chair, très convenables quand elle était dans la nursery – roulés autour d'un élastique juste au-dessus du genou. La dernière mode – paraît-il, dixit *Elle*, en corrigeant toutefois : « ceci est réservé aux femmes qui n'ont pas froid aux yeux ».

Juliette Mazard était du lot. Quand Boris se fut arraché à la contemplation des larges morceaux de chair découvert au-dessus du bas dans l'échancrure de la jupe, il rencontra deux yeux attentifs, profonds et paisibles qui ignoraient visiblement, comme dit Alphonse Allais, la rigueur des basses températures.

La bouche s'ouvrit dans un sourire poli, et Corentin comprit pourquoi Juliette Mazard se faisait appeler Big Mouth.

Ce n’était pas une bouche quelle avait, mais une porte à double battant. Pulpeuse, charnue, très fendue, avec, derrière les dents éclatantes, une langue rose comme sa nursery et qui paraissait lutter pour ne pas prendre l’air.

— Je vous écoute, monsieur l’inspecteur, articula la bouche.

Boris Corentin exposa son cas : Juliette Mazard avait-elle entendu parler d’un certain Mike Madelin ?

Au nom, la jeune femme ne manifesta aucune émotion. Elle se contenta de hocher la tête en accentuant son sourire.

— C’est une longue histoire, dit-elle.

Elle hésita.

— Quelque chose à boire ?

— Comme vous voulez, fit avec empressement Corentin, que la « longue histoire » passionnait d’avance.

Juliette Mazard jeta un rapide regard à la pendule ancienne : deux amours de marbre en train de jouer à cache-cache avec le cadran.

— C’est l’heure du thé, remarqua-t-elle.

— Allons pour le thé, fit gaiement Corentin qui avait horreur de ça, rapport à Brichot qui lui en avait fait boire des hectolitres depuis des années, pour cause d’anglomanie.

Elle pressa discrètement une sonnette de table à côté d’elle.

Le maître d’hôtel était grand, fort et brun, avec une grosse moustache en brosse, incroyablement drue. Il étudia Corentin comme s’il avait une fiche à remplir sur lui.

— Madame désire ? fit-il en abandonnant l’examen anthropométrique comme à regret.

— Du thé, Kémal, dit joyeusement Juliette Mazard.

Elle se tourna vers Corentin.

— Comment le voulez-vous ? Lait ou citron ?

— Citron, dit Corentin, pour changer de chez Brichot.

Le maître d’hôtel revint au bout de cinq minutes. Faisant le service avec un art consommé. Et pourtant, il avait un handicap, qui intéressa aussitôt prodigieusement Boris Corentin : son annulaire gauche était coupé à ras de la jointure du métacarpe.

— Bel homme, estima Corentin aimablement quand il fut ressorti. Ce n'est pas banal, une femme qui a un maître d'hôtel.

Juliette Mazard sourit avec modestie.

— Vous savez, monsieur l'inspecteur, avec mon métier, j'ai besoin d'être protégée. Kemal ne me quitte jamais. En quelque sorte, il est mon garde du corps.

Corentin rêva un instant à ce que pouvait signifier : « ne me quitte jamais ». Et conclut qu'il avait vu juste. Il chassa des pensées absolument pas professionnelles.

La bouche essaya de se faire toute petite pour boire une gorgée de thé :

— C'est justement ce problème, reprit Juliette Mazard en reposant sa tasse, qui ma fait entrer en contact avec ce pauvre Mike Madelin.

Corentin, au mot « contact », recommença à rêver. D'autant plus qu'en face de lui, l'actrice paraissait avoir oublié qu'elle était en jupe et pas en pantalon. Levant la jambe droite avec vivacité, elle avait tranquillement posé sa cheville sur son genou gauche. Les yeux de Boris s'arrachèrent à des ombres agrémentées de dentelle.

— Mike Madelin m'avait été recommandé, poursuivit-elle, indifférente, par son frère Robert, chez qui j'ai travaillé un temps comme modèle photo.

— Je sais, je connais, coupa Corentin.

Elle partit d'un grand rire de gorge.

— Ah ! vous y êtes allé ?

Ses sourcils se froncèrent.

— Petit coquin !

— C'est tout à fait professionnellement, corrigea Corentin, impassible.

Juliette Mazard plongea les yeux dans les siens.

— Je n'en doute pas, monsieur l'inspecteur. Donc, Mike avait des problèmes. Pas de travail. Vous savez, il a toujours été un garçon instable et compliqué. Ça ne m'étonne pas qu'il ait fini comme trafiquant de drogue. Enfin, il était costaud et…

Elle sourit avec une moue satisfaite.

— Et très viril, je dois dire. Bref, je lui ai proposé cette place, que Kemal a prise par la suite.

Elle secoua la tête, l'air sincèrement désolé.

— L’imbécile a refusé. « Je n’ai jamais été salarié, m’a-t-il jeté à la figure. Ce n’est pas demain la veille que je commencerai. »

— Dommage pour lui, constata poliment Corentin qui commençait à avoir chaud, rapport aux cuisses de plus en plus découvertes.

Juliette Mazard daigna sourire.

— Eh oui, il voulait le risque. Il l’a eu.

Corentin vida sa dernière gorgée de thé.

— Vous n’aviez rien d’autre à me dire sur lui ? interrogea-t-il.

Elle leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu, non… Je ne vois pas.

Corentin se dressa brusquement et, faisant le tour de la table basse, il s’arrêta au-dessus d’elle…

— Déshabille-toi, fit-il durement.

Elle le fixa, ahurie.

— Vite ! insista-t-il.

Juliette Mazard battit des paupières.

— Mais, monsieur l’inspecteur, la police a de bien étranges méthodes aujourd’hui…

Elle se passa la langue sur les lèvres et désigna sa sonnette du doigt :

— Kémal est très costaud, je vous l’ai dit, fit-elle, narquoise.

Il rit :

— Tu n’as aucune envie de le sonner. Déshabille-toi.

Elle ferma les yeux et poussa un petit soupir.

— À votre guise.

Elle voulut se mettre debout. Il l’arrêta de la main sur l’épaule.

— Tu es très bien comme ça.

Les mains de Juliette Mazard se portèrent à la veste de son tailleur.

Corentin n’avait jamais vu ses films. Mais il sut très vite qu’elle devait y avoir aussi une spécialité de déshabillage. Celui auquel elle était en train de procéder était un modèle du genre. Lent, faussement outragé. Entrecoupé de poses savantes prises comme par mégarde.

Une fois sa veste et son chemisier enlevés, Juliette regarda Boris.

— Qu’est-ce que tu préfères ? dit-elle. Le soutien-gorge d’abord ? Ou la jupe ?

Il se dit quelle devait répéter une scène de film vingt fois tournée. Tant pis. C’était une excellente actrice.

— La jupe, dit-il rapidement.

Elle se contorsionna sur le cuir du canapé et la jupe alla rejoindre la veste et le chemisier. Alors, elle se cambra, et ses mains allèrent se réunir dans son dos, à la recherche de l’agrafe de son soutien-gorge. En même temps, son visage prenait une tragique expression de désespoir.

— Tu ne faisais pas un numéro de bourgeoise incomprise chez Robert Madelin, par hasard ? fit Boris.

Elle s’arrêta, interloquée, les deux mains retenant les bonnets de son soutien-gorge.

— Si, comment tu l’as deviné ?

— Comme ça, fit-il. Continue.

Quand elle n’eut plus sur elle que ses bas, elle lui demanda s’il voulait quelle les garde.

Il dit que oui. Puis il la fit descendre du canapé, l’obligeant à s’asseoir sur la moquette. Elle obéit, et quand elle fut dans la pose qu’il avait demandée, ses seins, larges et arrogants, s’écartèrent doucement. Il l’enjamba. Docilement, elle tendit son visage offert vers lui…

— Tu es beau, murmura-t-elle en baissant les yeux.

En la pénétrant, il se rappela Diane, l’autre soir. Diane, l’artiste tombée au fond de la déchéance parce que des gens comme les frères Madelin, le maître d’hôtel à l’annulaire coupé et cette professionnelle de la pellicule, tiraient frénétiquement tout l’argent qu’ils pouvaient du trafic de la drogue.

Il eut envie de venger Diane. Ne serait-ce qu’en souvenir de ce quelle lui avait donné, le soir où elle s’était offerte à lui.

Il se cambra, cherchant le fond de la gorge.

Big Mouth gémit en se cabrant.

— Laisse-toi faire, souffla-t-il, ou je te gifle.

Elle lutta. Il se cala sur elle, les genoux sur ses avant-bras et se cabra encore. Alors, elle ne bougea plus. Vaincue. Secouée de spasmes de toute la gorge, chaque fois.

Il la massacra longtemps. Mais sans aller au bout de son plaisir. Soudain, il se retira. Elle le regarda en haletant. Des larmes perlaient au coin de ses yeux :

— Tu es terrible, gémit-elle.

— À genoux sur le canapé, dit-il.

Une lueur d'effarement passa dans les yeux de Big Mouth.

— Non, dit-elle, tu demandes trop.

Il rit :

— Je suis sûr que tu fais ça très bien. Ça doit même être ta spécialité.

Elle baissa les yeux et se mit dans la posture demandée. Il entra de nouveau en elle. Encore plus profondément cette fois. Comme elle se trouvait, avec la gorge dans le prolongement du buste, aussi droite qu'un avaleur de sabre, elle était obligée de le recevoir à la plus extrême profondeur.

— À toi, maintenant, fit-il.

Elle obéit.

À présent, c'était le fond de sa gorge seule qui agissait, se serrant, se relâchant, dirigeant les mouvements alternés de sa glotte.

Boris cherchait à se retenir. Mais il explosa très vite. Elle le reçut en râlant.

En se relevant, il lui sourit.

— Tu mérites ton surnom, constata-t-il. Dommage qu'on n'ait pas pensé à toi pour « Gorge profonde ».

— Oui, fit-elle, rêveuse, en se massant la gorge, dommage que je ne sois pas américaine.

Elle s'était rassise, restant nue.

Il lui servit une tasse de thé.

— D'où viennent les filles, chez Robert Madelin ? dit-il tout à coup.

Elle l'observa, contrariée.

— Tu recommences…

— Je n'ai pas arrêté.

Elle poussa un soupir.

— On ne dirait pas.

Il insista :

— Je t'ai posé une question.

Elle releva la tête et le nargua du regard :

— Donnant-donnant ! cria-t-elle. Si tu es capable de me faire l'amour à moi, maintenant, je te dirai ce que je sais.

Il reposa sa tasse avec lenteur. Devant lui, elle frémissait, la poitrine soulevée de rapides inspirations furieuses. Plus du tout la professionnelle, la spécialiste des poses porno. Une fille nue et folle de rage.

Surpris, il s'aperçut que son ventre recommençait à s'enflammer. Pas tellement surpris, en fait. Le meilleur aphrodisiaque, pour lui, ça avait toujours été de se voir mettre au défi par une femme.

Il la prit sur la moquette.

Quand elle fut rhabillée, elle sonna pour redemander du thé. Il fit la grimace.

— Je vois, dit-elle avec un éclair de tendresse. Tu veux du whisky ?

Il fit oui de la tête. Le maître d'hôtel l'observait avec une attention qui lui parut teintée de jalousie. Il ne se sentit pas très à l'aise en estimant son tour d'épaules.

— Je tiens ma promesse, dit Juliette Mazard. Les filles sont recrutées au *Studio Cagnard*, rue Fontaine.

Elle sortit un miroir de poche du tiroir d'une petite table et s'examina le visage.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi ça t'intéresse, dit-elle. C'est un studio de danse. En cheville avec des troupes américaines. Rien à voir avec la drogue, puisque c'est sur la drogue que tu enquêtes.

Il masqua d'un battement de paupières la brusque illumination de ses prunelles. Sans s'en douter, l'actrice venait de provoquer un tilt dans son esprit. Lequel au juste, il n'en savait encore rien. Mais quand même, c'était intéressant cette concordance de petits faits : De la drogue… Des billets français pliés dans un sens qui est une habitude avec les dollars aux USA… Et puis, soudain cette petite phrase : un studio de danse où se recrutent des modèles pour photos spéciales et qui est en cheville avec des troupes américaines.

— Tu as raison, dit-il, tu n’as rien d’intéressant à me dire.

Il sortit une Gallia, songeant à ce maître d’hôtel à l’annulaire gauche coupé. Comme le Turc vu par Brichot à l’aéroport…

— Kemal est Turc ? interrogea-t-il distraitement.

Elle rabaissa son bâton de rouge.

— Oui, pourquoi ? Comment sais-tu ?

Il haussa les épaules.

— C’est un prénom turc, non ?

Elle n’avait pas cillé. Et il la trouva sacrément forte. Parce que, quand même, la Turquie, c’est un des deux premiers fournisseurs de drogue du monde avec le fameux triangle d’or du Laos !

Une seconde, il hésita à jouer le grand jeu. À la soumettre à un interrogatoire en règle. Il se ravisa. D’abord il n’avait aucune commission rogatoire ni, a fortiori, le moindre élément capable de lui faire perdre pied. Ensuite, il fallait la ménager, la garder comme un pion à jouer plus tard, si nécessaire.

Ils se quittèrent en s’embrassant sous l’œil de plus en plus turc du mutilé à grosse moustache.

— Il vit ici, celui-là ? murmura Boris à l’oreille de Juliette.

— Non, t’inquiète ! pouffa-t-elle. Il quitte son service à dix heures.

Elle plongea les yeux dans les siens.

— Tu reviens quand ? fit-elle.

— Assez tôt, dit-il.

Une pénible nouvelle attendait Boris Corentin à son retour à la « Maison ». Les gars de Richard, venus s’intéresser à lui avec vingt-quatre heures de retard, avaient trouvé Siméoni mort chez lui.

Noyé dans sa baignoire. Ses jambes plâtrées dépassant à l’extérieur.

La conférence spéciale, dans le bureau de Charlie Badolini, dura jusqu’à vingt heures.

Corentin avait de lui-même tout raconté de ce qu’il avait fait et savait. Sous l’œil furieux de Richard qui, lui, n’avait rien à annoncer.

Il fut convenu que carte blanche était donnée à l'inspecteur Corentin et à son adjoint Brichot.

En sortant, Corentin prit affectueusement l'épaule de Brichot.

— C'est la fête à table, chez toi, ce soir ? interrogea-t-il.

— Ça m'étonnerait, souffla Brichot. On est lundi. Je vais avoir du porc. J'ai horreur de ça.

— Tant mieux, dit Corentin, l'air rassuré. Comme ça, tu auras fini plus vite.

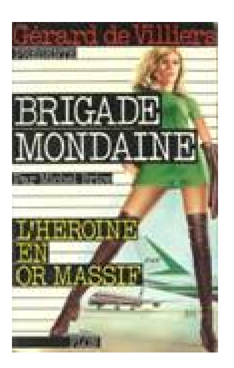
Brichot rectifia avec angoisse son nœud de cravate.

— Boris, geignit-il, tu me prépares un coup en vache.

Corentin secoua tristement la tête de haut en bas.

— Tu las dit. C'est cette nuit que tu te déguises en clodo.

# CHAPITRE XI




Corentin raccrocha, satisfait. Muller, le gars de Richard envoyé en planque devant chez Juliette, avait bien fait son travail : Kemal, à vingt-deux heures pile, était sorti.

Et une voiture immatriculée CD l'attendait à la porte de l'immeuble.

Muller avait raté la filature, mais ça n'avait pas d'importance. Son collègue Francelet avait appelé avant lui (Muller avait été retardé, pour

rendre compte, par sa poursuite) pour annoncer qu'une Mercedes immatriculée CD avait déposé à 22 h 20 un gars brun moustachu à l'entrée de la Fondation artistique turque de la rue de Varenne.

Confirmation totale sur quelques points précis pour Boris Corentin, désormais maître de l'enquête.

Par l'automatique police, il se fit brancher sur la voiture radio de Francelet.

— Alors ? fit-il nerveusement. Tu es où ?

— Rue Bonaparte. La Mercedes est repartie cinq minutes après. Le moustachu portait un paquet sous le bras. En route vers la Seine.

— Ça va, dit Corentin. Rappelle ton chef. J'en sais assez.

Il raccrocha.

— Mémé, dit-il, à toi de jouer.

Affalé dans son fauteuil, Brichot faisait peine à voir. Disparus les tweeds chauds et confortables, les chemises à col souple et les cravates de tricot façon week-end dans le Sussex. Mémé Brichot, l'anglomane, était devenu clochard.

À s'y méprendre. Sortie des réserves spéciales des soupentes de la P.P., une invraisemblable tenue avait atterri sur ses épaules. Tout y était, des reprises aux effilochages, en passant par les taches de graisse et de vin. Jusqu'à l'odeur.

Mémé puait.

Réellement.

En plus, il se sentait sale dans sa propre peau. Pour faire plus vrai, on l'avait obligé à se « savonner » les mains au cambouis. Histoire de lui noircir le tour des ongles.

Mais ce qui le faisait le plus souffrir, c'était les chaussures. Pas tellement parce qu'elles étaient éculées et boueuses. Parce qu'elles avaient des bouts pointus. À la mode italienne ! Ce que Brichot haïssait le plus.

— Au Sud de la Loire, tous des nègres ! avait-il coutume de dire quand on lui parlait du Midi, et a fortiori de tout ce qui faisait le tour de la Méditerranée.

Oubliant allègrement qu'il était du Berry, donc du sud de la Loire.

— Courage, Mémé, fit Boris, ému. On y va.

Brichot se leva péniblement. Il renforça son béret trempé dans le vin et vérifia que son litron de rouge gonflait bien la poche du veston rase-pet. Il enfila un vieux manteau qui devait avoir mille cinq cents nuits sous les ponts de Paris au compteur.

— Au moins, en travelo, fit-il aigrement, j'étais propre.

— Un grand acteur ne peut pas toujours jouer les mêmes rôles, proposa gaiement Corentin.

Brichot extirpa ses lunettes de son nez et les examina avec dégoût. Pour faire encore plus vrai, on les avait huilées.

— Enfin, dit-il, j'ai mon caleçon pour moi.

— Ton caleçon ? jeta Corentin, bloqué sur le seuil.

Brichot daigna sourire.

— Tu t'imagines que j'ai mis un slip de clodo ? Pas dingue. Pas envie d'attraper la chtouille. Qu'est-ce que dirait Jeannette ?

Il arrondit sa moustache.

— Côté intime, je reste Old England, déclara-t-il sentencieusement.

Aimé Brichot sourit dans son recoin pisseux. Les gars de la P.P. avaient été sympas : dans son litron, c'était du Beaujolais nouveau, pas du picrate, qu'ils avaient mis. Le genre de petite attention qui remonte le moral dans les moments pénibles. Et il y était en plein. Tragique, l'odeur d'urine où il était confiné. Tragique, la saleté sous le pont du Carrousel, côté rive gauche. Heureusement, outre le Beaujolais, il avait une deuxième consolation. Il était seul clodo. Pas de risque de promiscuité avec des « confrères ». Une chance. Qu'est-ce qu'il leur aurait dit, lui, Aimé Brichot, inspecteur de la Brigade mondaine et père de famille ?

Un peu après onze heures et demie, il vit arriver deux silhouettes. Lune après l'autre, toutes les deux grandes et fortes. Mêmes cheveux noirs. Instantanément, dans le premier, il reconnut le téléphoneur au doigt coupé de l'aéroport. Autrement dit, le maître d'hôtel de l'actrice porno dont Boris lui avait fait la description détaillée. L'homme portait un paquet.

Comme avait dit Francelet. Un gros paquet qui changea de mains. Puis, le moustachu sortit de ses poches plusieurs autres paquets. Très petits ceux-là.

L'autre s'en remplit les poches, veste et pantalon.

Brichot sortit vivement son litron et le porta à ses lèvres : les deux Turcs l'avaient remarqué.

Il but une gorgée de plus : les autres s'approchaient.

Quand ils furent au-dessus de lui, Brichot n'eut aucun mal à hoqueter. La trouille, d'abord, et puis, le Beaujolais. Il était excellent mais nouveau, et donc assez vert.

Les Turcs hochèrent la tête, dégoûtés. Brichot leur adressa un sourire niais.

La gaffe.

L'autre brun, celui sans moustache, le prenait mal. Dans sa langue, il jeta quelques expressions bien senties à Brichot en s'avançant vers lui.

Vert de peur, Brichot brandit son litron, et tout à coup, il se rappela une rengaine de son enfance.

Il se mit à beugler.

*Etoile des neiges,*

*Mon cœur amoureux,*

*S'est pris au piège*

*De tes beaux yeux…*

Il avait commencé un ton trop haut. Or, la fin d'Etoile des neiges se chante plutôt grave.

Ça dérailla au niveau de « beaux yeux » dans la voix de Brichot. Juste ce qu'il fallait, sans le vouloir, la parfaite imitation du poivrot aviné sous un pont de Paris.

Rassurés, les deux Turcs s'éloignèrent.

Très vite, le moustachu au doigt coupé (Brichot avait eu le temps, malgré sa trouille, de noter le détail une nouvelle fois.) s'en alla vers la chaussée, en haut. L'autre resta seul. Pas pour longtemps. Peu avant minuit, des ombres commencèrent à arriver.

Les camés.

Un à un, ils venaient chercher leurs sachets. Donnant-donnant. L'argent contre le sachet. Chaque fois.

Brichot en compta une dizaine, coup sur coup. Puis le rythme se ralentit. À minuit, il n'avait plus vu de camé depuis vingt minutes. Histoire de bien jouer son rôle, il reprit Etoile des Neiges, complètement ivre désormais. Le Beaujolais nouveau titre treize degrés, et il n'en restait plus que trois doigt au fond de la bouteille. Le reste était dans l'estomac de Mémé. Ajouté aux trois ou quatre petits verres de plus sirotés en douce chez lui, en cachette de Jeannette, à la fin du dîner, pour se donner du courage.

Brichot s'enroua, s'arrêta, vida le fond de la bouteille et la balança à l'eau. Heureux. La vie de flic a de bons moments : Ça serait drôle à raconter aux jumelles quand elles auraient l'âge de raison !

Il se bloqua : la bouteille venait de faire un plouf à ras d'un « boudin ». Un gros canot pneumatique à hors bord qui venait d'arriver doucement sans presque aucun bruit. Le moteur au ralenti maximum. Invisible dans l'obscurité de partout ailleurs, sauf de la place de Brichot.

Totalement dessaoulé, il écarquilla les yeux. Le revendeur s'approchait du bateau. Il se pencha. À bord, deux hommes. L'un au moteur, l'autre à l'avant, qui agrippait à deux mains un anneau d'amarrage. Le revendeur lui tendit le gros paquet.

Après, tout se passa très vite.

L'homme au moteur tendit le bras vers Brichot, qui se rendit compte trop tard que, pour un clochard, il était bien curieux. Le Turc bondit vers lui. Brichot vit un poing levé. Il s'effondra, assommé, sans avoir eu le temps de pousser un cri. Ses lunettes volèrent.

Puis, son corps se lova mollement au fond du bateau qui démarra. À toute vitesse cette fois.

En haut, entre les boîtes des bouquinistes, le bruit fit bondir Corentin. Il se jeta en avant, ses jumelles à infrarouges collées aux yeux.

Et il vit nettement, l'espace de dix secondes, le crâne chauve de son équipier qui luisait doucement au fond du boudin, passé le pont Royal, direction aval. Pleins gaz.

Au quart de seconde, Corentin prit sa décision.

— Aux bagnoles, vite ! hurla-t-il. Suivez les quais ! Sans moi !

Rabart et Tardet bondirent à leurs volants et démarrèrent.

Resté seul, Corentin fonça vers la borne d'appel au coin du pont. En même temps il sortait fébrilement son trousseau de clés. Au milieu des siennes, une petite clé carrée qui ne le quittait jamais. La clé spéciale que trop peu d'inspecteurs pensent à garder toujours sur eux.

Corentin l'enfonça sur la vitre. Celle-ci s'ouvrit d'une poussée. Il saisit le téléphone.

Au Central Police, quai des Orfèvres, une petite lumière blanche s'alluma quelque part sur le cadran des bornes. Rouge, elle aurait signifié que la vitre avait été brisée. Blanche, elle signifiait qu'un flic appelait.

— Vite, cria Corentin d'une voix hachée, branchez-moi sur la Brigade fluviale.

Deux minutes plus tard une vedette rapide décollait du ponton de la Brigade fluviale amarré quai de Conti, juste en face du Vert Galant.

Deux minutes encore et elle fonçait vers le pont Royal.

— Nom de Dieu, pensa Corentin avec un frisson, Jeannette va me tuer si je ne le lui ramène pas.

# CHAPITRE XII




Brichot luttait pour rester digne. Impossible. Quoi faire d'autre que de grelotter en plein mois de décembre quand on est en caleçon dans un atelier au bord de la Seine ?

Il abandonna tout orgueil et laissa ses dents claquer.

— Tu as vu ça ? dit le petit blond qui lavait déshabillé. J’avais raison. Ça puait trop, ces fringues, pour être du vrai. Regarde le caleçon !

Il leva le nez vers son collègue, un ventre mou qui observait la scène, la bouche mauvaise, assis à côté du Turc sur des sacs de ciment.

— Un caleçon ! À notre époque ! murmura le ventru, de plus en plus dégoûté.

Il ricana.

— Ça ne fait pas très clodo…

Le blond revint sur Brichot et le contournant, retourna le caleçon à hauteur de la ceinture.

— Old England… Monsieur le Clodo a des caleçons d’Old England !

Il abandonna Brichot, qui se recroquevillait de plus en plus sur lui-même. Aveugle. Il avait perdu ses lunettes sous le pont du Carrousel et, pour lui, le monde n’était plus qu’un affreux théâtre d’ombres nageant dans un brouillard de glace. Une sourde rage montant dans sa gorge. La seule chose qu’il y eut de chaud en lui. Il avait envie de tuer. En même temps, il ne se faisait pas d’illusions. C’est lui qu’on allait tuer. Dans le monde de la drogue, on ne prend pas de risques avec les curieux. Il sentit des larmes couler sur ses joues. Pas de froid. De pitié. Pour Jeannette et pour les jumelles. Qu’est-ce qu’elles allaient devenir sans lui ? Puis il pensa à Boris. Sans rancœur. Sans lui en vouloir de l’avoir envoyé là. Le boulot, c’est le boulot.

— Old England peut-être, dit le ventru, mais moi, je te dis que c’est un flic. Un flic maniaque d’Old England, voilà. Un flic quand même.

Flic, c’était le premier mot qu’avait entendu Brichot en reprenant conscience au fond du boudin. Et prononcé par le ventru. Déjà. Après, il avait essayé d’observer. En vain. Sans ses lunettes, il n’était plus Brichot. Tout ce qu’il avait pu noter, avec les ombres, c’était le nombre de ponts sous lesquels il était passé. Une trentaine au moins. Vu qu’il n’avait pas dû reprendre vite conscience, il devait être loin de Paris à présent. D’ailleurs, quand on l’avait poussé à terre, à peine débarqué, il avait respiré cet air, frais et parfumé même en hiver, qui n’existe que loin des villes. L’air de la campagne. Et puis, tout de suite après, dans des bruits de portes métalliques, une nouvelle odeur, celle de ciment frais cette fois.

— On fait quoi ? dit le Turc.

— On va prévenir le patron, dit le blond. Lui seul peut décider.

— On peut décider seuls, non ? rétorqua le ventru. Qu'est-ce que tu en penses, Nino ?

Il s'adressait au Turc.

Celui-ci grimaça :

— Je n'aime pas les engueulades.

— Tu as raison, reprit le ventru. On le liquide nous-mêmes. Ni vu ni connu, ça sera facile.

Brichot se dit que ses jambes ne le porteraient plus longtemps. Il chercha la porte, au jugé. Et il se mit à courir. Pour l'honneur. Il fut rattrapé au bout d'une minute.

— Attache-le, dit le Ventru.

À présent, les dents de Brichot claquaient comme une porte battant sous le vent. Pieds et poings liés, il reposait sur le ciment, par terre. Et le ciment était gelé. Il serra les dents pour ne pas supplier qu'on lui jette dessus une couverture. Orgueil de flic.

Nino hocha la tête, fataliste :

— De toute façon, si vous voulez mon avis, il faut prévenir le patron.

— Et pourquoi ? jeta le blond, contracté.

Nino désigna Brichot.

— Tu ne vas pas l'étouffer en silence ? Bon, alors, tout ça va faire du bruit.

Le blond hésita, décontenancé. Il fit le tour de l'atelier du regard.

— Surtout qu'on a un seul moyen si on veut le faire disparaître.

Dans un nuage, Brichot le vit tendre le bras vers une masse noire, énorme, à sa gauche.

— Oui, génial. Le concasseur ! s'exclama le ventru.

Sous les paupières de Brichot, des centaines d'étoiles se mirent à danser.

— Génial, dit le blond, mais bruyant, Nino a raison. Je vais appeler le patron.

Les étoiles commençaient à disparaître dans les rétines de Brichot mais il s'était mis à haleter à petites inspirations saccadées quand la porte de

l'atelier s'ouvrit. Le blond était parti téléphoner.

— Alors ? firent les autres à son retour.

— Solution finale acceptée, dit le blond en riant.

Le blond hurlait dans le vacarme du concasseur.

— Tu vois la boîte ? cria-t-il.

Brichot voyait, cette fois. Il n'était que myope léger. Et jusqu'à deux mètres, ça allait : il avait examiné le concasseur, le rouleau denté, le tapis métallique qui tournait lentement jusqu'aux dents du broyeur avec des grincements acides. Avec calme. Fataliste. C'était fini pour lui. Il n'aurait jamais cru qu'il prendrait ça si bien. Etrangement, il s'était même mis à observer l'appareil d'un œil technique. Il n'avait encore jamais vu de concasseur. C'était étonnant, pour broyer des pierres, du métal, de la ferraille, des dents aussi fines. Une horlogerie incroyablement délicate pour un tel travail…

Oui, il voyait la boîte. Une boîte de bière que le blond lui présentait sous le nez. Blanche et rouge, avec la marque en anglais.

— Regarde toujours, fit le blond.

Il déposa la boîte sur le rouleau. La boîte s'en alla vers les roues dentées en sautillant. Il y eut un bref craquement. Elle disparut.

— Derrière, c'est le néant, le trou, reprit le blond, le magma, la poubelle.

Brichot ne tremblait plus. Comme si son organisme avait compris qu'il était inutile de se battre contre le froid.

— Viens, c'est ton tour, dit le blond.

Il le tira à lui. Brichot s'abattit en avant sur le rouleau. Une image le traversa tandis que le tueur passait un fil de fer entre les liens de ses poignets pour l'attacher à l'un des tubes du rouleau : il était à plat ventre. Comme les guillotinés sur leur planche avant de passer sous le couperet.

Aussitôt après, il se sentit partir en avant. Il ferma les yeux, pensa encore une fois à Jeannette et aux jumelles et essaya de se rappeler les phrases du « Notre Père ».

— Là-bas ! Il y a de la lumière ! hurla Corentin.

Il bondit sur l'embarcadère. Le seul dans le coin depuis un kilomètre. La distance exacte à laquelle il avait perdu de vue le boudin. Juste après l'avoir rattrapé. Et il ne pouvait compter que sur lui seul. Au téléphone-radio du bord, il avait pu entrer en contact avec les deux voitures. Perdues dans la nature…

Il fonça, suivi des deux flics de la fluviale. Tous trois revolver au poing.

Soudain, il se bloqua net.

— Lumière ! hurla-t-il.

Le projecteur du bord se déclencha. Cherchant sa trajectoire. L'espace d'une seconde, Corentin vit passer dans le pinceau lumineux une silhouette, puis une deuxième. Il courut, vit une troisième silhouette. Puis il y eut un bruit de moteur. Deux autres pinceaux lumineux. Des phares de voiture, cette fois.

La voiture disparut dans un hurlement de boîte de vitesses massacrée.

Corentin rabaissa son arme. Il avait failli tirer. Sans sommation…

— Brichot est sûrement encore là, fit-il d'une voix hachée. Venez. On fouille.

À mi-parcours, Brichot eut un ennui. Peu à peu, il sentait son caleçon qui descendait le long de ses reins, puis de ses fesses. Tiré vers le bas par un clou, un boulon, ou une dentelure de roue…

« Ah non ! pensa-t-il bêtement, je ne vais pas mourir tout nu. »

La vision du rouleau compresseur l'arracha à ses angoisses de pudeur. Les dents broyeuses s'étaient rapprochées à un mètre cinquante de son front.

Son caleçon continuait à glisser, accroché quelque part sur la poutre fixe de la machine, par un bout de fer pour qui Brichot aurait donné tous ses tweeds et ses shetlands en échange de ce seul bonheur : devenir un bout de fer qui n'est pas prévu au programme pour le concassage.

Il y eut une petite hésitation du tissu sur le dernier rebond des muscles fessiers. Vainement, Brichot essaya de rattraper la popeline avec ses mains entravées. Sans succès. La popeline se distendit.

Tout ce qui lui restait du monde d'avant l'horreur lâchait misérablement Aimé Brichot.

Les fesses à l’air, il recommença à progresser vers son destin.

Il y eut un craquement. Le caleçon était coincé à hauteur des genoux. Là où commençaient les premiers nœuds de la corde qui lui entravait les mollets et les chevilles.

Brichot gémit de douleur. Le caleçon le freinait et maintenant, les rouleaux mal huilés du tapis dérapaient sur ses côtes et sur les os de ses hanches, lui limant la peau comme à la toile émeri. Mais retardant le supplice final.

Corentin surgit dans l’atelier avec des yeux hagards.

— Mémé, non ! hurla-t-il.

Brichot tourna douloureusement vers lui ses yeux aveugles.

— Bye-bye, Boris, épouse Jeannette ! cria-t-il dans un hoquet.

Son Smith & Wesson balayant l’air comme une pendule à bout de bras, Boris chercha la manette de commandes du concasseur. Sans succès. Il vira vers le mur, les yeux de plus en plus fous.

Ça y était. Il avait trouvé !

À cinq mètres, le tableau d’électricité, avec les plombs et les disjoncteurs.

Le Smith & Wesson cracha furieusement. Il y eut un feu d’artifice et puis, une sorte de vomissement métallique : le robot s’était arrêté.

Brichot leva le nez. Et se fit une entaille au front. Celui-ci touchait les premières roues de requin du broyeur.

Dans la lumière de la lampe-torche venue de la vedette, Corentin rhabillait Brichot.

— Merci, fit Mémé, dans un claquement de dents.

Il essaya de sourire.

— Boris ? reprit-il. C’est une bonne maison quand même, Old England, non ?

Il s’évanouit.

# CHAPITRE XIII




Jeannette Brichot attrapa son gant de crin.

— Mémé, fais le dos rond, ordonna-t-elle.

Aimé Brichot se courba dans la mousse qui remplissait à ras bord la baignoire. Dans les grandes occasions, Jeannette savait ne pas lésiner. La mousse était même bleue. Elle avait vidé dans la baignoire les trois quarts de son flacon de sels de bains.

— Vas-y, dit courageusement Brichot, le menton dans le sternum.

Le gant de crin plongea.

Étrillement en règle…

— Bordel de pute à Rital ! beugla Brichot après avoir tenu quarante-cinq secondes.

Jeannette releva la main et contempla avec l'air effaré d'une bonne sœur face à un chimpanzé le nourrisson cramoisi et adulte qui baignait sous elle.

— Mémé, fit-elle à voix basse, j'ai bien entendu ?…

— Oui ! fit Brichot en attrapant sur le rebord de la baignoire sa paire de lunettes de secours. J'ai dit « bordel de pute à…

— Mémé, s'écria dramatiquement Jeannette, tu t'es coupé. Tu vas voir les filles !

Elle se pencha, désarmée.

— Avec quel argent ? Tu ne fais pas de la tricoche au moins ? Ça, je ne te le pardonnerais jamais.

Corentin, qui piétinait du côté du lavabo en lâchant discrètement ses cendres dans un filet d'eau, noya la braise de sa cigarette qu'il enfourna

dans sa poche.

— Donnez-moi le gant, Jeannette, fit-il, péremptoire. Ça vaudra mieux, vous allez finir par divorcer tous les deux.

— Debout, fit-il en prenant Brichot sous le bras.

Un épouvantail à faire fuir toutes les téléspectatrices à l'heure de la pub pour des lessives plus décapantes les unes que les autres dressa son anatomie osseuse enrobée de bulles.

— Fais gaffe devant quand même ! gémit Brichot. Je n'ai pas que les côtes de râpées.

Il porta deux gants de mousse bleuâtre à hauteur du pubis.

— Là aussi, ça a frotté, avoua-t-il avec difficulté.

Corentin observa, compatissant, le triangle moussu entre les os saillants des hanches. Une petite chose frigorifiée tremblotait dans des éclatements sporadiques de bulles.

— Tu n'as pas encore fait la réaction, décréta-t-il. Bouge pas, je frotte.

Le gant s'avança, impitoyable.

Brichot noya sa moustache dans la mousse.

Il éternua. Arrosant Corentin et le mur derrière lui.

— Jeannette ? fit Corentin tout en poursuivant son étrillage. Vous croyez vraiment que ce portemanteau est capable de penser à quelqu'un d'autre qu'à sa petite Jeannette chérie ?

— Non, bien sûr, Boris, lâcha Jeannette, fondante, je l'ai calomnié. Pardon, Mémé.

— Je te pardonne, dit Brichot, grandiose en se bagarrant à deux mains avec le gant de crin.

Brichot sirotait son troisième grog. Il fixa Corentin, soufflant une haleine à faire exploser tous les ballons d'alcootest.

— On les tient, non, Boris ? articula-t-il pâteusement.

— Bien sûr, Mémé, fit Corentin, affectueux. Demain, à la première heure, pendant que tu dormiras avec tes chaussettes de laine et ton pull à col roulé, pour prolonger la réaction, j'irai cueillir tous ces salauds, les doigts dans le nez, à la cimenterie.

— Bravo, Boris ! je te fais confiance, hoqueta Brichot.

Il repoussa d’une main hésitante son verre vide et, couchant la tête sur ses avant-bras, se mit à ronfler aussitôt.

Tardet rehaussa sa petite taille devant Corentin. Débordant de fierté d’avoir été choisi pour remplacer Brichot le matin. Corentin, c’était son Dieu. Et en plus, le Dieu acceptait d’aller faire du footing avec lui sur la cendrée du stade Faralicq.

— M. Bouillet ma montré ceci, dit-il en tendant un papier.

Corentin attrapa le feuillet. Un double de plainte déposé pour vol d’un hors-bord type Hutchinson.

Le boudin exact des ravisseurs de Brichot la nuit précédente…

— Il est gonflé ! fit Corentin, épaté.

Il avait préféré envoyer Tardet à la Cimenterie, à Mantes-la-Jolie, dès l’heure d’ouverture des bureaux. De crainte que les passeurs de drogue l’aient repéré et noté son propre signalement.

Vite fait, sans termes inutiles, Tardet avait rendu compte du début de sa mission : une entrevue très polie, dans un beau bureau directorial, avec un homme d’une cinquantaine d’années, mince, élégant et sportif, qui avait ouvert des yeux sincèrement effarés en écoutant le récit de ce qui se passait la nuit dans ses ateliers.

— Nous vivons une époque affreuse, avait-il conclu en se mouchant dans un mouchoir de fil, brodé à ses initiales. Tous mes principes se décomposent. Des trafiquants de drogue venant, chez moi, pour faire subir à un de vos collègues le plus affreux des supplices !… Inimaginable. Complicité à l’intérieur de mon usine ? Hasard ? Qu’en pensez-vous ?

Tardet avait préféré pencher du côté du hasard. Et l’autre l’en avait chaleureusement remercié de la tête. Ravi de trouver un policier aussi intelligent.

C’est alors qu’il avait exhibé sa plainte pour vol, déposée une demi-heure avant au commissariat central de Mantes. Une plainte en bonne et due forme, irréprochable. Après tout, logiquement, on a le droit de posséder un Hutchinson quand on dirige une entreprise dont les matières premières, ciment, et sable, vous arrivent par voie d’eau.

Tardet se tapa le front de l'index.

— Excusez-moi, j'ai oublié, dit-il.

Il rit.

— M. Bouillet m'a généreusement fait cadeau d'un don pour les œuvres de la police.

Il se fouilla et sortit deux billets de cinq cents francs.

— Mince, fit Corentin, c'est le nabab !

Il tendit la main et se figea en attrapant les billets.

Ils étaient tous les deux pliés dans le sens de la longueur.

— Y'a un truc ? interrogea Tardet, intrigué.

— Comme tu dis, répliqua Corentin. Y'a un truc gros comme une maison.

Il rêva un instant, puis s'aperçut qu'il ne faisait pas participer Tardet.

— T'expliquerai très vite, jeta-t-il sans ironie. Pour l'instant, rends-moi un service. Je voudrais avoir le curriculum vitae de cet Alain Bouillet.

Il pointa l'index :

— Tu bats tes records de vitesse, bonhomme, hein ?

Tardet frémit.

— Comptez sur moi, patron.

Corentin le regarda sortir avec commisération. Sur lui-même. Voilà qu'un jeune l'appelait patron. Comme s'il était un commissaire. À trente-cinq ans. Décidément, il filait du mauvais coton…

— Passe aux raisons sociales, dit Corentin, avide.

Tardet immobilisa sa fiche cartonnée.

— Alain Bouillet, récita-t-il, est membre de sept conseils d'administration. Vous voulez les noms ?

— Dis toujours, fît Corentin en tirant une Gallia.

Tardet se racla la gorge et commença sa litanie.

— Homestake chemical. Aquitaine Bank, Magasins comptoirs, Française de Radio Technique SMD, Vallonberg and Co, Dijon SDA, Naval Bail Groupe B – Public…

— Tu es gentil, dit Corentin en jetant son *Cricket* au panier. Ta liste ne m'intéresse pas, j'aimerais entendre d'autres noms.

— Vous les connaissez d'avance ! s'étonna Tardet.

Corentin daigna sourire. Et se pencha pour récupérer son Cricket. Se rappelant qu'ils sont aujourd'hui rechargeables.

— Pas le moins du monde. Question de poker.

Tardet reporta ses yeux sur sa fiche.

— Je crois que vous avez votre brelan, dit-il avec respect.

— Abats-le.

— Directeur de la Clinique chirurgicale de la Faille à Neuilly, 1 rue de Saint-Sauveur, Administrateur délégué du golf de Domentienne…

Il ralentit :

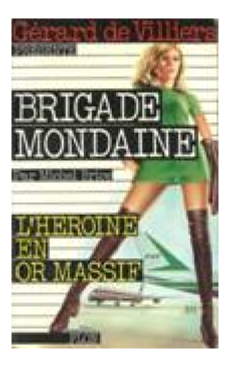
— Membre fondateur de la Fondation artistique turque.

Corentin agita la main, puis il sourit.

— Patron, vous ne me croirez pas. Alain Bouillet est aussi apiculteur : deux cent cinquante ruches dans sa propriété à Mantes-la-Jolie.

— Je me fous du reste comme de la couleur de ton Tee-shirt, dit-il. Tu peux ranger ta fiche dans tes dossiers.

# CHAPITRE XIV



« La vie de flic est à 95 % une vie de trou de serrure », récita aigrement Boris Corentin.

— Tu as la fièvre ou quoi ? s'écria Brichot.

— À côté de la plaque… reprit Corentin, de plus en plus dévoré par une envie de se saouler la gueule.

— Traduis ou écrase, lâcha Brichot qui, depuis la cimenterie, se prenait pour un flic de Jean-Pierre Melville.

Corentin alla regarder par la vitre si, dehors, le temps était favorable aux veinards qui ont le temps, et les rentes, d'aller à l'heure qui leur convient piétiner la cendrée des stades.

— Je cause pour moi, conclut-il.

Brichot rangea sa boîte de daube dans un tiroir.

— Quand on divorce, dit-il, on la ferme, c'est plus digne.

Corentin daigna sourire.

— Allons, Mémé, excuse, j'avais mes nerfs…

— De qui c'est, ta citation ? questionna Brichot, intrigué.

Corentin étudia le cirage de ses chaussures, face à lui sur son bureau.

— Tu es mariole, Mémé, fit-il. Tu as deviné que je citais quelqu'un.

Brichot rougit de plaisir :

— Et c'est qui ? dit-il avec un air d'écolier parfaitement imité.

Corentin se plia vers ses chaussures, visant une tache de boue d'une chiquenaude.

— Alexandre Dumas. *Le comte de Monte-Cristo*, expliqua-t-il, je ne me rappelle plus la page exacte.

— Tu lis encore Dumas ? s'exclama Brichot, admiratif.

— Plus le temps, rectifia Corentin. Mais j'écoute Berti.

Brichot agita les oreilles.

— Ah oui, le flic des R.G. qui fouine du côté des maisons d'éditions.

— Tu l'as dit, Max, je l'ai vu tout à l'heure au bar de chez Dolorès. De plus en plus passionné par l'édition. Ça l'excitait que J.P. Ragart reprenne, avec des fonds Hachette, la publication des œuvres de Dumas. Il avait les bonnes feuilles.

Il sourit :

— D’où la citation.

Brichot essuya ses lunettes.

— Tu es universel, Boris, remarqua-t-il un rien ironique.

Corentin fit la moue.

— Sauf que je porte des slips, pas des caleçons, corrigea-t-il.

Brichot daigna sourire.

Puis il revérifia que l’étiquette de sa boîte de daube était pure de tout ingrédient chimique.

— Boris, tu n’as pas le moral, conclut-il.

Corentin soupira :

— Ça t’étonne ? Deux jours qu’on a envoyé Rabert et Tardet en planque devant chez Bouillet, et tout ça pour rien !

Il y eut un bruit derrière Brichot. Assez discret pour que Corentin ne l’entende pas. Ou fasse semblant de ne pas l’entendre. Il se tourna, et son visage s’illumina. Tardet riait.

« Ouf, pensa Brichot, enfin du nouveau du côté du trou de serrure. »

— Chef, jeta Tardet avec excitation, regardez !

Il piqua un sprint en direction de Corentin avec une photo encore humide au bout des doigts.

Corentin allongea la main.

— Merde, le doigt ! fit-il en rabattant ses talons sur le lino.

Brichot se propulsa vers la photo.

— C’est mon type de l’aéroport ? exulta-t-il.

Corentin chercha une Gallia.

— Oui, fit-il nerveusement. C’est le maître d’hôtel. Et regarde la main gauche sur la poignée de la porte de l’immeuble où Bouillet crèche. Il manque l’annulaire.

Cardoso Vasarele agitait frénétiquement les doigts comme une call-girl pressée qui a mis trop de rouge à ongles pour être à l’heure à son rendez-vous surprise.

— Ça va, l’entraînement ? interrogea Corentin, résigné.

Il connaissait le cinéma du manipulateur chaque fois qu'il venait le trouver. Un quart d'heure de numéro gratuit à passer. Il soupira.

— Tu m'offres quoi, à boire ?

Cardoso accentua son air excédé de prima donna du rancart.

— Boris, tu sais où est le bar, non ?

Corentin alla fouiller du côté d'un faux secrétaire imitation Louis XV au plateau surchargé de bouts d'allumettes, de cartes truquées et des pièces perforées jetées sur des billets de toutes nationalités.

— Tiens, de la Suze ? remarqua-t-il intéressé.

Tu te mets à la mode ?

— Minute, je réponds après l'entraînement, fit Cardoso en tirant ses manchettes face à un château de cartes en Espagne.

Il manipula.

Avec succès.

Peu à peu, sous ses doigts longs et agiles, la pyramide en cartes se transformait en pyramide inversée, comme le système politique iranien. Le roi en bas, les valets en haut. L'équilibre impossible et pourtant vrai.

— Chapeau, avoua Corentin en regardant sa montre.

Déjà douze minutes. Il suça un peu de Suze. La pyramide vacilla et se rétablit, miraculeusement, sur un souffle léger venu des poumons de Cardoso.

— Au poil, j'ai pigé le truc, fit Cardoso Vasarele, satisfait, avec la voix de Gérard Majax à la télévision.

Il démolit sa pyramide d'un revers du petit doigt et fit tourner son fauteuil anglais.

— Je suis à ton service, dit-il, princier.

— Cardoso, dit gravement Corentin, ne me dis pas que tu es contre un petit service de prestidigitateur à un vieil ami.

Kemal tourna délicatement la poignée de la porte cochère, essayant de faire le moins de bruit possible. Pas envie d'alerter la concierge. On lavait cent fois prévenu : la vieille était insomniaque et acariâtre.

Il se retourna, écarquillant les yeux vers le carrefour Jasmin. À la recherche de la lanterne d'un taxi, à la station proche du métro. Sans grand espoir. À sept heures du matin, rares sont les chauffeurs qui ne luttent pas encore avec le bouchon de leur tube dentifrice.

Vingt mètres plus bas, Cardoso agita les doigts dans la R 16 à côté de Corentin.

— Macache, gémit-il en entendant craquer ses jointures, ça ne vaut rien pour les artistes, de travailler entre chien et loup. Regarde comme c'est gris dehors…

Corentin lui tordit la peau du ventre juste au-dessus de la ceinture :

— Attaque le Turc ! fit-il, impitoyable.

Cardoso Vasarele s'extirpa de la R 16 avec des faiblesses dans la volonté.

Ensuite, Corentin se rendit compte combien le manipulateur avait raison : le gros brouillard gris classique entre chien et loup dans les matins de décembre parisien. Il nota bien que Cardoso demandait du feu au Turc et faisait semblant de tituber comme un pilier de *Harry's Bar* qui en grille une dernière avant d'affronter bobonne. Mais il béa d'admiration devant la suite des opérations. Ce que la main gauche de Cardoso avait fait pendant que sa main droite maîtrisait le tremblement ivrogne de sa main droite sur la cigarette, seul Boris lavait remarqué.

Kemal, lui, n'avait rien vu, rien senti.

Il repartit, digne, crispé vers sa station de taxis.

— Ollé ! souffla Corentin entre ses dents.

Tardet bondit de la R 16 comme d'un starting-block. Corentin sourit en regardant foncer la courte silhouette musclée du jeune stagiaire.

« Bonne recrue », songea-t-il.

Son sourire s'accentua.

« Devrait aller au judo, corrigea-t-il. Mais possède des dispositions. »

Kemal se présenta devant la R 16, un peu tordu : la main de Tardet exagérait sur son cubitus et son radius droits dans son dos. Derrière eux, Cardoso inclina sa haute silhouette. Toujours en smoking. Corentin lavait saisi à la sortie de son numéro de prestidigitation au *Raspoutine*.

— Le lapin nage dans la poche, dit-il sentencieusement en s'éclipsant.

À côté de Corentin, Brichot se secoua.

— C’est de Dumas aussi ? demanda-t-il épaté.

— Non, corrigea Corentin, c’est du Yahia Kemal, une espèce de Dumas néo-classique turc.

— On nage en plein dans les Kemal, fit remarquer judicieusement Brichot en tirant le maître d’hôtel dans la voiture.

Il crocha le poignet du téléphoneur de l’aéroport pour le calmer et se pencha vers le dossier de Corentin.

— Tu es turc d’origine, toi aussi ? fit-il, soupçonneux.

Corentin s’esclaffa.

— Non, seulement pour les femmes, paraît-il.

Kemal reporta pour la nième fois ses yeux sur les petits sachets de plastique gonflé de poudre blanche devant ses yeux.

— Ça va comme ça, dit-il, vous m’avez eu.

Corentin acheva de boire le jus de fruit qu’il était allé remplir dans un bol de carton au distributeur du couloir.

— Je ne comprends pas exactement ce que tu veux dire, remarqua-t-il.

Le Turc tourna la tête à gauche vers Brichot, puis à droite vers Tardet.

— Ne vous fichez pas de moi, monsieur l’inspecteur, reprit-il, on sait tous ici de quoi on parle.

Corentin se leva.

— Alors, on va mettre ça noir sur blanc, ça vaut mieux pour toi, non ?

Il s’installa à sa machine et régla sa lampe.

Dehors, le jour commençait à poindre. Presque huit heures. Là-bas, de l’autre côté de la Seine, la sortie des trains de banlieue déversait sur le pavé de Paris son flot de bosseurs. Tous les alliés et les alliées de Corentin. Ceux et celles qu’il était en train de préserver de la tentation de la drogue. Celle qui prend chacun de nous, un jour ou l’autre, quand il y en a assez du boulot, de la fatigue, des fins de mois tragiques et qu’on rêve d’un moyen d’oublier, meilleur que le beaujolais trafiqué…

— Je t’écouté, dit-il après avoir engagé ses carbones dans sa machine.

Kemal commença à parler d’une voix hachée.

Corentin sortit la feuille. La troisième. Posément, il classa les premières frappes et les doubles. Kemal, les coudes sur les cuisses, la tête dans les mains, rêvait à des paysages d'Anatolie.

— Maigre, fit Corentin après avoir relu. D'accord, tu les mouilles tous, mais tu t'arrêtes là. Tu t'imagines que ça me suffit de savoir que ce sont toujours des filles qui passent l'héroïne via les USA ?

Kemal se cabra.

— Je ne peux rien dire de plus, gémit-il.

— Et pourquoi ? fit Corentin, impavide.

Kemal prit l'air excédé.

— Ecoutez. Personne ne m'a vu parler avec vous. Qu'est-ce que vous voulez ? Me retenir ici ? Vous n'avez pas de mandat d'arrêt. Si je retourne là-bas, avec la promesse que vous m'avez faite – elle tient toujours, hein ? – et que je vous lâche le bouquet, je suis un homme mort.

Il grimaça tristement.

— N'insistez pas. J'en ai déjà trop dit.

Sa grimace se transforma en faible sourire.

— Vous n'avez pas l'air bête, ça devrait vous suffire, non, pour deviner le reste.

Corentin hésita. Il se passa la main sur sa barbe naissante.

— Allez, ça va comme ça. Signe, dit-il.

Kemal s'exécuta. Avec une lenteur d'analphabète. À cinquante ans, il ne savait écrire son nom que de mémoire.

— L'heure du prochain départ ? jeta Corentin.

Kemal le fixa avec difficulté.

— Orly – vol Pan Am 528 – Embarquement 11 h 30.

Corentin soupira. Encore un tour de cadran sans dormir à prévoir…

— OK, fit-il, tu peux partir. Mais rappelle-toi : tu restes à notre disposition, sinon…

Le Turc se leva. Vieilli de dix ans. Corentin eut pitié de lui. Visiblement, ça n'était qu'un sous-fifre.

Il posa la question qui lui mangeait les lèvres depuis tout à l'heure :

— Tu as lâché le morceau bien vite, remarqua-t-il, pourquoi ?

Le Turc haussa les épaules en frappant sa poche gauche de sa paume.

— À cause du paquet, fit-il en coulant un œil vers Cardoso.

Corentin se passa la main sur la barbe encore une fois.

— Ecoute, reprit-il, en tendant la main vers le sachet sur la table devant lui, il faut que tu saches. Ça n'était pas de l'héroïne, celui-là, c'est de la farine.

Kemal ne bougea pas.

— Je savais, dit-il.

— Comment ça ? jeta Corentin, surpris.

Kemal se dirigea vers la porte du bureau et prit la poignée d'une main fatiguée.

— Je suis vieux, lâcha-t-il. J'en ai marre.

Il sortit sans dire au-revoir.

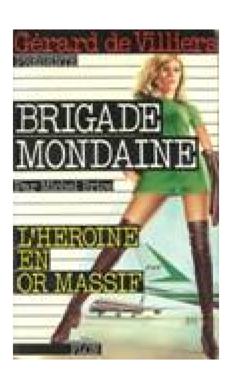
— Alors, Corentin, jeta avidement Badolini, quoi de neuf ? Ça nage de plus en plus, vous savez.

Il tapota son dossier sur le bureau.

— Les Américains s'excitent. L'héroïne envahit New-York comme les Martiens.

— On va nettoyer ça, Patron, fit Corentin, mystérieux. Ne vous en faites pas.

# CHAPITRE XV




Le barman était peut-être moins costaud que La Cogne, mais La Cogne, au moins, souriait aux clients. Corentin songea une fois de plus que la civilisation se perd dans les grands ensembles. Et qu'est-ce que c'était d'autre qu'un grand ensemble, l'aéroport d'Orly ?

Il jeta furieusement deux francs sur le comptoir, rêvant sans plaisir à ce que ça devait être à Roissy, ensemble neuf encore plus grand.

Le barman s'approcha, franchement rogue.

— Quelque chose ne va pas ? fit-il entre ses dents.

Sa malchance fut de tomber sur un flic avec une nuit blanche et une bonne dose d'émotions fortes dans les mollets.

— Exact, siffla Corentin. C'est le service qui ne va pas. Vous vous foutez de moi ou quoi ? Ça fait dix minutes que vous jouez les aveugles. Changez de boulot ou faites-le bien.

L'autre pâlit du côté des pommettes et se pencha par-dessus le bar, la bouche mauvaise.

— Hé vous, le mal rasé, vous allez la fermer, non ?

Corentin sentit quelque chose qui le démangeait dans sa barbe de la veille. Il tendit la main.

Le col du barman vint se jaunir un peu plus au contact des traces de bière et de café sur le zinc. Posément, Corentin lui fit essuyer ledit zinc sur un mètre. Il rejeta le col – et la pomme d'Adam – en arrière.

— Ça fait combien, sans le service ? reprit-il en plaquant la main sur ses pièces.

— Un cinquante, avoua le barman, dont les pommettes avaient viré au rouge.

— Monnaie, fit Corentin en soulevant la main.

Une pièce de cinquante centimes vint atterrir avec politesse devant lui.

— La prochaine fois que j'ai soif, fit Corentin en empochant la pièce, je veux le café brûlant et bien serré. C'est noté ?

L'autre baissa les yeux. Maté.

— Oui, monsieur, fit-il.

— Un autre, et comme j'aime, dit Corentin en ressortant la pièce, plus une autre d'un franc.

Il fut servi dans les trente secondes.

— *Wonderful* ! s'écria une voix de basse à côté de lui.

Corentin tourna la nuque. Un Texan à bottes de cow-boy rigolait à côté de lui dans sa bière.

— *You're right ! absolutely right !* dit le Texan. *Thank's to you. You make me friend again with France.*

— *Have you problem about hospitality, in there* ? fit Corentin.

— *Many problems ! My beer is hot*, s'exclama le Texan. *But y dont mind. I love French-men like you.*

Corentin vira vers le barman :

— Changez la bière de l'Américain. Et bien frappée.

Le barman s'exécuta et tendit son ticket.

— C'est vous qui invitez, fit Corentin.

Le Texan explosa dans un délire de gaieté.

— *Come on, my friend*, éructa-t-il. *Have a beer with me.*

Marcoule, le flic préposé aux douanes, était un copain de stade. Il sourit avec amitié à Corentin.

— Tu es sur le gros coup ? fit-il avec une mine apitoyée.

Corentin réalisa qu'il devait avoir une tête de noceur.

— Possible, souffla-t-il en tirant une Gallia. Au moins, on essaie.

Il se pencha.

— Aide-moi. Je veux avoir l'oreille pas loin au moment de la fouille du vol Pan Am 528.

Marcoule se massa les joues.

— Comment tu sais qu'il va y avoir fouille ?

— Je t'expliquerai après, dit Corentin. Pour l'instant, fais comme si tu étais toujours mon ami.

Judy Woolf, 1 m 72,54 kilos, 19 ans, et danseuse classique de son métier, avait mal aux seins. Une lourdeur pénible et qui la poursuivait depuis huit jours. Mais elle serrait les dents courageusement, confiante dans l'avenir. Enfin, la période des vaches maigres allait se terminer. Les mois passés à Londres à courir le cachet dans des boîtes minables, puis la fuite à Paris, les nouveaux échecs et, au moment de toucher le fond, la rencontre de Bob Leroy, imprésario, plein d'idées et de ressources, qui l'avait choisie entre dix postulantes pour l'envoyer danser à Las Vegas…

Elle serra contre elle sa valise de skaï pleine de chaussons et de collants. Son seul trésor… Quand même, elle était seule. Personne pour l'accompagner. À part ce brun inquiétant, là-bas de l'autre côté des barrières de douane, qui l'avait pilotée depuis Paris en taxi, l'abandonnant au moment où les haut-parleurs avaient annoncé le vol pour New York.

Judy soupira et s'engagea bravement dans la file des passagers pressés dans les barrières de douane, tenant serré contre sa poitrine son billet de classe touriste.

À trois mètres d'elle, Corentin se répéta mentalement la description donnée par Kemal. Cheveux blonds délavés noués serrés en chignon, mollets musclés et port droit de danseuse, c'était ça.

Il fit un signe discret au douanier :

— Mademoiselle, dit celui-ci, veuillez passer de mon côté.

Judy Woolf se sentait au bord de la syncope. De honte. Dans la petite pièce aux murs peints en gris satiné, elle était en slip et soutien-gorge. Devant elle, deux femmes d'âge indéfinissable, en blouses blanches. L'une fouillait ses bagages avec calme. L'autre « secouait son manteau, sa jupe, son pull, sondait ses chaussures.

Le visage professionnel, fermé comme une porte de prison se tourna vers Judy Woolf.

— Voulez-vous vous allonger là-bas, s'il vous plaît ?

— Mais, je ne comprends pas ? balbutia Judy.

— Contrôle de routine, reprit la fouilleuse. Il vaut mieux nous aider. Tout se passera bien.

Vaincue, Judy alla s'allonger sur une table couverte de moleskine beige, tout à fait semblable à celle d'un médecin.

La fouilleuse se pencha sur elle.

Souriante.

Judy frémit. Le sourire était plus maigre qu'une feuille de paie de danseuse classique.

— Surtout, il ne faut pas bouger, remarqua la fouilleuse.

En même temps, elle enfila un gant caoutchouté à sa main droite.

— S'il vous plaît, baissez votre slip, ordonna-t-elle d'une voix dure.

Judy s'exécuta comme dans un cauchemar.

La minute qui suivit fut courte, mais atroce.

La fouilleuse plongea d'abord son index et son médius dans le vagin de Judy, jusqu'au fond. Puis elle lui releva les cuisses de la main gauche.

— Veuillez vous tenir à la table, dit-elle.

Judy poussa un long gémissement. L'index de la fouilleuse venait de la forcer par-derrière. Doucement. Avec dextérité. Mais sans aucune hésitation. Judy se cabra, haletante, au comble de l'humiliation.

La main se retira. Le gant disparut, jeté dans un panier de plastique vert.

— Asseyez-vous, dit la fouilleuse.

Deux mains vinrent se plaquer sur les seins de Judy, passant entre l'armature du soutien-gorge et la chair.

Judy sentit qu'elle allait pleurer.

— Qu'est-ce qui vous permet ? gémit-elle. Que me voulez-vous ?

La fouilleuse s'était éloignée jusqu'à sa table et griffonnait sur une fiche. Elle daigna enfin s'intéresser de nouveau à Judy. Aimable pour la première fois.

— Pardonnez-nous, mademoiselle, dit-elle. Nous ne faisons que notre métier. Il y a eu méprise, sans aucun doute. Il ne faut pas nous en vouloir.

— Je peux me rhabiller ? demanda Judy d'une voix morte.

La fouilleuse l'observa en hochant la tête.

— Mais bien sûr, mademoiselle, c'est fini.

La porte se referma. Restée seule avec sa collègue, la fouilleuse alluma une cigarette.

— J'en ai marre, dit-elle, c'est toujours pareil. Des tuyaux crevés. On humilie des gens pour rien. Et pour quel bénéfice ? Même pas de quoi s'offrir la carte orange.

Les fouilleuses d'aéroport, auxiliaires agréées après examen, marchent au salaire et à la prime. Sept francs pour une exploration du vagin, dix francs pour une exploration du vagin plus rectum.

Corentin regarda la danseuse partir vers le couloir menant à l'avion avec ahurissement.

— Ça alors ! murmura-t-il. On n'a rien trouvé sur elle…

Il serra les dents.

— Salaud de Kemal. Il m'a roulé dans la farine.

Marcoule l'observa avec amitié.

— Tu devrais aller dormir, Boris, proposa-t-il. Tu as l'air crevé.

Corentin secoua la tête, comme pour chasser des tonnes de toiles d'araignée.

— Pas le temps, grinça-t-il, j'ai des visites à faire.

Il serra distraitement la main de Marcoule et fonça vers l'escalier roulant.

Juliette Mazard avait un double avantage sur Boris Corentin. D'abord, elle était propre, soignée, coiffée et fraîche d'une bonne nuit de sommeil. Ensuite, elle était en robe de chambre, ce qui signifiait qu'elle était nue dessous, et ça se voyait au premier coup d'œil.

Corentin la repoussa quand elle vint se coller contre lui.

— Pas le temps, grinça-t-il. J'ai des questions à te poser.

Elle leva vers lui des yeux candides.

— Ah non ! fit-elle en gonflant les lèvres. Je croyais qu'on en avait fini une bonne fois pour toutes avec les questions.

Il rit méchamment.

— Ça n'était qu'un acompte. On repart à zéro.

Elle pâlit. Impressionnée par ses yeux noirs furieusement fixés sur elle.

— D'abord, dit-il, pourquoi c'est toi qui m'as ouvert et pas ton maître d'hôtel ?

Elle fit semblant de s'intéresser à la couleur de sa moquette.

— Bonne question, dit-elle enfin. Je voudrais pouvoir y répondre moi-même. Il n'est pas venu ce matin. Il n'a même pas téléphoné pour s'excuser. Bizarre. Ça n'est pas dans ses habitudes.

Corentin se laissa aller dans le canapé de cuir :

— Fais-moi du café, dit-il.

Interloquée, elle sursauta.

— Hé, Monsieur l'inspecteur ! on se croit chez soi.

Il avança la main et attrapa la ceinture de sa robe de chambre. Il tira, la ceinture vint. Puis la robe de chambre tout entière. Avec une facilité surprenante, comme si un mouvement complaisant des épaules avait aidé le déshabillage.

— J'aime qu'une jolie femme me serve mon café à poil, conclut-il, satisfait.

— Petit salaud, dit Juliette Mazard sans haine dans la voix.

Elle sortit.

Le café était parfait. Ni trop fort ni pas assez. Et brûlant comme il fallait.

— Tu y as droit aussi, fit Boris, magnanime, en désignant la cafetière.

Il la regarda remplir sa tasse. Vivement intéressé. Juliette Mazard gagnait à se montrer sans ses artifices que sont les bas et les talons hauts, comme l'autre jour. Entièrement nue, elle était vraiment formidable.

— On remet ça avec notre petit jeu ? interrogea-t-il évasivement.

Elle joua les étonnées.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il sourit d'un air las :

— Il faut vraiment que je te rappelle les règles du jeu ?

Elle se lova vers lui :

— Je crois que non, fit-elle dans un souffle. Si je me rappelle bien, c'est donnant-donnant ?

— Exact, dit-il en l'attirant par la nuque.

Elle choisit d'elle-même la moquette et cria très vite.

— Attends, haleta-t-elle en recommençant à reprendre souffle, est-ce que ça te frustre si j'ajoute une nouvelle disposition aux dites règles du jeu ?

— Dis toujours, fit-il en arrêtant.

Elle sourit au-dessous de lui.

— Ça n'est pas pour me défiler, remarqua-t-elle, mais tu as été très bien… Alors, si tu veux terminer autrement…

Elle sortait la langue.

— Si ça peut te faire plaisir… dit-il hypocritement.

Elle fut aussi géniale que l'autre jour et, après, se recroquevilla contre lui.

— J'aime qu'un homme ne soit pas rasé, souffla-t-elle dans son épaule.

Il l'enveloppa doucement.

— Raison de plus pour ne pas me mentir, dit-il.

Elle frissonna.

— Ecoute, reprit-il. On n'est pas des ingrats chez nous. Si tu m'aides vraiment, tu n'auras pas de gros ennuis. Réfléchis bien. Tu n'es pas bête. Tu vois ce que je veux dire.

Il s'arrêta, et sa main descendit sur ses reins.

— Tu sais, dit-il encore, j'ai beaucoup avancé. Tout se met en place maintenant. Il ne me manque plus qu'un seul petit renseignement. Pas bien important. Un truc de rien du tout…

Elle ne bougeait plus, le visage toujours enfoui dans sa poitrine.

— Il me faut une adresse et c'est tout, murmura-t-il dans son oreille.

Elle dégagea son visage.

— Quelle adresse ? interrogea-t-elle en frottant sa joue contre la sienne.

Il chercha sa bouche.

— Celle d'une clinique.

Elle vibra dans ses bras.

— Pourquoi dis-tu ça ? balbutia-t-elle. Il ne fallait pas…

Il chercha ses seins avec la main droite entre eux deux.

— La danseuse – ne me demande pas laquelle, tu sais très bien de qui je parle – la danseuse avait dans ses bagages des cachets de pénicilline post-opératoire…

Juliette releva le front encore une fois.

— Dis, mon flic, quand tout ça sera terminé, tu me promets de passer un week-end ici ?

Il sourit.

— Kemal ne sera pas d'accord.

Elle ferma les yeux.

— Tu sais bien où il sera…

Il attrapa le bout de son sein droit et se mit à le caresser.

— Tu vois, tu as tout compris. L'adresse ?…

Elle replongea son visage contre son épaule.

— 26, rue des Abbesses, murmura-t-elle.

Il se dégagea doucement et se leva.

— Tu permets, je m'en occupe tout de suite.

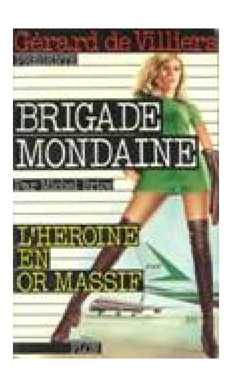
Elle le regarda avec découragement.

— Tous les mêmes. Tu n'as plus besoin de moi. Tu me lâches.

Il lui prit le visage entre les paumes.

— Ne sois pas conne, lâcha-t-il en riant. Un flic, c'est un flic, non ? Tu allais l'oublier ?

# CHAPITRE XVI




— Tu veux faire quelque chose dans la vie ou finir avec quatre gosses à la maison ?

Rudy Markani, imprésario de profession, du moins officiellement, chercha le nom de la fille sur sa liste.

— Bordel, jura-t-il, il n'y a plus que des cloches.

Nino se pencha à son oreille.

— Calme-toi, fit-il. Pour ce que tu as à en faire, c'est toujours bien.

Rudy Markani vérifia d'une paume exercée que sa moumoute tenait toujours.

— Tu as raison, grinça-t-il, il ne faut pas jouer les difficiles.

Il releva le nez vers la fille qui n'avait pas bougé, debout en face de lui, terrorisée.

— À poil, dit-il brusquement.

La fille sursauta. Horriblement gênée. Plus encore par le ton que par le sens.

Markani alluma une Winston d'un air dégoûté.

— T'en fais pas, lâcha-t-il radouci. De toute façon, je suis pédé.

La fille commença à se déshabiller, les yeux à terre, de plus en plus rouge de honte. Mais résignée. Presque un an déjà de chômage. La danse classique, en France, c'est fini. Même les plus grands professeurs l'ont compris. Comme Misha. Le grand Michel Reznikoff. Parti pour le Mexique un beau jour en abandonnant son cours du studio Constant, à Pigalle. Trop d'impôts, pas assez de subventions. L'art, ça a besoin de mécènes. Quand l'Etat ne veut plus jouer les mécènes, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Dramatique pour les filles qui avaient rêvé de tournées, de gloire, de voyages. Fini tout ça. À Paris, après dix ans de danse classique et de barre

quotidienne il ne restait plus qu'une seule solution quand il n'y avait plus un sou pour régler les arriérés de cours : aller trouver Rudy Markani.

Lui seul avait des propositions à faire.

Pas le Pérou… Tout juste des engagements de girl dans des casinos et des cabarets d'Amérique. Mais ça valait mieux que de crever la faim. Et puis, l'Amérique, ça fait toujours rêver les filles. On ne sait jamais… La chance, ça existe parfois.

Pour se donner du courage, elle se remémora le goût nourrissant des hamburgers, deux ans plus tôt à Dallas City (Texas) lors de sa seule tournée à l'étranger avec la Compagnie de Roland Petit et Zizi Jeammaire.

Elle trouva dans ce souvenir le courage de dégrafer son soutien-gorge, puis son slip, une fois ôtés sa jupe et son pull.

Après, elle lutta pour ne pas penser à la Danse, avec un grand D. Markani la faisait évoluer devant lui. Pédéraste peut-être, mais à tendance sadique. Sous ses directives Arlette n'en finissait pas de montrer comment la nature lavait faite.

Le plus terrible, c'était le regard de l'associé de Markani. L'homme, grand et puissant, n'était pas du tout le genre pédéraste. Ariette le sentait avec des frissons. Inutile de le regarder. Il suffisait de sentir son regard à lui parcourir son corps.

Si Markani n'avait pas été là, il lui aurait sauté dessus.

— Le cul est beau, fit Nino, placide, et les cuisses sont bien musclées. De ce côté-là, ça va.

Il fit le tour d'Ariette, qui haletait, immobile.

— La ligne générale est harmonieuse, non ? J'aime assez le ventre musclé, la toison surtout. Ça aussi ça plaira aux Etats-Unis.

Il rit.

— Cesse de te raser les aines. À Las Vegas les danseuses font du nu intégral, et les spectateurs aiment la vérité, intégrale elle aussi.

Les hamburgers, dans l'imagination d'Arlette, volèrent à son secours, plus impérieux que jamais.

— Oui, monsieur, fit-elle avec timidité.

Rudy Markani fit grincer son fauteuil tournant.

— Il y a un os, dit-il. Les seins. Trop petits. Je te le répète sans cesse et tu as toujours l'air de ne pas faire attention. Les Américains aiment les seins, les gros seins.

Il agita sa main gauche chargée d'une grosse chevalière à turquoise.

— Cette fille a les seins trop petits, lâcha-t-il, dégoûté.

Nino se rassit, tirant un cigare de la poche intérieure de sa veste.

— Tu as raison. Faut pas m'en vouloir, j'ai toujours aimé les petits seins.

Il soupira :

— Il n'y a jamais rien de parfait. Quel dommage.

Ariette se sentit pâlir. Tout échouait. Le pire c'est qu'elle avait lutté jusqu'au bout avant de venir se présenter là, dans le bureau atroce, place Pigalle, au-dessus d'une boîte de strip-tease, de Rudy Markani. Marché sur son orgueil et sa fierté. Accepté de se déshabiller devant ces deux hommes. Tout ça pour quoi ? Pour être rejetée. Elle eut brusquement envie de pleurer.

— On peut rattraper le coup, observa Markani, si la fille le veut.

Ariette reprit espoir.

Il se fit un peu aimable.

— À la limite, je te fais une proposition, reprit-il. Opération esthétique. Ça te va ?

Ariette crispa les mâchoires. C'était vrai : depuis toujours, elle savait qu'elle avait de petits seins. Aucune importance quand on fait de la danse classique. Olga Adabache, géniale, mais plate comme Noureïev, n'a-t-elle pas un jour remplacé au pied levé le danseur étoile dans l'Après-midi d'un Faune, chez Cuevas ? Mais dès qu'il s'agissait de vivre, autrement dit de passer au cabaret, plusieurs fois déjà, Ariette s'était vue refoulée, à cause de sa poitrine.

Elle prit une inspiration.

— Je n'ai pas l'argent, avoua-t-elle avec désespoir.

Markani daigna sourire.

— Aucune importance. Je paierai.

— Silicone ? hasarda craintivement Ariette.

— Non. Eponge plastique, c'est plus sûr, beaucoup plus…

Elle respira. Les siliconés, c'est dangereux. Cancer…

Nino souffla un nuage de fumée bleue :

— Il faut faire vite. Les Américains réclament.

Markani releva le nez vers Ariette.

— Tu es libre de ton temps, je suppose ?

Elle avoua que oui.

— Parfait. Demain, tu entres en clinique.

Il s'arrêta.

— Au bout de huit jours, tu pourras partir. Ah, j'oubliais. C'est une nouvelle technique. L'opération se fait en deux temps. On te place les éponges plastiques à Paris, et à ton arrivée à New York, on efface la cicatrice à l'air liquide.

Il sourit, affectueux :

— Tu verras. Même le milliardaire à qui tu taperas dans l'œil à Las Vegas ne s'apercevra de rien.

— Pourquoi en deux temps ? questionna Ariette avec émotion.

— Facile à comprendre, dit Nino en s'approchant d'elle. Seuls les chirurgiens américains savent maîtriser l'air liquide.

— Mais alors, insista timidement Ariette qui n'osait pas se pencher pour ramasser ses vêtements, pourquoi ne pas faire toute l'opération là-bas ?

Nino agita l'index sur la cendre de son cigare :

— Côté éponges, les rois, c'est les Français.

Elle n'insista pas.

— Tu peux te rhabiller, dit Markani en faisant une croix en face de son nom.

Elle obéit, soulagée.

— Hé, fit-il quand elle eut terminé, tu ne me demandes pas où tu vas ?

— À Las Vegas, je suppose, dit-elle, interloquée.

Il ricana.

— Bien sûr, mais tu ne veux pas signer de contrat, ni savoir combien de temps tu resteras là-bas et à combien se montera ton cachet ?

Elle haussa les épaules, fataliste.

— Je vous fais confiance.

Il sursauta, ahuri.

— Tu es gonflée ! Bon, c’est quand même mon boulot de te tenir au courant. J’ai un engagement de girl au Désert Inn pour toi. Trois spectacles par nuit. Trente dollars par jour, plus la chambre et le breakfeast. Mais pas le reste. Ça te va ?

Elle baissa la tête d’un air excédé.

— Tout me va, dit-elle. Je pars quand ?

— Dans dix jours.

Nino se précipita pour lui ouvrir la porte :

— Dis, Ariette, fit-il avec des yeux morts d’amour. Avant d’avoir des nichons de Jayne Mansfield, tu ne veux pas faire un soir ou deux le bonheur de Nino ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Monsieur Nino, fit-elle d’une voix épuisée, ça n’est vraiment pas le moment.

Elle sortit.

— Une de plus ! s’exclama gaiement Markani. À nous les dollars. À la suivante !

Boris Corentin maîtrisa les battements de son cœur. Depuis longtemps, il n’avait pas été aussi ému.

Devant lui, debout devant son bureau, quai des Orfèvres, Diane… Plus sale et maigre que jamais. Verte de froid et de drogue. Les prunelles autant rougies par la drogue que par l’insomnie.

Il était dix heures du matin et Poncet, le garçon de bureau, venait de l’introduire, dégoûté et effaré.

— Boris, dit-elle d’une voix sourde, indifférente aux regards ahuris de Rabert et Tardet, il faut m’aider…

Corentin se leva précipitamment et lui donna son fauteuil. Elle s’affala dedans et chercha d’une main tremblante à sortir une Gallia du paquet posé devant elle. Il l’aida, la gorge serrée. Rarement encore, il avait vu une fille à un tel point d’intoxication.

— Merci, fit-elle dans un souffle.

Elle vacilla sur son dossier. Au bord de l’évanouissement.

— Boris, reprit-elle, dépêche-toi. Laisse tout tomber. Dans dix minutes, je n'aurai plus le courage.

Elle se cabra et tira son bras gauche en avant. De la main droite, elle remonta la manche de son loden.

Corentin grimaça : devant lui, un spectacle atroce. Le pli du coude de Diane n'était plus qu'une plaie.

— Je n'arrive plus à trouver de veine, balbutia-t-elle.

Elle rit nerveusement :

— C'est grave… Il va falloir que je me mette à me shooter dans la langue.

Il se pencha et prit le tissu, le rabattant doucement jusqu'au poignet. Indifférent à Rabert et Tardet, qui ne bougeaient plus, conscients d'assister à quelque chose d'inouï.

— Conduis-moi vite à Fernand Widal, jeta furieusement Diane en se levant. Vite ! je sens que je ne vais plus vouloir.

— Vous en faites de ces gueules ! observa gaiement Brichot en débarquant dans le bureau.

Rabert et Tardet, effectivement, avaient des airs tout à fait métaphysiques.

— Ecrase, dit Rabert, ça n'est pas le moment de plaisanter. Tu as raté un truc extraordinaire.

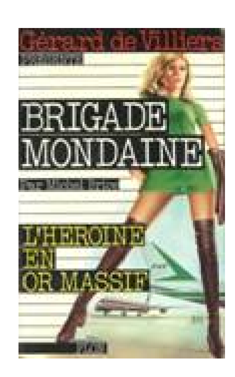
Il s'arrêta, rêveur :

— Boris, c'est quand même un drôle de mec.

Il fixa Brichot qui papillotait nerveusement des paupières derrière ses lunettes.

— C'est pour tes beaux yeux à toi, jeta Rabert, qu'une camée viendrait supplier qu'on l'aide à se désintoxiquer ?

# CHAPITRE XV




Boris Corentin posa les mains bien à plat sur l'atelier de Jean Beauvoir, dit Jeannot la Science.

— Tu piges bien ce que je demande ? fit-il.

Beauvoir alla refermer le vasistas. Dans son atelier installé sous les combles de la P.P. il ne faisait pas fréquemment chaud en décembre. Mais il était obligé d'ouvrir de temps en temps. Rapport aux odeurs de ses expériences. Négligé comme tous les inventeurs, Beauvoir travaillait dans un recoin que n'importe quelle assurance aurait refusé d'enregistrer. Pas aigri pour autant, dévoué au service, heureux d'aider les collègues.

Corentin surtout, qui était un des rares à le remercier… Après.

— La difficulté, dit-il, c'est la dimension.

Il sourit avec compréhension.

— J'imagine que tu veux trimballer ça discrètement ?

— Oui, malheureusement, dit Corentin. Il est hors de question d'attirer l'attention des passeurs.

Beauvoir rêva un peu.

— Je crois que je devrais pouvoir t'arranger ça, conclut-il.

Il sourit.

— Assez réduit même. Je ne te le garantis pas, mais je vais peut-être pouvoir faire ça de la taille d'une mallette d'homme d'affaires.

Il se tourna.

— C'est le genre de rôle que tu veux jouer, non ?

— À peu près, admit Corentin.

Il fixa Beauvoir dans le blanc des yeux.

— Jeannot, pardonne-moi, dit-il avec gêne, mais je suis pressé.

— Evidemment, dit Beauvoir sans agressivité. Pour quand ?

— Trois jours. Pas plus.

— Quatre, ça te va…

— Va pour quatre.

Il rêva :

— En espérant que ça ne sera pas trop tard.

Dix minutes après, Corentin pénétra chez Charlie Badolini sur la pointe des pieds. Histoire d'essayer de faire oublier qu'il était en retard.

Richard, le patron des Stups, le fixa d'un regard sans expression.

Corentin, s'assit avec componction.

— Nous vous écoutons, dit Charlie Badolini, souriant.

Corentin fit son exposé. Sans rien cacher, comme l'autre jour. Sa nouvelle règle de conduite. Il se sentait assez sûr de lui maintenant dans cette affaire pour ne pas avoir besoin de biaiser.

Quand il eut terminé, il se tourna vers Richard :

— Puis-je compter sur votre total soutien, monsieur le commissaire ? interrogea-t-il avec une politesse presque excessive.

— Quelle question ! s'exclama Richard en jaunissant. C'est oui, évidemment. Que voulez-vous au juste ?

Corentin le lui exposa.

— En bref, fit aigrement Richard, vous réduisez mes hommes au rang de gorilles !

Charlie Badolini réprima un sourire :

— Monsieur Richard, fit-il remarquer avec bonté, il n'y a pas de sot métier.

Richard passa de jaune au marron.

— Ecoutez, monsieur le divisionnaire, fit-il, presque rogue, je ne demande qu'a faire preuve d'esprit d'entraide dans l'intérêt général du service mais quand même, avouez que l'hypothèse de l'inspecteur Corentin relève bigrement du délire !

Charlie Badolini roula des yeux, puis attrapa sa gauloise sans filtre à ras des jointures entre le pouce et l'index.

— Figurez-vous, monsieur Richard, coupa-t-il, sèchement, que ma vieille expérience de la police m'a fait souvent remarquer que ce qu'il y a de plus délirant est aussi ce qui, généralement, a le plus de chance de se révéler exact…

Nino éloigna l'écouteur de son oreille. Histoire d'attendre la fin de l'explosion. Effectivement, le vacarme se calma. Il rapprocha l'écouteur :

— Juliette, tu es dingue. Je te dis qu'on a tout vérifié. Pas un flic en vue.

La voix de l'actrice se fit frénétique :

— Si Alain a des ennuis, hurla-t-elle, je te fais bousiller par les Ricains !

Il consentit à sourire :

— Ton amant n'aura pas d'ennuis, dit-il. Sa clinique continuera à fonctionner à plein rendement. Et toi, tu pourras continuer à aller dévaliser Mauboussin, Van Clefs et Cartier.

— J'espère bien, coupa aigrement Juliette Mazard.

Sa voix se fit pressante.

— Méfie-toi, je te dis, le flic Corentin, c'est un mariole, crois-moi, je l'ai pratiqué.

— Ah, tiens, jeta Nino. J'aurais dû m'en douter. C'est Alain qui va être content. Et Kemal aussi. À ta place, je ne me vanterais pas tant de coucher avec les poulets, rappelle-toi que tu as une gosse.

— Déchet, lâcha Juliette Mazard. Un mot de plus et je te fais châtrer.

Elle se radoucit.

— Bon, Nino, écoute-bien. Tu vas recommencer tes vérifications. Pas question de faire partir la marchandise si tu flaires quoi que ce soit, tu entends ?

Il rit :

— T'inquiète. Nino a des antennes. Et elles n'ont pas fait tilt quand il les a mises dans le vent.

Juliette Mazard soupira :

— J'espère que tu ne te trompes pas… Allez, tchao. Rappelle quand c'est fait.

Nino raccrocha sans se presser et entreprit de traverser la salle des pas perdus à l'aéroport.

Rassuré. Pas une gueule de flic en vue. Il les connaissait tous.

— Mademoiselle, veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Brichot sourit gentiment. Mais sa main tenait ferme l'avant-bras d'Arlette.

— Qu'y a-t-il, fit celle-ci en pâlissant.

Brichot regarda avec pitié le petit visage chafouin, aux joues maigres.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il avec une amabilité tout à fait sincère. Il ne s'agit que d'une visite de routine.

— Une visite ? s'inquiéta Ariette en attrapant la poignée de sa valise, que voulez-vous dire ?

Brichot s'empressa et prit la valise.

— Ce n'est qu'une question de quelques minutes, reprit-il. Vous ne raterez pas votre avion.

La fouilleuse observa Ariette, professionnelle, à son entrée. Encore une prime spéciale à empocher.

Elle s'avança, souriante.

Boris Corentin fut le plus rapide.

— Mademoiselle, fit-il, ne craignez rien. Ce que je vais vous demander est extrêmement simple et sans danger.

— Que voulez-vous dire ? fit Ariette, désorientée. Je ne comprends pas. Je vais prendre l'avion et on m'amène ici…

Elle pâlit encore plus.

— Je n'ai rien à me reprocher, balbutia-t-elle.

— Ça, j'en suis sûr, gronda Corentin entre ses dents, les mâchoires brusquement crispées. Je ne vous en veux pas à vous.

Ariette frémit :

— Je comprends de moins en moins.

— Ça ne va pas tarder, dit Corentin en ouvrant sa mallette.

— Hé ! fit la fouilleuse, inquiète, pensant à sa prime. Ça n’est pas moi qui opère, aujourd’hui ?

— Inutile, répliqua Corentin. Avec ça, ça devrait suffire.

Il désigna sa mallette en souriant mystérieusement.

Corentin ouvrit sa mallette et se mit à en sortir un appareil.

— C’est quoi, ça ? fit Brichot ahuri.

— Un détecteur d’héroïne, expliqua Corentin, placide, tout en montant l’appareil.

Bientôt, une sorte de tube noir, genre télescope, reposa sur la table par son trépied. Sur le côté, il y avait une sorte de petite boîte bricolée.

— Le réservoir témoin d’héroïne, commenta Corentin.

La fouilleuse et Ariette observaient, aussi fascinées l’une que l’autre.

— Tu aurais pu me prévenir… gronda Brichot, rouge. Ça vient de Jeannot la Science, j’imagine ?

Corentin lui sourit naïvement :

— Oui, je voulais te faire la surprise… Tiens, regarde comment ça marche.

Il manipula un petit interrupteur branché sur le côté opposé à la boîte, et retenu par des élastiques à deux piles électriques de poche surpuissantes.

— Viens, dit-il, met ton œil au viseur.

Brichot se courba.

— Tu vois, l’écran de contrôle, au fond, poursuivit Corentin.

— Oui, on dirait une télé mal réglée, fit Brichot. Il y a des lignes lumineuses qui viennent de la gauche en ondulant.

— Parfait. C’est exactement ce qu’il faut. Beauvoir a trouvé un truc génial. Ces ondes viennent par infrarouges, de la boîte remplie d’héroïne. En quelque sorte, c’est la fréquence de l’héroïne, son intensité vibratoire type, quand on la soumet aux infrarouges.

Corentin appuya sa main sur l’épaule de Brichot.

— Ne bouge pas. C’est toi qui vas faire le contrôle.

Il se tourna vers Ariette.

— Mademoiselle, veuillez vous placer là, debout, de face, dans le prolongement du tube.

Ariette obéit, muette.

— Veuillez enlever votre manteau, s'il vous plaît.

La jeune femme s'exécuta et se redressa. Son chemisier de soie blanche, rempli à craquer par des seins volumineux, magnifiquement galbés, était au bord d'éclater. Avec un certain retard, Brichot détourna les yeux et s'installa derrière le viseur.

— Oh ! s'écria-t-il ! il y a du nouveau. D'autres ondes, exactement semblables, viennent de la droite.

Il s'agita, surexcité :

— Ça y est, elles rejoignent celles venues de gauche au milieu de l'écran ! Elles se superposent.

Corentin le tira doucement en arrière.

Un petit sourire satisfait sur les lèvres.

— Tu permets ? dit-il.

Il colla à son tour son œil au viseur :

— Beauvoir est un génie, murmura-t-il en se relevant.

Il fit signe à la fouilleuse de venir regarder à son tour et se dirigea vers Ariette.

— Mademoiselle, je suis désolé, mais vous portez de l'héroïne dans le corps.

— Moi ! s'écria Ariette, blanche de terreur. Et où ça ?

— Dans votre poitrine. On ne vous a pas mis des coussinets de plastique sous chaque sein, mademoiselle, on vous y a mis des sachets d'héroïne.

« Et à New York, votre deuxième hospitalisation, ce n'est pas pour poncer les cicatrices comme on vous l'a dit. C'est pour retirer les sachets. Et les remplacer, cette fois-là seulement, par les coussinets.

— Mon Dieu ! balbutia Ariette en s'affalant dans sa chaise, vous êtes fou.

Corentin agita la main.

— Hélas, non, mademoiselle. Mais rassurez-vous, je ne crois pas que vous soyez coupable en rien de ce trafic.

Ariette se laissa aller. La fouilleuse, aussi ahurie qu'elle, sortit machinalement une cigarette. Rigoureusement interdit pendant le service.

Corentin s'assit sur la table en face de la jeune danseuse et, avec un rapide regard à Brichot :

— Ecoute bien tout ce que je dis, Mémé, c'est capital.

Il se rapprocha d'Ariette.

— Mademoiselle, vous m'arrêtez si je vous dis quelque chose de faux, d'accord ?

Il souriait, la fixant de ses yeux noirs, avec une telle gentillesse qu'elle se sentit en confiance.

— Oui, monsieur, balbutia-t-elle.

— Il y a quelques jours, reprit Corentin, peu importe au juste quand, vous avez subi une opération esthétique à la clinique du 26, rue des Abbesses, appartenant à M. Alain Bouillet, industriel.

— Exact, murmura Ariette ahurie.

Corentin secoua la main.

— Ne m'interrompez que si je me trompe.

Elle ne bougea plus.

— On vous a fait subir cette opération parce que vous aviez, pardonnez-moi, ce qu'on appelle une petite poitrine. Et on vous a dit que cette opération se pratiquait en deux temps. Le premier à Paris, le deuxième aux Etats-Unis. À New York, selon toute vraisemblance.

Il se pencha :

— Est-ce que quelque chose est faux dans ce que je vous dis ? interrogea-t-il, toujours affectueux.

— Absolument pas… avoua Ariette, de plus en plus ahurie.

Corentin se rejeta en arrière.

— Mademoiselle, vous avez été victime de salopards. Je vais vous dire, moi… ce qu'on vous a fait.

« L'autre jour, rue des Abbesses, on ne vous a pas, après incision, glissé dans la chair un de ces petits matelas spéciaux qui donnent des seins de modèles pour *Play Boy* ou *Penthouse* ; on vous a mis un sachet astucieusement fabriqué. Et rempli d'héroïne pure.

Il s'arrêta et désigna son appareil :

— Si ce que suggère ceci est juste, vous alliez prendre l'avion pour New York, mademoiselle, avec cinq cents grammes d'héroïne pure dans chaque

sein. Soit au bas mot, six ou sept millions anciens de marchandise qui, revendue là-bas aux camés de New York et de toute la côte Est, une fois trafiquée et mélangée de lactose, rapporteraient le double au moins, soit de douze à seize millions anciens.

Il sourit :

— Sans que ça vous rapporte un sou à vous.

— Vous voulez dire… fit Ariette en tremblant.

— Vous n'êtes pas bête, mademoiselle. Oui, à New York, quand on vous aurait rendormie dans une clinique dont il me reste à découvrir l'adresse, on vous aurait délicatement retiré l'héroïne de chaque sein pour la remplacer, cette fois, par une vraie prothèse. Et vous seriez partie pour Las Vegas, danser sans avoir rien su de ce qui vous était arrivé…

« Comme des dizaines et des dizaines de jeunes filles avant vous…

Il vira vers la fouilleuse.

— Excusez-moi pour votre prime, dit-il, mais c'était inutile, non ?

La fouilleuse le regarda, médusée.

— Hé, fit Brichot, dis-moi comment tu as découvert tout ça ?

Corentin lui frisa la moustache.

— Facile. D'abord, c'est toi qui m'as mis la puce à l'oreille. Avec cette phrase du Turc que tu as entendue l'autre jour, ici même à Orly « La marchandise a bien passé la douane ». Avec une danseuse, comme Ariette.

« Et puis, ça s'est reproduit chaque fois, à la fouille, même intime, rien…

« Ensuite, j'ai appris une chose intéressante après que tu as failli mourir concassé : le propriétaire de la cimenterie était également propriétaire d'une clinique de chirurgie… esthétique.

— Tu es mariole, avoua Brichot, admiratif.

Corentin fit la moue.

— Pas tant que tu crois. J'ai eu de la chance. Tu te souviens, de Diane, l'autre matin dans mon bureau ? Eh bien, quand je l'ai emmenée à l'hôpital Fernand-Widal, elle m'a raconté, dans le taxi, une histoire intéressante.

« Ça ne marchait plus pour elle, la prostitution. Trop camée. Elle était devenue un repoussoir. Alors, elle s'est souvenue d'une proposition de Nino, son revendeur, au début de son passage à l'héroïne.

Il se tourna vers Ariette.

— Il lui avait parlé de Las Vegas à elle aussi. Et elle aussi a des petits seins.

— Elle est allée chez Markani ! jeta Brichot avidement.

— Oui, c'était dingue, dans l'état de déchéance où elle était. Et il l'a chassée. Mais elle m'a dit une réflexion de Markani sur le pas de la porte : « Si tu viens pour l'opération, parles-en autour de toi. Je ne suis pas contre les nouvelles recrues, même pourries comme toi, évidemment. Je te paierai un gramme par fille. Attention ! Par fille avec des petits seins.

Brichot ôta ses lunettes et les essuya avec sa cravate.

— J'aurais peut-être deviné, moi aussi, à ta place, fit-il avec désinvolture.

— J'en suis sûr, dit Corentin, en souriant.

Il se leva :

— Mademoiselle, vous ne partez pas. Il ne faut pas rester avec ça dans la poitrine. C'est trop dangereux. Venez avec moi. Je m'occuperai de vous.

Ariette s'effondra en pleurant dans ses bras.

Nino et Kemal furent pris sans aucune difficulté. Le premier au bar, où il commandait son deuxième ouzo de la matinée. Le second dans sa cabine téléphonique habituelle.

Après lui avoir laissé le temps de passer son message.

Pour ne pas mettre la puce à l'oreille de ses complices.

Markani demanda une Gallia à Corentin en minaudant quand celui-ci le pria de le suivre. Quant à Juliette Mazard, elle fut très digne. Et pourtant, elle était en petite tenue : Big Mouth tournait devant les caméras une scène absolument sexuelle quand Boris Corentin vint dire au metteur en scène qu'il était inutile de gâcher plus longtemps de la pellicule.

— Bien joué, dit-elle à Boris, une fois rhabillée, mais je te souhaite bien du plaisir maintenant.

— Pourquoi ? fit-il intrigué.

Elle sourit mystérieusement :

— Tu nous as eus, mais on n'est que des comparses. Le Patron, tu ne l'auras pas comme ça.

Corentin fronça les sourcils. Ne prenant pas à la lettre la phrase de l'actrice. Elle avait raison. Nino, Kemal et elle, ce n'était que des seconds rôles : s'il n'arrivait pas à couper la tête du réseau, tout était cuit.

Et la tête, de toute évidence, c'était Alain Bouillet, l'industriel.

# CHAPITRE XVIII




Alain Bouillet congédia sa bonne d'un geste résolument démocratique. Pas nerveux : doux et tolérant. Et le ton de sa voix quand il avait dit : « Je n'ai plus besoin de vous » n'était entaché d'aucun mépris de classe.

Il se tourna vers Corentin.

— Vous paraissez apprécier les choses intéressantes, monsieur l'inspecteur, dit-il en boutonnant son veston d'intérieur, soie sauvage à revers de moire luisant doucement dans la lumière du feu de bois.

Corentin étudia encore une fois les chaussures vernies, le pantalon de velours vert bouteille ample et souple, très romantique. Alain Bouillet était vraiment un homme très élégant. Il poussait le dandysme jusqu'à porter un pantalon de soirée légèrement usé à l'endroit des genoux.

— Baudelaire n'usait-il pas ses vêtements neufs avec du papier-verre avant de les porter devant ses amis ? remarqua Corentin.

Alain Bouillet accusa ce coup avec plaisir.

— Mon Dieu, dit-il, si je m'étais douté que je recevrais un jour la visite d'un policier cultivé !

Corentin maîtrisa les araignées venimeuses qui lui montaient dans la langue.

— Quel bonheur ce doit être pour vous, homme de grande culture, fit-il avec urbanité, de vous apercevoir que dans ce monde qui s'en va à vau-l'eau, une des institutions maîtresses de notre société est capable de maintenir les traditions…

— Bien dit, fit Alain Bouillet en approchant sa bouteille de Gaston Delagrange du verre de Corentin.

Le cognac coula généreusement dans le verre de cristal à col étroit.

Corentin prit le verre, trempa ses lèvres dans le chaud liquide ambré qui lui brûla instantanément la gorge.

— Excellent, fit-il avec admiration, vous avez de bons fournisseurs.

— Question de moyens, dit Bouillet doucereusement.

— Je vois, fit Corentin, cabré, en pensant à son salaire.

La réflexion de l'industriel surgissait comme une planche de salut. Il avait failli se laisser avoir. Toujours impressionné par les belles maisons, les salons accueillants à la décoration bien composée comme celui-ci à Mantes-la-Jolie, le long de la Seine, tout à côté de la cimenterie où Brichot avait failli trouver une mort atroce.

Une cimenterie appartenant à Alain Bouillet…

— Monsieur, dit Corentin en reposant son verre, nous n'allons pas tourner autour du pot, si vous le permettez.

Bouillet eut un sursaut blessé. Il se reprit vite :

— Je vous écoute, monsieur l'inspecteur.

Au quart de tour, Corentin comprit soudain que l'autre, assis en face de lui dans une bergère Louis XV estampillée, avait compris que c'était la fin, qu'il ne cherchait plus qu'à sauver la face, qu'il avait accepté d'avance sa défaite.

Mais qu'il demandait qu'on y mette les formes.

Question d'éducation…

— Monsieur Bouillet, reprit Corentin avec effort, luttant pour ne pas être impressionné par l'élégance de son hôte forcé, je voudrais vous parler avec

sincérité.

Bouillet attrapa délicatement son verre de cognac et y trempa les lèvres. Il reposa son verre et rêva un instant devant le bois qui crépitait dans la cheminée.

— Décidément, constata-t-il, j'avais jusqu'a votre rencontre une bien mauvaise opinion de la police.

Corentin s'inclina, grand prince.

— Monsieur, reprit-il, il est absolument ridicule, vous en conviendrez, de tergiverser plus longtemps. Vous savez pourquoi je suis ici. Et je sais comment vous avez pu vous payer toutes ces belles choses dont votre maison est pleine.

Il fit circulairement le tour des tableaux de maîtres, des commodes estampillées, de l'argenterie dans les vitrines.

— Vite, au fait, coupa Alain Bouillet en observant l'ambre de son cognac comme s'il savait que c'était la dernière fois de sa vie qu'il jouissait du spectacle.

Et de l'ambiance, et de la chaleur du décor.

— J'ai besoin d'une preuve, dit Corentin avec effort. Donnez-la-moi, ça vous fera gagner du temps.

L'autre eut un haut-le-corps.

— Du temps pour quoi ?

— Pour ne pas me voler le mien, reprit doucement Corentin. Je suis fatigué. Vous le voyez. Vous n'êtes pas n'importe qui. Finissez tout ça avec élégance. Je sais tout. Et vous vous en doutez très bien, n'est-ce pas ?

Bouillet reprit son verre.

Pas pour le boire.

Pour le jeter au feu.

Il y eut une flamme brusque et jaune.

— C'est Juliette qui a parlé, n'est-ce pas ? fit-il, légèrement hagard.

Corentin inclina la tête.

Bouillet le détailla :

— Vous lavez eue au charme évidemment, ça se voit.

Il soupira :

— Elle n’a jamais su résister à un homme… Et pourtant, je croyais bien que Kemal lui suffisait de ce côté-là.

Il rêva devant son feu.

Corentin ne disait plus rien. Patient.

— Suivez-moi, fit Bouillet en reposant son verre.

La pièce était étroite, mansardée, avec une masse de livres brochés et reliés sur le mur maître à travers lequel Corentin était passé par une porte basse.

Bouillet referma soigneusement la porte derrière lui.

Corentin examina d’un œil rapide le bureau Napoléon III, le fauteuil de même style derrière lui, les livres, les gravures.

Et surtout, sur l’autre mur maître, en face de lui, ces quatre énormes boîtes recouvertes de velours jaune qui reposaient sur une poutre basse.

— Des ruches, monsieur l’inspecteur, dit Bouillet en s’approchant de la première.

Il caressa le velours.

Corentin s’approcha. Des ruches habillées de tissu ! Intrigué, il se pencha par-dessus et découvrit une fente aménagée dans le mur, permettant le passage des abeilles allant butiner à l’extérieur de la pièce.

— Quarante à cinquante mille individus par ruche, en totalité du sexe féminin à cette époque de l’année, reprit l’industriel, soit une population de cent soixante mille à deux cent mille personnes ici, dans cette pièce.

Il corrigea, de plus en plus certain :

— Plus nous deux.

— En somme, environ le nombre des jeunes Américains que vous plongez dans la déchéance avec votre trafic, sans compter les Français, remarqua furieusement Corentin, qui pensait à Diane.

— À peu près, admit Alain Bouillet.

Corentin se tut. Impressionné par le numéro de l’homme, en face de lui, qui jetait ses derniers feux, se donnant un ultime plaisir avant les menottes.

Les princes, ça existe, même chez les salauds.

— J'ai cru que j'allais pouvoir damer le pion à Huber, dit en souriant Alain Bouillet.

Corentin regarda son hôte avec surprise.

— Huber ? fit-il.

— Ah, je vois, nota l'industriel avec un petit sourire, vous êtes cultivé, mais pas universel.

Corentin se colla contre la bibliothèque, vexé.

— Je vous en prie, excusez-moi, reprit Bouillet. Comme tous les passionnés, je ne comprends pas que les autres ne partagent pas ma passion.

Il désigna les boîtes couvertes de velours d'un geste large.

— Mes quatre meilleures ruches, fit-il lentement.

Corentin sursauta.

— Je vous parlais d'Huber, reprit Alain Bouillet. C'était un Suisse, né à Genève en 1750. Aveugle dans sa première jeunesse, il se passionna pour l'étude des abeilles. Aidé par son domestique, François Burnens, il voua sa vie entière à l'étude des abeilles.

Il vira vers Corentin, les yeux hors de la tête.

— Vous vous rendez compte un peu de ce que ça signifie ? Un aveugle qui guide un valet de chambre !… Qui ne voit rien de ce qu'il lui dit de faire !… Et qui a fondé la science apicole !…

Il s'arrêta, haletant. Corentin n'osait plus bouger ; fasciné.

— Les Nouvelles Observations de François Huber, écrites en 1789, sont ce qu'on a écrit de plus génial sur les abeilles ! s'écria Alain Bouillet.

Corentin passa la main devant ses yeux.

— Monsieur, où voulez-vous en venir ? interrogea-t-il d'une voix lasse.

— À essayer de vous faire comprendre que vous êtes aveugle ! cria Alain Bouillet.

Corentin agita la main.

— Je crois que je ne le suis plus, dit-il doucement.

L'autre ricana.

— Vraiment ?

Corentin hocha la tête. Il désigna les ruches.

— La réserve est là, dit-il paisiblement. Enfin, une partie.

Bouillet sursauta. Il ouvrit un placard et tendit un vêtement étrange à Corentin.

— Mettez ça, dit-il. Et faites attention. Elles savent deviner les orifices oubliés.

— Vous ne vous protégez pas ? interrogea nerveusement Corentin en voyant l'autre s'avancer à découvert vers les ruches.

Bouillet s'arrêta :

— Je suis immunisé, dit-il d'une voix saccadée.

Il vira vers Corentin qui finissait de s'habiller :

— Ne faites pas de mal à Juliette, supplia-t-il. C'est un oiseau sans tête… Elle l'a prouvé.

D'un geste vif, il souleva les couvercles de la première ruche.

Puis de la deuxième.

De la troisième. De la dernière. En même temps il frappait à coups de poing les parois. Pour réveiller les abeilles en hibernation.

Un nuage noir se mit à envahir la pièce. Vrombissant. Furieux. Sorties par un fou de leur sommeil hivernal, des milliers d'abeilles se ruèrent à travers le bureau.

Corentin se recroquevilla contre le mur, les bras noués autour des genoux, les yeux hagards derrière son masque.

Devant lui, un suicide.

Dans la lumière des lampes, Bouillet courait dans tous les sens, poursuivi par une meute furieuse.

Epouvanté, Corentin vit le visage se transformer en masse noire grouillante d'ailes transparentes. Les mains aussi devenaient noires d'abeilles. Puis les chevilles, et la gorge…

Bouillet se mit à râler. Il vacilla.

On n'entendait plus que le vrombissement furieux des ailes.

Longtemps après, quand les abeilles se furent envolées du corps au visage tuméfié doublé de volume, Corentin rampa vers Bouillet.

À travers le gant du vêtement d'apiculteur que l'industriel lui avait fait revêtir, il tâta les joues.

Rien.

Alain Bouillet, trafiquant de drogue, était mort.

Tué par le venin de ses abeilles.

Suicidé.

Corentin s'avança en titubant vers les ruches au toit arraché.

Indifférent au vrombissement qui reprenait et ne pouvant rien contre sa cuirasse, il plongea la main entre les rayons.

À la lumière de la lampe de bureau, il contempla, entre ses doigts suintants de miel, les premiers sachets de plastique lourdement remplis d'une fine poudre blanche un peu jaunâtre…

Déguisés en cosmonautes avec leur combinaison d'apiculteurs réquisitionnant un peu partout, cinq inspecteurs des Stups, dirigés par un Richard aux nerfs à fleur de peau, mirent deux jours à fouiller les deux cent cinquante ruches d'Alain Bouillet, dans le grand bois au fond du parc.

Butin : cent quinze kilos d'héroïne pure.

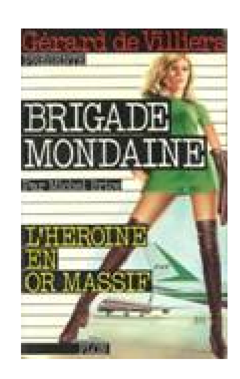
De quoi empoisonner à vie toute une génération d'Américains, sans compter les « petites retombées » parisiennes du type Diane…

Contre promesse d'un adoucissement de sa peine, Nino livra tout le réseau. Aidé dans ce bon mouvement par Juliette Mazard.

Pour ne pas être en reste de gentillesse, Kemal avoua ce qu'on ne lui demandait pas : le meurtre de Porphyre Siméoni, coupable de ne s'être pas méfié de la curiosité de Christian La Cogne.

Celui-ci, bien sûr, eut sa prolongation de « condé » : trois mois de plus.

# CHAPITRE XIX




Diane s’arracha aux bras de Boris Corentin.

— Laisse-moi faire quelque chose, dit-elle.

Il se releva sur les coudes, intrigué. Elle avait couru sur ses pieds nus vers le grand flamant rose de son tableau.

À présent, la langue sortie, elle agitait doucement son pinceau sur la toile. Il ne voyait plus d’elle que le dos et les fesses. Remplumés. Après seulement quinze jours de cure…

— Qu’est-ce que tu fais ? cria-t-il hilare.

— Un clin d’œil, répliqua-t-elle par-dessus son épaule.

De fait, l’œil du flamant se mit à faire un clin d’œil, sous l’action du pinceau.

Copain. Voyeur indulgent. Complice.

Elle revint vers lui en se déhanchant et il eut très chaud.

Il avait toujours aimé les ventres un peu charnus, qui se creusent quand la fille respire, faisant saillir la toison du pubis.

— Viens, fit-il d’une voix changée.

Elle lui tendit les bras. Et il nota les légères marques bleuâtres au pli des coudes. Mais il n’y avait aucun point foncé, coagulé, de piquouze…

Elle se colla contre son torse avec une torsion de la colonne vertébrale.

— Tu m’as fait une promesse, souffla-t-elle.

Il rit :

— Laquelle ?

— De me faire crier, la première fois, après la cure.

Elle se souleva sur les poignets et ses petits seins se tendirent effrontément vers sa bouche.

— OK, dit-il lentement, on va voir si je sais tenir une promesse.

Elle cria au bout de dix minutes.

— Tu t'amuses à quoi ? dit Boris, hilare. Les reins de Diane s'arrondissaient devant lui là-bas, tout contre le tableau.

Elle ne répondit pas, continuant à jouer avec son pinceau.

Enfin, elle se recula.

— Tu as bonne vue ? interrogea-t-elle.

— Assez, fit-il négligemment en étudiant le creux de son dos.

— Alors, tu lis à haute voix.

— Tu as tracé ton nom, dit-il. Diane Meissonnier.

Elle éclata de rire.

— Ça te dit quelque chose ?

Il se frotta le menton.

— Si mes souvenirs sont bons, c'est un peintre revanchard d'après 70, non ?

Elle vira vers lui, les cheveux coulant sur son œil gauche.

— Au poil, inspecteur, tu as droit à une faveur.

Il se sentit chaud quelque part : là-bas, Diane jouait des épaules et du buste.

— Sacré pompier, quand même, le Meissonnier, dit-elle rêveusement.

Il se secoua dans ses draps avec un air intéressé.

— Hé ! s'écria Diane en fonçant vers lui, il n'y a pas de jeu de mot en cause !

Il rabattit son drap, et elle arrondit la bouche avec une surprise émerveillée.

— Si tu t'imagines que je suis parente avec lui, murmura-t-elle avant de ne plus pouvoir parler, tu fais erreur.

Elle s'activa aussitôt, et il eut encore plus chaud.

— Pure coïncidence de nom, reprit-elle en relevant une seconde la tête.

Il rit tandis qu'elle se rabaissait.

— Bizarre, fit-il, je dit bizarre, j'avais cru comprendre qu'il y avait une relation de cause à effet.

Au-dessus de son ventre, un visage heureux se glissa entre des mèches blondes bouclées.

— Cause toujours, mon poulet, fit Diane en se caressant les lèvres avec la langue, j'ai une sacrée dette à payer. Je ne l'ai pas oublié, tu sais…

Il lui caressa la nuque :

— Laisse tomber, fit-il. La Mondaine paiera pour toi.

Elle accentua sa caresse.

— Ne me fatigue pas trop, dit-il, en souriant, j'ai mon rapport à taper demain très tôt.

Elle releva le nez.

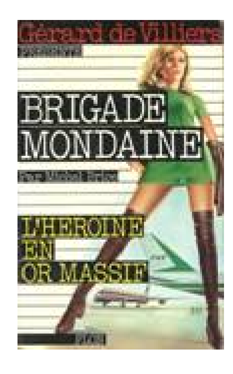
— Tu me mettras dans ton rapport ? fit-elle en blêmissant.

Il rit :

— T'inquiète. Ta fiche passera dans les « Blancs », je te le promets. Pas de risque. Ce genre de dossier, ça reste secret, dans l'armoire coffre-fort du couloir de la Mondaine.

Diane replongea avec gourmandise.

# TABLE



---

[1] Prolongation de l'autorisation de séjour.